

# NOTICE

SUR

## LES MANUSCRITS SYRIAQUES

DU MUSÉE BORGIA

AUJOURD'HUI À LA BIBLIOTHÈQUE VATICANE,

PAR

M<sup>GR</sup> ADDAI SCHER.

---

Les manuscrits syriaques réunis au Musée Borgia, au palais de la Congrégation de la Propagande, ont été transportés à la Bibliothèque vaticane en 1899, où ils sont d'un accès plus facile aux érudits. Aucune liste de ces manuscrits n'a été publiée jusqu'ici; cependant une quarantaine d'entre eux, les plus modernes, ont été décrits par M. Cersoy dans un article intitulé : *Les manuscrits orientaux de M<sup>sr</sup> David au Musée Borgia* (*Zeitsch. für Assyriologie*, t. IX, p. 361-384). Il n'est donc pas sans utilité de faire connaître sommairement ces manuscrits.

Aux anciennes divisions par séries, marquées par des lettres et des chiffres répétés, on a substitué une numérotation continue de 1 à 169. Plusieurs manuscrits sont écrits en carsouni; les n<sup>os</sup> 66, 69 et 109 sont arabes, et le n<sup>o</sup> 134 copte-arabe.

1. — 1<sup>o</sup> « Livre des bonnes œuvres (*ܕܘܝܘܘܪܐ ܟܘܚܐ ܟܘܚܐ*) composé par Jean de Mossoul. »

2<sup>o</sup> Poésie de Jean bar Penkayé sur les défauts des moines.

3<sup>o</sup> Livre de la Perle, par Ébedjésus de Nisibe.

4<sup>o</sup> Catalogue des écrivains, du même Ébedjésus.

0,21 sur 0,13. — 217 feuillets; les dernières feuilles ont disparu. — Terminé à Alqôš, le 26 iyâr 1985 des Grecs (mai 1674), du temps de Mar Élia, patriarche, par le prêtre Israël, fils du prêtre Hormezd, fils du prêtre Israël; il a été écrit pour l'église de Saint-Georges à Manguésé (dans le diocèse de 'Oumadya).

2. — Grammaire syriaque d'un auteur anonyme.

0,20 sur 0,13. — 208 feuillets. XIX<sup>e</sup> siècle.

3. — *Kūlka Kōaf* « Messe des Apôtres ». Suivent quelques rites empruntés aux Latins.

0,21 sur 0,14. — 50 feuillets. Écriture nestorienne.

4. — *Kāna Kōana Kōha* « Livre de la sépulture des défunts (séculiers) ».

Suivent les rites pour la sépulture des enfants, et pour le second et le troisième jour des funérailles; puis les *madrašé* (*Kēia*) pour tous les ordres.

0,18 sur 0,13. — 101 feuillets. Écriture nestorienne. — Achievé dans le village de Barbaïta (dans le diocèse de Marlin), en 1868 des Grecs (1557), par un certain Abraham; donné à l'église de Saint-Georges dans le village de Maghdal Déba (dans le diocèse de Djeziré).

5. — 1° *Kāna Kōha*... « Livre de l'Extrême-onction », selon le rite jacobite.

2° *Kāna Kōha*. Prière pour les enfants qui entrent pour la première fois à l'église.

3° *Kāna Kōha* *qk Kōha* *Kōha* *Kōha* *Kōha* *Kōha* « Rite du baptême par Mar Jacques, docteur de Baṭnan de Saroug ».

4° *Kōha* *Kōha* *Kōha* *Kōha* *Kōha* *Kōha* « Rite du baptême, en abrégé, par saint Basile de Césarée ».



3° *Ḳḡḡḡḡ Ḳḡḡḡ Ḳḡḡḡḡ Ḳḡḡḡ*  
*Ḳḡḡḡḡ Ḳḡḡḡḡ Ḳḡḡḡḡ Ḳḡḡḡḡḡḡ*

Ces canons sont surtout dirigés contre les Arméniens, qui offraient des agneaux dans les sacrifices.

0,15 sur 0,15. — 114 feuillets. — Au dernier feuillet, note mentionnant l'arrivée à Rome en 1805 de Thomas d'Alqôš, de l'évêque Pierre de Séert, et de Zayya fils de Jacques de Khorsabba.

11. — Même ouvrage que le n° 8.

0,16 sur 0,11. — 51 feuillets. — Achevé le 24 adar de l'an 2063 des Grecs (mars 1752), par le prêtre Siméon d'Alqôš.

12. — Même ouvrage que le n° 4.

0,14 sur 0,08. — 136 feuillets; 15 lignes à la page. — Terminé le 18 haziran de l'an 1922 (juin 1611), à Amid, du temps de Mar Élia, métropolitain.

13. — Recueil liturgique (melchite?), contenant :

1° Liturgie de saint Jean Chrysostome. — 2° Liturgie de saint Basile. — 3° Prières sur le blé. — 4° Leçons tirées de l'Évangile et des Épîtres de saint Paul pour tous les jours de la semaine. — 5° Rite du baptême. — 6° Prières du soir et du matin pour les fêtes et les dimanches. — 7° Rite de la prise d'habit des moines. — 8° Office pour la sépulture des défunts. — 9° Office pour les fêtes de Notre-Seigneur. — 10° Office du jeudi-saint, du samedi-saint et de Pentecôte. — 11° Diverses prières.

Parchemin. 0,13 sur 0,10. — 297 feuillets; 18 lignes à la page. VII<sup>e</sup> siècle.

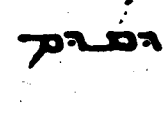
14. — *Ḳḡḡḡḡ Ḳḡḡḡ* « Livre des Psaumes ».

0,13 sur 0,10. — 275 pages de 18 lignes. — Terminé à Rome le

27 nisan (avril) de l'an 1608 de notre ère, du temps du pape Paul V et de Joseph, patr. des Maronites, par Antoine, du village de Eden au Liban.

15. — Ouvrage contenant : 1° Des méditations pour tous les jours du mois. — 2° Dix-sept miracles de la sainte Vierge. — 3° Le calendrier romain. — 4° Le Rosaire.

0,13 sur 0,10. — 144 feuillets; 13 lignes à la page. Caršouni. Écriture nestorienne. xviii<sup>e</sup> siècle.

16. — Partie du Bréviaire chaldéen appelée .


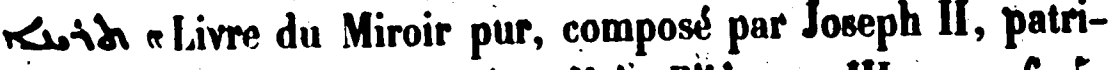
0,10 sur 0,09. — xvi<sup>e</sup> siècle.

17. — 1° Hymne d'Élia de Nisibe (19 feuillets). — 2° Extraits du discours du philosophe Pythagore (20 feuillets).

0,10 sur 0,07. — 12 lignes à la page. Écriture nestorienne. — Terminé dans l'église de la Résurrection, en 1942 des Grecs (1631), par Isaac, archidiacre.

18. — Grammaire syriaque, en vers de sept syllabes, suivie d'un traité sur les mots ambigus. L'auteur est Isô'yahb bar Mqadam.

0,22 sur 0,16. — 66 feuillets; chaque page est divisée en deux colonnes de 25 lignes; la première est écrite en syriaque (caractères jacobites) et la seconde était réservée à une traduction arabe (caršouni) qui n'a été écrite que sur les 6 premiers feuillets. xvi<sup>e</sup> siècle.

19. —   « Livre du Miroir pur, composé par Joseph II, patriarche », en 1703 de notre ère. Voir *Bibl. or.*, III, 1, p. 605.

0,22 sur 0,17. — 402 feuillets; deux colonnes de 15 lignes, la première est écrite en syriaque, et la seconde en arabe. — Achievé en 1703 par un certain Abraham.

## 20. — Catéchisme en chaldéen vulgaire.

0,22 sur 0,16. — 135 pages. — Écriture chaldéenne.

21. — « Cérémonial de l'Imposition des mains pour tous les ordres ecclésiastiques, sans renvoi ».

Suivent : 1° (p. 271), « Poème sur le départ de Mar Johannan Soulaqa pour la grande ville de Rome, composé par Mar 'Abdisô' catholicos, patriarche ». — 2° (p. 272), « Récit de la mort de Mar Yohannan martyr, mis injustement à mort, composé en vers de sept syllabes, par Mar 'Abdisô', catholicos ». (Voir *Bibl. or.*, I, p. 531.) — 3° (p. 285) « Hymne (sur Soulaqa) par le même Mar 'Abdisô' ». — 4° (p. 287) Autre histoire (anonyme) du même Jean Soulaqa. (Voir *Bibl. or.*, I, p. 527.) — 5° (p. 287) Diverses notices sur la liturgie.

0,23 sur 0,16. — 305 pages de 19 lignes. xvi<sup>e</sup> siècle. — Donné par Élia bar Asmar Habib, à l'église de Mar Pethioun d'Amid.

## 22. — Office de la commémoration de Rabban Hormezd.

Suivent : 1° Hymne sur R. Hormezd composé par R. Adam de 'Aqra, en 1907 des Grecs (1596). — 2° (fol. 39) Poème sur l'apôtre Mar Addaï, composé par le prêtre Guiwarguis d'Alqôs. — 3° (fol. 47) Poème sur l'apôtre saint Thomas, par le même.

0,22 sur 0,16. — 67 feuillets; 19 lignes à la page. — Terminé au

mois d'ab de l'an 2016 (août 1705), à Alqôš, du temps de Mar Élia, patriarche, par le prêtre Joseph, fils du prêtre Guiwarguis.

**23. — Psautier, à l'usage des Nestoriens.**

0,19 sur 0,15. — 214 feuillets; les pages sont divisées en deux colonnes (syriaque et arabe) de 22 lignes. Les premiers et les derniers feuillets ont disparu. XIV<sup>e</sup> siècle.

**24. — Même ouvrage que le n° 18.**

Suivent : 1° (fol. 48) Questions des saints Grégoire et Basile (carsouni). — 2° (fol. 55) Histoire d'Anba Paul et sa conversation avec le démon.

0,20 sur 0,13. — 75 feuillets; les fol. 37-48 sont en blanc; les fol. 1-36 sont écrits sur deux colonnes de 31 lignes (syriaque et carsouni). XVI<sup>e</sup> siècle.

**25. — Psautier, à l'usage des Jacobites.**

0,18 sur 0,13. — 167 feuillets; deux colonnes de 24 lignes (syriaque et carsouni). XV<sup>e</sup> siècle.

**26. — Recueil de morceaux divers :**

1° Homélie de saint Éphrem sur le dimanche des Rameaux. — 2° (fol. 23) Hymne composée par le prêtre Isaïe Sbirinaya. — 3° (fol. 27) Homélie sur le dimanche (carsouni). — 4° (fol. 49) Histoire de saint Jean-Baptiste (carsouni). — 5° (fol. 49) Miracles de saint Jean-Baptiste. — 6° (fol. 79) Miracles de la sainte Vierge (carsouni). — 7° (fol. 91) Diverses prières. — 8° (fol. 115) Poème admirable sur la Sagesse divine, composé par un philosophe (d'autres manuscrits l'attribuent à Barhebraeus).

0,22 sur 0,16. — 124 feuillets; 17 lignes à la page. — Achevé au mois de kanoun II de l'an 2039 des Grecs (janvier 1728), par le prêtre Guiwarguis, fils de Djem'a, du temps de Mar Ignace Seker-Allah, patr. d'Antioche, et de Mar Joannès, év. du couvent de Mar Behnam et du village de Khoudida (près de Mossout).

**27. — Apologie de la religion chrétienne, par Jacques Al-Kindi, jacobite (cf. Bibl. nat., manuscrits arabes, n<sup>o</sup> 204, 8<sup>o</sup>, et 205).**

Jacques Al-Kindi était musulman; le copiste jacobite a interpolé l'ouvrage pour l'attribuer à un de ses coreligionnaires; mais il s'y est mal pris.

0,21 sur 0,15. — 179 feuillets; 18 lignes à la page; les derniers feuillets ont disparu. Caršouni. xv<sup>e</sup> siècle.

**28. — Ancien Testament, savoir : Prov., Ecclés., Cantique, Sagesse de Salomon, Bar Sira, les Prophètes et les Machabées.**

0,31 sur 0,15. — 483 feuillets; deux colonnes de 27 lignes. Écriture jacobite (caršouni). — Copié de l'arabe en caršouni en 1581 de notre ère par Sarguis.

**29. — Rite du baptême, de l'extrême-onction et de la sépulture, selon le rite jacobite, et diverses prières en arabe.**


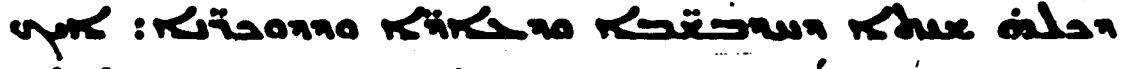

0,21 sur 0,15. — 203 feuillets; 13 lignes à la page; les deux premiers cahiers manquent. xv<sup>e</sup> siècle.

**30. — Vocabulaire arabe-syriaque et syriaque-arabe.**

Le Vocabulaire arabe-syriaque (fol. 1-115) a été composé par le prêtre Pierre, maronite de Chypre, mort à Rome en février 1625. Le Vocabulaire syriaque-arabe (fol. 129-414) est anonyme.

0,21 sur 0,15. — 414 feuillets; deux colonnes de 36 lignes. Les folios 115-129 et 371-377 ont été laissés blancs. Beaucoup de feuillets rongés par l'encre, sont endommagés.

**31. — Lectionnaire :**

1<sup>o</sup>    
 2<sup>o</sup>    
 3<sup>o</sup>  « Livre du saint Évangile, partagé



en leçons pour tous les dimanches de l'année, les fêtes et les commémoraisons, selon le rite du couvent supérieur».

2° *ܩܘܠܐ ܕܩܘܪܝܢܐ ܕܩܘܪܝܢܐ ܕܩܘܪܝܢܐ ܕܩܘܪܝܢܐ ܕܩܘܪܝܢܐ*  
*ܕܩܘܪܝܢܐ ܕܩܘܪܝܢܐ ܕܩܘܪܝܢܐ ܕܩܘܪܝܢܐ ܕܩܘܪܝܢܐ* «Livre de  
 l'apôtre Paul, partagé en leçons pour tous les dimanches de  
 l'année, les fêtes et les commémoraisons» (selon le rite chal-  
 déen).

0,29 sur 0,21. — 214 feuillets; 25 lignes à la page. Caršouni.  
 xviii<sup>e</sup> siècle.

32. — Rituel chaldéen (Messe des Apôtres, rite du bap-  
 tême et du mariage, avec beaucoup d'autres rites empruntés  
 aux Latins).

0,21 sur 0,15. — 404 feuillets; 19 lignes à la page. Quelques pages  
 sont écrites en syriaque et en caršouni. — Achevé le 2 août de l'an 1765  
 de notre ère, par le diacre Michel, fils de Basile Matran (évêque), fils de  
 Maqlasi Garabet du village de 'Ain Tannour (près de Diarbékir), du  
 temps du pape Clément III et du patr. Joseph II.

On a relié dans le même volume un autre ouvrage, com-  
 posé de 114 feuillets et contenant : «Cérémonial de l'Imposi-  
 tion des mains pour tous les ordres ecclésiastiques» (cf. n° 21),  
 écrit par le même Michel, le 5 mars 1756.

33. — Recueil d'hymnes :

1° (fol. 2) Poème de Gabriel Qamša sur Sabrišô', fondateur  
 du couvent de Beith Qôqa. — 2° (fol. 32) 17 hymnes de  
 Khamis sur différents sujets. — 3° (fol. 82) 6 hymnes de  
 Guiwarguis Warda sur les Rogations. — 4° (fol. 109) Hymnes  
 de Mari bar Msihâya, de Warda et de Salomon de Bassorah  
 sur la pénitence. — 5° (fol. 116) Hymnes de Khamis sur les  
 fêtes de N.-S. et sur Išô'sabran. — 6° (fol. 138) Poème du  
 prêtre Isaac Šbednâya sur saint Georges. — 7° (fol. 147) Di-

verses hymnes, homélies et chants de Khamis sur la croix, la providence, l'amour et le vin.

0,21 sur 0,15. — 258 feuillets: 19 lignes à la page. xv<sup>e</sup> siècle.

34. — OEuvres d'Ébedjésus de Nisibe, savoir :

1<sup>o</sup> *ܩܘܪܒܢܐ ܕܥܕܢܐ* « Paradis d'Éden ».

2<sup>o</sup> *ܩܘܪܒܢܐ ܕܥܕܢܐ* « Livre de la Perle ».

3<sup>o</sup> Catalogue des Écrivains.

4<sup>o</sup> Discours en vers de douze syllabes sur le calendrier, adressé au glorieux chef Amin ed-Dawla.

0,31 sur 0,20. — 127 feuillets: 27 lignes à la page. — Terminé le 17 ab de l'an 1989 (août 1678), à Alqôs, du temps de Mar Elia, patriarche, par le prêtre Guiwarguis, fils du prêtre Israël, fils du prêtre Hormezd.

35. — Recueil d'hymnes et de poèmes :

1<sup>o</sup> Poème de Gabriel Qamsa (n<sup>o</sup> 33, 1<sup>o</sup>). — 2<sup>o</sup> Hymnes de Khamis (33, 2<sup>o</sup>). — 3<sup>o</sup> Hymne de Šliba de Mansourya sur les Rogations. — 4<sup>o</sup> Hymne d'Israël d'Alqôs sur la pénitence; composée en 1903 des Grecs (1591). — 5<sup>o</sup> Hymne sur les Rogations, composée par Isaac Šbednâya en 1751 des Grecs (1740). — 6<sup>o</sup> Hymnes de Khamis sur les fêtes de N.-S., et sur Isô'sabran, martyr (33, 5<sup>o</sup>). — 7<sup>o</sup> Hymne de 'Abdišô' de Gazarta, sur saint Cyriaque. — 8<sup>o</sup> Poèmes d'Isaac Šbednâya sur saint Georges (33, 6<sup>o</sup>), sur la Providence et sur la Croix.

0,29 sur 0,19. — 113 feuillets; 27 lignes à la page. xv<sup>e</sup> siècle.

36. — Liturgie des Chaldéens du Malabar.

0,30 sur 0,20. — 372 pages de 23 lignes. xvii<sup>e</sup> siècle.

37. — Recueil de Liturgies (anaphorae), à l'usage des Maronites :

Anaphorae de Xystus, de Rome; de saint Jean Chrysostome;

de saint Pierre, apôtre; des douze Apôtres; de saint Denys; de Cyrille d'Alexandrie; de Mattai le pasteur; de Jean, patriarche; de saint Eustathius, de Maroutha de Tegrit; de saint Jacques, frère de N.-S.; de saint Marc, évangéliste; de saint Pierre, chef des Apôtres. — A la suite, histoire de Mar Maron.

0,30 sur 0,20. — 105 feuillets; chaque page est divisée en deux colonnes de 20 lignes. — Écrit par Joseph, métr. d'Amid, le 27 juin 1674 de notre ère.

**38.** — Recueil contenant : 1° Livre de la Perle, d'Ébedjésus de Nisibe. — 2° Catalogue des Écrivains, du même. — 3° (fol. 64-157) Histoire de Rabban Hormezd, composée par R. Mar Siméon, disciple de Mar Iozadaq le grand. — 4° Canons sur le mariage.

0,20 sur 0,15. — 165 feuillets: 19 lignes à la page. — Terminé à Alqôs, le 26 tesri premier de l'an 2012 (octobre 1700), du temps de Mar Elia, patr., par le diacre 'Abdisô, fils du prêtre Hadbsabba; fils du prêtre Israël. Écrit pour 'Isa bar Hindi, prêtre de Sewna (en Perse).

**39.** — Histoires édifiantes, savoir :

Histoire de Daniel, médecin; d'Abba Arsène, roi d'Égypte; de saint Georges, martyr; de Jean, fils des Rois. — Poème en vers de douze syllabes sur Jean Daïlomâya. — Histoire d'Isaïe d'Alep; d'un démon pénitent; d'une sainte religieuse; d'Abba Moïse; de Paul le simple; d'un enfant tué par son maître; d'une pieuse vierge. — Plusieurs histoires tirées du *Paradisus Patrum*. — Histoire édifiante d'un roi des premiers siècles. — Légende des Réchabites, racontée par Zosime. — Histoire de sainte Julienne. — Merveilles qui se trouvent dans les grandes villes, les mers et les îles. — Quelques fables d'Ésope (ܘܥܫܘܘܘܐ). — Apocalypse du B. Paul. — Énigmes. — Questions de Basile à son frère. — Extraits du Livre de Isô'bokht, métropolitain (sur la création). — Histoire de Yareth; de Mar Malchus de Clysma; de Jacques l'intercis; de Cyprienne

et de Justa (ܩܘܨܬܐ ܩܘܨܬܐ), vierges; de Sergius et Bacchus, martyrs; de Mar Benjamin, du pays de Beith Nouhadra; de saint Mar Trina<sup>(1)</sup>; de saint Paphnuce (ܩܘܦܢܘܥܐ), le négociant spirituel. — Histoire de R. Hormezd, composée par R. Siméon (n° 38, 3°). — Légende de Mar Zaïa. — Assomption de la Vierge Marie.

0,31 sur 0,21. — 32 cahiers de 10 feuillets; 27 lignes à la page. XVI<sup>e</sup> siècle.

40. — Hymnes de Guiwarguis Warda pour tous les dimanches, les fêtes et les commémoraisons de l'année, pour les Rogations et le Carême.

0,29 sur 0,19. — 456 pages de 27 lignes. Écriture nestorienne. XV<sup>e</sup> siècle.

41. — « Livre du Paradis d'Éden, composé par Ébedjésus de Nisibe » (n° 34).

0,28 sur 0,21. — 61 feuillets; 26 lignes à la page. Écriture jacobite. XVI<sup>e</sup> siècle.

42. — Livre de l'Imitation de Jésus-Christ, traduit du latin en syriaque.

0,29 sur 0,22. — 95 pages de 38 lignes.

43. — Liturgie à l'usage des Jacobites.

0,12 sur 0,19. — 56 feuillets, 14 lignes à la page. — Écrit par André, patriarche d'Antioche.

44. — Cérémonial de l'Imposition des mains pour les diacres et les prêtres, selon le rite maronite.

0,15 sur 0,10. — 207 feuillets; 14 lignes à la page. La majeure partie du volume est écrite en carlouni. XVII<sup>e</sup> siècle.

(1) Martinianus, Martinus? (J.-B. Cu.)

**45.** — Recueil contenant : 1° Discours (ܠܟܠܗ) composés par un savant, en vers de douze syllabes sur la sagesse. — 2° Testament de saint Ephrem. — 3° Discours de saint Ephrem sur l'exil (ܠܗܘܡܡܘܬܗ). — 4° Discours de saint Isaac (d'Antioche) sur les moines. — 5° Deux discours de Jacques de Saroug sur le crucifiement et sur les martyrs Šamona et Gouria. — 6° Discours sur l'humilité. — 7° Divers discours de saint Ephrem et de Jacques de Saroug.

0,18 sur 0,12. — 140 feuillets; 17 lignes à la page. xvii<sup>e</sup> siècle.

**46.** — Recueil d'anaphoræ (texte syriaque), avec les leçons tirées du Nouveau Testament (carsouni) pour tous les dimanches et les fêtes de l'année, selon le rite jacobite.

0,28 sur 0,20. — 519 feuillets; 21 lignes à la page. — Terminé à Rome, le 23 septembre 1743 de notre ère, par Denys Bešara, métropolitain d'Alep.

**47.** — Nouveau Testament :

1° (fol. 1-159) Évangiles en syriaque et en carsouni. — 2° (fol. 163-235) Évangiles en carsouni. — 3° (fol. 236-296) Actes des Apôtres; Épître de saint Jacques; 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> épîtres de saint Pierre; 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> épîtres de saint Jean; Épître de saint Jude (syriaque). — 4° (fol. 296) Notice sur saint Paul (carsouni). — 5° Apocalypse (syriaque et carsouni).

0,27 sur 0,20. — 411 feuillets; la plupart des pages sont divisées en deux colonnes de 1/4 lignes. — Daté de l'an 1115 des martyrs (1399).

**48.** — ܕܠܗܘܥܝܢܝܘܬܐ ܕܗܘܫܬܐ ܕܘܪܒܐ ܕܡܪܝܬܐ ܕܗܘܫܬܐ  
« Lexique de Hassan bar Bahloul ».

0,36 sur 0,23. — 306 feuillets; deux colonnes de 35 lignes. Écriture jacobite. — Achevé à Rome, le 12 sept. 1696 de notre ère, par Athanase Safar, évêque de Mardin, fils de Maqlasi Hanna.

49. — Pentateuque ( $\kappa\alpha\lambda\iota\sigma\tau\alpha\ \kappa\alpha\theta\alpha$ ) et Josué ( $\kappa\alpha\tau\alpha\ \kappa\alpha\theta\alpha$ ).

0,32 sur 0,22. — 114 feuillets; 46 lignes à la page. Écriture jacobite. xvi<sup>e</sup> siècle.

50. — Recueil de Liturgies, selon le rite syrien catholique : Anaphorae de saint Jean l'évangéliste; de saint Pierre; de Xystus de Rome; de Luc l'évangéliste; des douze Apôtres; de saint Jean Chrysostome; de saint Jacques, frère de N.-S.

0,32 sur 0,22. — 76 feuillets; 20 lignes à la page. Écriture jacobite. — Achievé à Rome le 11 juillet 1686 de notre ère, du temps du pape Innocent XI et d'Ignace Pierre, patr. des Syriens catholiques, par Athanase Safar, év. de Marlin.

51. — « Liturgie chaldéenne. »

1<sup>o</sup> Calendrier emprunté à l'Eglise latine. — 2<sup>o</sup> Leçons tirées du N. T., pour tous les dimanches et les fêtes de l'année. — 3<sup>o</sup> Messe des Apôtres. Il y a beaucoup de changements dans la messe, pour la conformer au rite latin. Ce serait l'ouvrage du patriarche Joseph III.

0,34 sur 0,26. — 16 feuillets; les pages sont divisées en deux colonnes de 29 lignes.

52. —  $\kappa\alpha\tau\alpha\ \kappa\alpha\theta\alpha\ \kappa\alpha\theta\alpha\ \kappa\alpha\theta\alpha$   
 $\kappa\alpha\theta\alpha\ \kappa\alpha\theta\alpha\ \kappa\alpha\theta\alpha\ \kappa\alpha\theta\alpha$  « Première section du Nomocanon de Mar Ebedjésus de Nisibe ».

0,24 sur 0,18. — 279 pages de 18 lignes. — Terminé le 24 nisan de l'an 1779 (des Grecs? avril 1468), par le prêtre Élia d'Amid.

Au premier feuillet, note ainsi conçue : « Achievé (de lire?) au mois de kanoun 1<sup>er</sup> de l'an 1868 des Grecs (décembre 1556) sous l'ombre (dans l'église) de saint François, de la ville de Bassaïn, qui est à 270 milles de Goa. » Puis le métropolitain Joseph, rédacteur de cette note, donne une courte notice sur chacun des sept grands couvents qui se trouvent aux Indes.

53. — « Deuxième section du Nomocanon. »

Terminé à Bagdad le 15 ab de l'an-<sup>ܘܢܝܢ</sup> (sic) des Grecs (lire : <sup>ܘܢܝܢ</sup>; 1643). 731 des Arabes, par Saïd, fils de 'Isa, fils de Abou'l Barakat, fils de Baraka; écrit pour le glorieux chef Hakim Hormizd, fils de 'Isô', fils de Khâmis.

54. — <sup>ܟܘܢܝܘܢܐ ܟܘܢܝܘܢܐ ܟܘܢܝܘܢܐ ܟܘܢܝܘܢܐ ܟܘܢܝܘܢܐ</sup>  
<sup>ܟܘܢܝܘܢܐ ܟܘܢܝܘܢܐ ܟܘܢܝܘܢܐ ܟܘܢܝܘܢܐ ܟܘܢܝܘܢܐ</sup> « Livres  
des Théorèmes et avertissements du vieillard Abou 'Ali Houssein  
(Avicenne), traduit de l'arabe en syriaque ».

0,28 sur 0,21. — 32 feuillets; deux colonnes de 24 lignes. Note au fol. 1 : « Questa logica i tradetta d'all'arabo in siriaco da Bar-Ebreo Gregorio. = G. Qardahi. » — Terminé en 1654 de notre ère, par Ibrahim Haqlâni.

55. — Livre des Sessions (<sup>ܟܘܢܝܘܢܐ ܟܘܢܝܘܢܐ</sup>), savoir :  
Josué, Judges, Ruth, Rois, Job, Prov., Ecclés., Cantique, Bar  
Sira.

0,26 sur 0,19. — 145 feuillets; deux colonnes de 39 lignes. Écriture  
jacobite. — Achevé en 1558 de notre ère dans la ville d'Angamli, au  
Malabar, dans l'église de Notre-Dame.

56. — Recueil de Liturgies, savoir : anaphoræ de Philoxène  
de Mabboug; de Lazare bar Sabta, év. de Babylone (Bagdad);  
de Thomas de Germanicia; de Jean, patriarche des Maronites; de  
saint Grégoire le théologien; de Jacques de Saroug; de Jules,  
pape.

0,26 sur 0,19. — 100 feuillets; 15 lignes à la page. — Achevé à  
Rome en 1677 de notre ère, par Athanase Safar, év. de Mardin et Nisibe.  
Copié sur un manuscrit écrit en Chypre, en 1527, par un prêtre maro-  
nite, nommé Iamin, fils de Salim.

57. — Cérémonial des Évêques, à l'usage des Jacobites :  
1° Consécration des huiles. — 2° Consécration de l'église.

— 3° Renouveau de l'église. — 4° Consécration de l'autel. — 5° Diverses prières pour l'imposition des mains. — 6° Rite de l'imposition des mains sur les psaltistes, les lecteurs, les sous-diacres, les diacres, les prêtres, les archidiaques, les chorévêques, les patriarches, les métropolitains et les évêques. — 7° Trois rites du baptême. — 8° Ordre de la prise de l'habit monastique. — 9° Homélie (ܟܘܨܘܠܐ) de Moïse bar Képha. — 10° Ordre de la prise de l'habit monastique pour les femmes. — 11° Bénédiction des eaux le jour de l'Épiphanie. — 12° Bénédiction des rameaux. — 13° Divers rites à accomplir pendant la Semaine sainte, la semaine de Pâques et la semaine de la Pentecôte. — 14° Prières à réciter sur un apostat. — 15° Bénédiction des linges sacrés, des images, des statues, etc. — 15° Rite du baptême, par Barhébraeus. — 17° Rite de l'extrême-onction. — 18° Rite des funérailles.

o,26 sur o,20. — 231 feuillets; 29 lignes à la page. — Terminé à Rome, le 1<sup>er</sup> novembre 1686 de notre ère, par Athanase, évêque de Mardin.

58. — Lectionnaire et recueil de liturgies jacobites.

o,27 sur o,17. — 448 pages de 15 lignes. Écriture du xviii<sup>e</sup> siècle.

59. — Histoire des dynasties de Barhebraeus.

o,27 sur 1,17. — 151 feuillets; 29 lignes à la page. Caršouni. — Achevé à Rome en 1688 de notre ère, par Athanase Safar, évêque de Mardin.

60. — عهد سيدنا يسوع المسيح الهنا الذي عمله مع تلاميذه بعد قيامته من الاموات لاجل نقضا (sic) هذا الدهر والشدائد التي تكون على الارض وظهور المسيح الكذاب ولاجل Testament de notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ, qu'il adressa à ses disciples après sa résurrection



d'entre les morts, pour prévenir le monde contre les fléaux dont la terre serait accablée et contre l'apparition de l'Antéchrist, et pour qu'il serve comme loi à l'Église ».

Suivent : 1° Conseils des Apôtres. — 2° Actes des Apôtres et leur manière d'agir après l'Ascension du Christ. — 3° Canons des Apôtres. — 4° Paroles des Apôtres.

0,25 sur 0,17. — 274 feuillets; 19 lignes à la page. Arabe. — Achevé le 23 sawal de l'an 748 des Arabes (1347), qui correspond au 29 du mois de toba de l'an 1064 des Martyrs.

61. — Commentaire sur l'Évangile, partagé en leçons, selon le rite nestorien. Texte en syriaque et commentaire en arabe.

0,30 sur 0,21. — 20 cahiers de 10 feuillets; 27 lignes à la page; les derniers feuillets ont disparu. XIV<sup>e</sup> siècle.

62. — Bréviaire jacobite.

0,22 sur 0,14. — 660 feuillets; 19 lignes à la page. — Terminé le 26 sebat de l'an 1744 de notre ère.

63. — *ܟܬܒܐ ܟܘܢܝܢܐ (ܟܘܢܝܢܐ) ܟܘܢܝܢܐ*  
*ܟܘܢܝܢܐ ܟܘܢܝܢܐ ܟܘܢܝܢܐ* « Livre de l'Éclaircissement  
 de la Trinité des personnes divines et de leur Unité ».

A la suite : Exposition de la liturgie, par Denys, métr. d'Amid.

0,27 sur 0,18. — 23 cahiers de 10 feuillets; les pages des seize premiers cahiers sont divisées en deux colonnes de 21 lignes. La date est indiquée d'une manière énigmatique : *ܟܘܢܝܢܐ ܟܘܢܝܢܐ ܟܘܢܝܢܐ*

*ܟܘܢܝܢܐ ܟܘܢܝܢܐ ܟܘܢܝܢܐ*

64. — Bréviaire jacobite pour les dimanches et les fêtes de l'hiver.

0,34 sur 0,24. — 419 feuillets; deux colonnes de 25 lignes.

Note (en arabe) au fol. 1 : « A été relié le livre de l'église de

saint Thomas apôtre, dans la région de Mossoul, le jour de Pentecôte de l'an 2000? (ܕܡܘܨܘܠ) des Grecs (1689), par le faible Soulaïman, prêtre, fils de Maqsi Mousa, de la famille d'al-Kbayal. Cette année-ci il y eut une terrible famine à Mossoul et dans ses environs, à cause du manque de pluie.»

**65. — Bréviaire jacobite pour la Semaine sainte.**

0,31 sur 0,21. — 37 cahiers de 10 feuillets, en deux colonnes de 21 lignes. — Achevé le 17 adar de l'an 1840 (mars 1529) par un certain Gabriel, du temps de Mar Cyriaque et de Georges, métropolitain, dans le village de 'Eden au Liban

**66. — Grammaire arabe.**

0,17 sur 0,13. — 122 feuillets; 9 lignes à la page. En arabe.

**67. — Apocalypse de saint Jean (syriaque et carsouni).**

0,20 sur 0,14. — 32 feuillets; deux colonnes de 31 lignes. xvi<sup>e</sup> siècle.

**68. — Didascalie des Apôtres.**

0,22 sur 0,16. — 37 feuillets; deux colonnes de 23 lignes.

**69. — Bréviaire jacobite pour les jours de la semaine.**

0,20 sur 0,15. — 13 cahiers de 10 feuillets; 19 lignes à la page. — Achevé le 10 hziran de l'an 1972 (juin 1661) par le prêtre Behnam.

**70. — Livre des Sessions (ܟܘܨܝܢ ܕܡܘܨܘܠ ܟܘܨܝܢ).  
savoir : Josué, Juges, Samuel, Rois.**

0,22 sur 0,12. — 134 feuillets; 36 lignes à la page. Écriture jacobite, très fine.

Note finale : « A été vendu ce livre pour deux  $\alpha$  et demi, à Khouri Aşlan, en 1954 des Grecs (1643), par notre père Maţran Qostantin, métrop. d'Alep (ܟܘܨܝܢ). . . » Autres notes, en tête du livre : « A lu ce livre, Safar, en 1955 des Grecs (1634), du temps de Mar Ignace (patriarche) surnommé Hadayat Allah (ܡܠܟ ܕܘܟܐܢ). — Est né Élias Étienne, fils de Khouri Aşlan au mois de kanoun le jour de la fête de saint Étienne, en 1969 des Grecs. »

**71. — Lexique syriaque-latin.**

0,19 sur 0,13. — 33 cahiers de 10 feuillets; 16 lignes à la page.  
Écriture jacobite.

**72. — Bréviaire jacobite pour les jours de la semaine.**

0,17 sur 0,10. — 21 cahiers de 10 feuillets; 23 lignes à la page.  
xvii<sup>e</sup> siècle.

**73. — Rite de l'Imposition des mains pour tous les ordres ecclésiastiques. Consécration de l'autel.**

0,15 sur 0,10. — 8 cahiers de 10 feuillets; 14 lignes à la page.  
Écriture jacobite. xvii<sup>e</sup> siècle.

**74. — Évangiles ( *ⲉⲩⲱⲛⲁⲕⲁ ⲕⲉⲃⲁ* ).**

Parchemin. — 0,14 sur 0,14. — 319 feuillets; deux colonnes de 31 lignes; la première en syriaque (caractères jacobites), et la deuxième en carsouni. xv<sup>e</sup> siècle.

**75. — Miracles de la Vierge Marie.**

0,14 sur 0,10. — 517 pages de 17 lignes. Carsouni. — Achevé le 20 janvier 1700 de notre ère

**76. — Prières à l'usage des Jacobites.**

0,15 sur 0,10. — 41 feuillets; 16 lignes à la page. Sans date : xvii<sup>e</sup> siècle.

**77. — Commentaire sur l'Évangile de saint Jean, par Théodore de Mopsueste.**

0,37 sur 0,23. — 381 feuillets; 25 lignes à la page; les pages sont divisées en deux colonnes, mais une seule est écrite. Copié en 1868 de notre ère sur un manuscrit du couvent de Notre-Dame des Semences à Alqôš, par ordre de Mar Guiwarguis 'Abdišô', métrop. de 'Oumadya.

**78. — Volume divisé en deux parties, ayant chacune leur pagination distincte. La première partie contient des textes**

liturgiques, et la seconde, entre beaucoup d'autres textes, un recueil intitulé : Deuxième *seḏra*, où sont réunis les canons synodaux des Pères occidentaux et orientaux.

79. — *ܘܨܝܐ ܕܩܘܪܝܢܐ ܕܩܘܪܝܢܐ*. Discours métriques de Narsai (comp. n° 83).

0,36 sur 0,24; 22 cahiers de 10 feuillets; 31 lignes à la page. — Achevé le 4 avril 1883 de notre ère.

80. — *ܩܘܪܝܢܐ ܕܩܘܪܝܢܐ*. Ordre de la Liturgie chaldéenne.

0,33 sur 0,23. — 31 cahiers; les pages sont divisées en deux colonnes de 31 lignes. xix<sup>e</sup> siècle.

81. — Deuxième tome de la Collection des Actes et des Canons des conciles occidentaux et orientaux, faite par Élia I<sup>er</sup>, patriarche. — Voir Cersoy, *op. c.*, p. 363.

0,34 sur 0,23. — 822 pages de 28 lignes. xix<sup>e</sup> siècle.

82. — Premier tome de l'ouvrage précédent.

0,34 sur 0,23. — 840 pages de 28 lignes. xix<sup>e</sup> siècle.

83. — *ܘܨܝܐ ܕܩܘܪܝܢܐ* « Discours métriques de Narsai » (cf. n° 79).

0,34 sur 0,23. — 568 pages de 28 lignes.

84. — *ܘܨܝܐ ܕܩܘܪܝܢܐ ܕܩܘܪܝܢܐ ܕܩܘܪܝܢܐ ܕܩܘܪܝܢܐ* « Explication des offices (de l'Église nestorienne), par Georges d'Arbèles ».

0,34 sur 0,24. — 332 pages de 30 lignes.

85. — **ܟܝܬܘܢܐ ܟܫܐ**. Bréviaire nestorien. — Office des dimanches de toute l'année, des fêtes mobiles, des Rogations et du Carême.

0,33 sur 0,24. — 14 cahiers de 10 feuillets; 28 lignes à la page.

86. — **ܟܝܬܘܢܐ ܟܝܬܘܢܐ ܟܝܬܘܢܐ**. Premier tome de l'office pour les fêtes de Notre-Seigneur et les commémorations de la sainte Vierge et des saints, selon le rite chaldéen.

0,33 sur 0,24. — 640 pages de 28 lignes.

87. — Deuxième tome de l'ouvrage précédent.

Ouvrage révisé pour les Chaldéens catholiques. Aux noms de Théodore de Mopsueste, de Diodore et de Nestorius, on a substitué ceux de Grégoire, de Basile et de Jean Chrysostome, etc. Il contient encore des offices pour un certain nombre de fêtes empruntées à l'église latine.

0,33 sur 0,24. — 595 pages de 28 lignes. Le dernier cahier appartient au tome I<sup>r</sup>.

88. — Ce volume contient : 1° Divers textes liturgiques. — 2° Questions sur l'Évangile. — 3° Questions de Simon Pierre sur les mystères divins. — 4° Dialogue de Mar 'Abdisô' (Joseph Hazzaya) sur des questions théologiques. — 5° Traité sur les astres, extrait du livre de Isô'barnoun qui habitait dans le désert. — 6° Explication abrégée de la liturgie, par 'Abdisô', fils de Brikha (Ébedjésus de Nisibe), extrait de la « Règle des jugements ».

0,33 sur 0,24. — 488 pages de 28 lignes. Date : 15 juin 1808.

89. — Ce volume contient : 1° Leçons de l'A. T. pour tous les dimanches, les fêtes et les commémorations de l'année, selon le rite chaldéen (carbouni). — 2° Ordre de la sépul-

ture du clergé (syriaque). — 3° Homélie de Mar Élia III Abou-Halim (arabe).

0,33 sur 0,24. — Achevé à Mossoul le 16 oct. 1868, par le diacre Thomas, fils du diacre Guiwarguis.

90. — Ce volume contient : 1° Discours poétique en vers de douze syllabes sur la grandeur des mystères divins. Quelques manuscrits l'attribuent à Mar 'Abdisô', métrop. de 'Elam; d'autres à Narsai (fol. 2). — 2° Discours poétique en vers de sept syllabes de Jean bar Zou'bi sur l'origine du Levain, le baptême et le Saint-Sacrement de l'autel (fol. 69).

0,24 sur 0,16. — 77 feuillets; 19 lignes à la page. — Achevé en 1867 de notre ère, par le prêtre Romanos, fils du prêtre Khaüsâba d'Alqôs.

91. — Histoires édifiantes, (savoir : Invention de saint Étienne. Histoire de Behnam et de Sara, sa sœur, martyrs; de Mar Yaunan, anachorète. Actes de saint Jacques l'intercis; de saint Ignace d'Antioche; des martyrs Himyarites. Histoire de Beith-Slokh; de Daniel, médecin; de Qardagh; de Mahdokhti et ses frères; de Rabban Saba.

0,34 sur 0,25. — 19 cahiers de 10 feuillets; 28 lignes à la page. — Terminé le 24 mai 1869 par le diacre Mansour.

92. — Livre des Sessions (ܟܘܨܬܐ ܕܡܫܚܐ ܟܘܨܐ).

Parchemin. 0,22 sur 0,15. — Mutilé au commencement et à la fin. 13 cahiers; 38 lignes à la page.

93. — Nouveau Testament.

Parchemin. 0,28 sur 0,18. — 24 cahiers de 10 feuillets; 30 lignes à la page. Achevé en 1537 des Grecs (1296), 623 des Arabes, par Isô, du village de Kabošnyam (ܟܘܨܘܨܐ).

94. — Rituel à l'usage des Jacobites, comprenant : 1° Rite du baptême, de Sévère. — 2° Rite du baptême des filles. —

3° Diverses prières. — 4° Rite du mariage. — 5° Office pour la fête de la Présentation. — 6° Autre rite du baptême.

0,33 sur 0,24. — 424 pages de 29 lignes. XIX<sup>e</sup> siècle.

95. — Recueil de Liturgies à l'usage des Jacobites, et autres prières.

0,33 sur 0,24. — 342 pages de 28 lignes. — Achevé en 2023 (1712), du temps d'Ignace Isaac, patr. d'Antioche, et de Basile Lazare, primat de l'Orient, par le diacre 'Abd el-Massih, fils du diacre Abraham; il a été écrit pour l'église des saints André et Jacques, de Kodida (près de Mossoul).

96. — Bréviaire à l'usage des Syriens catholiques.

0,33 sur 0,24. — 496 pages de 28 lignes. — Achevé le 6 avril 1865 de notre ère, par un certain protestant nommé Djerdjes, fils de Hanna Naqqar.

97. — Rituel à l'usage des Jacobites, savoir :

1° Rite de l'Extrême-Onction. — 2° Prières à réciter sur les malades et sur l'huile d'olive. — 3° Dédicace de l'église. — 4° Consécration de l'autel. — 5° Cérémonial des évêques (n° 57).

0,33 sur 0,24. — 470 pages de 28 lignes. — Terminé le 27 août 1836 de notre ère, par le curé Gabriel, fils de Joseph.

98. — Rite des funérailles, à l'usage des Jacobites.

0,33 sur 0,24. — 493 pages. — Achevé en 1868 de notre ère. — Suivent 86 pages contenant des oraisons funèbres en arabe.

99-107. — Les neuf tomes du Bréviaire, à l'usage des Jacobites.

Volumes mesurant 0,33 sur 0,24 et comptant respectivement 668, 633, 580, 580, 515, 345, 712 et 652 pages.

Au tome 7 (105) sont ajoutées 60 pages de prières (حسابات) en arabe.

Tous ces volumes ont été copiés en 1868 par les soins de M<sup>r</sup> David.

108. — *ⲕⲓⲁⲟ ⲕⲉⲙⲱ ⲉⲁⲁⲱⲁ ⲕⲁⲓⲧⲱⲧⲁ ⲕⲁⲓⲧⲱⲧⲁ*  
« Livre des Trésors, composé par le vénérable moine Jacques ».  
0,33 sur 0,24. — 494 pages de 28 lignes.

109. — Lectionnaire selon le rite jacobite (en arabe) :

- 1° Leçons de l'A. T. et des Éptres de saint Paul (455 pages);
- 2° Leçons des Évangiles (193 pages).

0,33 sur 0,24. — Achevé en 2098 (1787), du temps de Mar Ignace Mattios, patr. des Jacobites, et de Basile Sliba, maphrien: donné au couvent de Mar Mattai.

110. — Leçons de l'Évangile pour les différents jours de l'année, selon le rite jacobite.

xix<sup>e</sup> siècle.

111. — Office des Saints, selon le rite des Syriens catholiques (offices de l'Immaculée Conception; des Quarante martyrs; de saint Georges; des saints Pierre et Paul; de saint Thomas l'apôtre; de saint Cyriaque; de saint Romanus; de Jacques l'intercis; de Jacques de Saroug; de saint Ephrem et saint Jacques; de saint Joseph; de Behnam, martyr; du Saint-Sacrement; de la sainte Vierge).

0,33 sur 0,24. — 368 pages de 28 lignes. xix<sup>e</sup> siècle.

112. — *ⲕⲁⲓⲧⲱⲧⲁ ⲕⲉⲙⲱ ⲕⲉⲓⲁⲟ ⲕⲉⲓⲁⲟ*  
*ⲕⲉⲓⲁⲟ* « Leçons tirées de l'Évangile pour toute l'année, suivant la version héracléenne ».

113. — Extraits bibliques :

- 1° Courts extraits de saint Basile, d'Eusèbe, de saint Atha-



nase et d'Origène; relatifs aux psaumes. — 2° Les Psaumes.  
— 3° Pentateuque.

Achevé à Bartelli, le 30 mai 1868 de notre ère, par le prêtre Yaunan, fils du diacre Joseph.

114. — *ܟܘܢܘܨܐ ܩܘܪܝܢܐ ܟܘܢܘܨܐ ܟܘܢܘܨܐ ܟܘܢܘܨܐ* « Bréviaire des offices communs, selon le rite syrien (catholique) ».

0,33 sur 0,24. — 451 pages. XIX<sup>e</sup> siècle.

115. — Partie de l'Ancien Testament (Josué, Juges, Samuel, Rois, Ruth, Tobie, Esther, Judith, Job).

0,33 sur 0,24. — 421 pages. — Écrit en 1868 de notre ère.

116. — Partie de l'Ancien Testament (Prophètes et livres sapientiaux).

0,33 sur 0,24. — 501 pages. XIX<sup>e</sup> siècle.

117. — Massore syriaque jacobite.

0,33 sur 0,24. — 34 cahiers de 10 feuillets; 28 lignes à la page. — Copié sur un manuscrit daté du 16 ab 1325 des Grecs (août 1014), dans le couvent des Quarante martyrs, du temps de Jean, patriarche, et de Zacharie d'Alexandrie.

118. — 1° « Livre des Éthiques » (*ܟܘܢܘܨܐ ܟܘܢܘܨܐ*), composé par Barhebraeus. — 2° (fol. 431) Testament de Notre-Seigneur donné aux disciples, et écrit par Clément de Rome, en huit livres.

0,33 sur 0,24. — 540 pages de 28 lignes. — Achevé en 1868 de notre ère et copié sur un manuscrit écrit en 1963 des Grecs, 1654 (sic) de notre ère, du temps de Mar Ignace, patr. d'Antioche, et de Basile Youstos, maphrien d'Orient.

119. — 1° Premier livre d'Esdras, suivant les Septante.  
— 2° Esdras, d'après la version Simple. — 3° Paralipo-

mènes. — 4° Divers textes liturgiques sur le mariage, etc. —  
5° Leçons tirées de l'A. et du N. T. pour les différents jours  
de l'année (texte arabe).

Achevé le 15 tamouz (juillet) de l'an 1851, par David, fils d'Ibra-  
him.

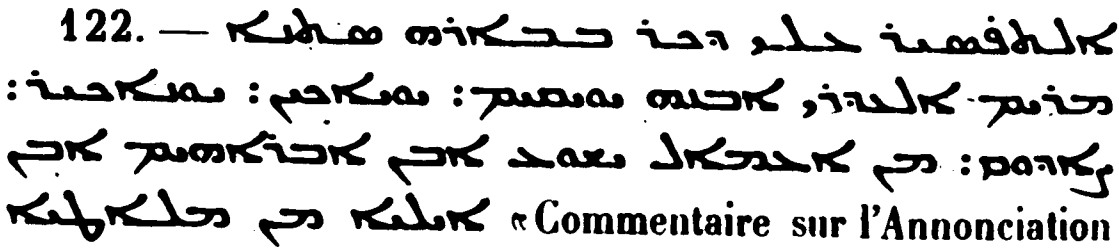
120. — Office de saint Siméon le stylite; des saints Ser-  
gius et Bacchus; office commun pour un saint; office de Léon-  
tius, martyr; office commun des martyrs; de Jean bar Nagaré;  
de sainte Barbe. — Anaphore de saint Jacques; office des  
saints Pierre et Paul, etc.

0,33 sur 0,24. — 557 pages de 28 lignes.

121. — Leçons de l'Évangile pour les différents jours de  
l'année, selon le rite jacobite.

Préface en carsouni, suivant laquelle le livre a été compilé  
d'après six manuscrits différents, conservés dans les églises de  
Mossoul et du village de Qaraqôš. C'est un index où l'on n'a  
écrit que le commencement et la fin des leçons.

0,33 sur 0,24. — 67 feuillets; trois colonnes à la page. XI<sup>e</sup> siècle.

122. —  « Commentaire sur l'Annonciation  
de Notre-Dame, la vierge Marie, fille de Joachim, Ioiakhin,  
Ionakhir, Sâdoq : composé par Išo', fils d'Ibrahim, fils d'Élia  
de Mélitène ».

0,23 sur 0,16. — 161 pages de 28 lignes. Carsouni. XV<sup>e</sup> siècle.

On a relié à la fin du volume 77 feuillets, contenant, en syriaque, des  
leçons tirées de l'Évangile pour les différents jours de l'année, selon le  
rite jacobite. XI<sup>e</sup> siècle.

**123.** — Office pour la semaine de Pâques, selon le rite des Jacobites.

0,21 sur 0,15. — 236 feuillets; 28 lignes à la page. xiv<sup>e</sup> siècle.

**124.** — 1<sup>o</sup> Rite du mariage. — 2<sup>o</sup> Canons de Bar Salibi. Ici 3/4 feuillets ont été déchirés. — 3<sup>o</sup> Calendrier des saints jacobites, par Jacques d'Édesse (1 f.). — 4<sup>o</sup> Prières à réciter sur les malades. Ici encore bien des feuilles ont disparu. — 5<sup>o</sup> Commencement de la messe.

0,22 sur 0,16. — 220 feuillets; 18 lignes à la page. xviii<sup>e</sup> siècle.

**125.** — Restes d'un recueil de Liturgies jacobites.

0,22 sur 0,16. — 15 feuillets.

**126.** — Bréviaire pour les jours de la semaine, à l'usage des Jacobites.

0,14 sur 0,10. — 19 cahiers de 10 feuillets; 21 lignes à la page. — Achevé en 1906 des Grecs (1595).

**127.** — Service de la messe selon le rite des Syriens catholiques (rédigé par M<sup>sr</sup> David, arch. de Damas; texte en syriaque et rubriques en arabe).

0,23 sur 0,17. — 519 pages de 20 lignes. — Écrit à Mardin en 1868.

**128.** — Recueil d'Homélie et de Légendes sur la sainte Vierge :

1<sup>o</sup> Hist. de la Vierge (fol. 1-82). — 2<sup>o</sup> Discours de Jacques de Saroug sur la sépulture de Marie. — 3<sup>o</sup> Trois discours d'un auteur anonyme sur Marie. — 4<sup>o</sup> Discours sur l'Assomption, par Timothée, év. de Gangres. — 5<sup>o</sup> Miracle opéré par Marie, à Apamée. — 6<sup>o</sup> (fol. 157) Discours de Jacques de Saroug sur Behnam et ses compagnons martyrs; sur

Siméon le Stylite; sur les Macchabées; sur Šarbel, martyr; sur le jugement dernier. — 7° Discours de saint Ephrem sur l'humilité; sur Job. — 8° Discours de Jacques de Saroug sur la découverte de la Croix; sur Jean-Baptiste.

0,32 sur 0,22. — 217 feuillets en deux colonnes de 25 lignes; manquent 9 feuillets au début.

Note (fol. 169) : « Écrit dans le couvent de Mar Yohannan Bosnaya le 1 tabbakh de l'an 2031 des Grecs (août 1720) ».

129. — Calendrier jacobite. — On y a ajouté, en arabe, les saints de l'église latine.

130. — Calendrier syrien catholique (syriaque et arabe).

131. — Explication de la liturgie, par Denys Bar Šalibi.

0,16 sur 0,11. — 113 feuillets; 14 lignes à la page. — Carsouni : xviii<sup>e</sup> siècle.

132. — *کتاب کبری* « Livre des Splendeurs », composé par Barhebraeus.

0,23 sur 0,13. — 131 feuillets; 38 lignes à la page.

Notes finales : a. Terminé en 1595 des Grecs (1284), dans le couvent de Mar Mattai, Zakkai et Abraham, situé dans la montagne d'Alpap. — b. Relié en 1925 (1614) à Mardin, dans l'église des Quarante martyrs. — c. Acheté en 2039 (1728) par un certain Joseph.

133. — Volume formé de trois parties :

1. — 1° Missel jacobite *ܟܘܨܟܐ ܟܘܨܟܐ ܟܘܨܟܐ* *ܟܘܨܟܐ ܟܘܨܟܐ*. — 2° Prières diverses. — 3° Calendrier jacobite, composé par Jacques d'Édesse : *ܟܘܨܟܐ ܟܘܨܟܐ ܟܘܨܟܐ ܟܘܨܟܐ ܟܘܨܟܐ ܟܘܨܟܐ* . *ܟܘܨܟܐ ܟܘܨܟܐ ܟܘܨܟܐ* : *ܟܘܨܟܐ* — 4° Prières liturgiques.

0,35 sur 0,23. — 4 cahiers de 10 feuillets; 18 lignes à la page. — Achevé le 5 nov. 1869 de notre ère.

II. — 1° Hymnes appelées *مقتل*. — 2° Hymnes appelées *καθίσματα*, pour les fêtes de Notre-Seigneur et pour les fêtes mobiles de toute l'année. — 3° Comput (*كسبان*) du carême et des fêtes. — 4° Calendrier des saints. — 5° Hymne (*كلمة*) sur la foi. — 6° Question de Sergius à Yoḥannan, év. de Tella (3 f.). — 7° Questions posées à Timothée, patriarche d'Alexandrie (1 f.). — 8° Questions posées par le prêtre Addaï à Jacques d'Édesse (5 f.). — 9° Notice sur les prophètes et les apôtres. — 10° Explication des mots grecs et hébreux. . . . — 11° Questions posées à Sergius par le prêtre Išōc, contre les Arméniens (14 f.).

o,17 sur o,13. — 107 feuillets; 19 lignes à la page.

Notes : à la fin du n° 4 : Écrit le 1<sup>er</sup> juillet de l'an 1588 des Grecs (1277); il appartient au prêtre Šliba, fils du prêtre Simon. — A la fin du n° 10 : Achevé le 7 tamouz de l'an 1535 (juillet 1224).

III. — 1° Traité de Daniel sur le saint sacrifice (1 f.). — 2° Explication de la liturgie de Jacques d'Édesse (6 f.). — 3° Explication de la liturgie de Moïse bar Kēpa (fol. 33). — 4° Traité sur les mesures (1 f.). — 5° Explication du baptême, par Moïse, év. de Mossoul (10 f.).

o,17 sur o,13. — 6 cahiers. XIV<sup>e</sup> siècle.

134. — Bréviaire copte (copte et arabe).

135. — Apocalypse de saint Jean (syriaque-latin).

136. — *كلمات كنيسة نيسين، وها كنيسة  
كلمة كنيسة نيسين وها كنيسة*. Et en latin : Canticum spirituale S. Patris Ephrem D. Syri in laudem et amorem sapientiae et doctrinae ad adolescentes Christianos, ab auctore directum, et in linguam Latinam tam prosa quam versibus, arabicam pariter et turcicam tractatum, et in varias formas ac

modulationes rhythmicas redactum : per P. F. Caelestinum a  
S<sup>u</sup> Liduina, carmelitam discalceatum . . .




0,21 sur 0,13. — 62 feuilles; 12 lignes à la page.

**137.** — Rouleau de parchemin de 75 centimètres sur 1/4.  
et entouré de miniatures colorées diversement. Au centre on  
lit une hymne en syriaque sur le dimanche des Rameaux.

Note finale en carsouni : « Priez pour Ni'mat al-Hesrouni,  
qui a écrit cela au collège des Maronites le 15 mars 1666 » de  
notre ère.

**138-142.** — Rouleaux analogues au précédent, tous du  
xvii<sup>e</sup> siècle.

**143.** — Recueil d'hymnes et d'homélies :

1<sup>o</sup> Six discours de saint Ephrem sur la prière, etc. —  
2<sup>o</sup> Huit discours ou extraits de discours de Jacques de Saroug.  
— 3<sup>o</sup> Poème de Gabriel de Mossoul sur Sabrisô', fondateur  
du couvent de Beith Qôqa (n<sup>o</sup> 33, 1<sup>o</sup>; 35). — 4<sup>o</sup> Hymnes  
de Guiwarguis Warda pour les dimanches et les fêtes de  
l'année (n<sup>o</sup> 40). — 5<sup>o</sup> Hymnes de Khamis sur les fêtes et sur  
la pénitence (n<sup>o</sup> 33, 35). — 6<sup>o</sup>   « Livre du Poème accouplé », composé par Barhebræus  
en vers de douze syllâbes, sur la science divine et la sagesse.  
Khamis a ajouté à chaque phrase métrique de Barhebræus  
une autre phrase sur le même sujet. — 7<sup>o</sup> Divers chants et  
hymnes () de Khamis  
(n<sup>o</sup> 33, 70).

0,22 sur 0,16. — 20 cahiers de 10 feuillets; 33 lignes à la page.  
xvii<sup>e</sup> siècle.

**144.** — Évangile.

0,19 sur 0,13. — 134 feuillets. Incôplêt. xiii<sup>e</sup> siècle.

145. — *ⲕⲓⲛⲁ ⲕⲁⲓⲟⲕⲁⲛⲁ ⲕⲓⲣⲁⲟ ⲕⲓⲗⲓⲁ ⲕⲁⲓⲁ*  
*ⲕⲓⲁ ⲓⲁ ⲓⲁ ⲓⲁ* « Livre des Rayons et de l'affermis-  
 sement des bases ecclésiastiques, composé par Barhebræus ».

0,18 sur 0,13. — 97 feuillets; 25 lignes à la page. Écriture  
 v<sup>e</sup> siècle.

146. — Livre des Éthiques (n° 118, 1°).

0,21 sur 0,12. — 211 feuillets; 30 lignes à la page. — Achevé le  
 10 iloul de l'an 1502 des Grecs (*sic!* l'auteur est né en 1537) par  
 le diacre Abd al-Allah, fils de Barsuma, fils de 'Abda, du village de  
 Bartelli, dans la région de Ninive.

147. — Nouveau Testament.

Suivent : 1° (fol. 276) *ⲕⲁⲓⲁ ⲕⲁⲓⲁ ⲕⲁⲓⲁ ⲕⲁⲓⲁ*  
*ⲕⲁⲓⲁ ⲕⲁⲓⲁ ⲕⲁⲓⲁ ⲕⲁⲓⲁ*, *ⲕⲁⲓⲁ ⲕⲁⲓⲁ ⲕⲁⲓⲁ*  
*ⲕⲁⲓⲁ ⲕⲁⲓⲁ ⲕⲁⲓⲁ ⲕⲁⲓⲁ* « Lettre  
 d'Abbas Mar Jacques, métropolitain d'Édesse, sur l'Économie  
 divine, etc. » — 2° (fol. 289) Conseils évangéliques. —  
 3° (fol. 291) Profession de foi de Philoxène de Mabboug et  
 de Bar Salibi. — 4° Homélie de Jacques (de Saroug) sur la foi.  
 — 5° Notice sur Jacques de Saroug.

0,22 sur 0,16. — 304 feuillets; chaque page est divisée en deux  
 colonnes de 26 lignes.

Notes finales : *a* (fol. 2-5). Achevé le 17 nisan de l'an 1791 des  
 Grecs (avril 1480), dans le couvent de Mar Hanania, connu sous le  
 nom de Za'faran, du temps de Mar Ignace, patr. d'Antioche et de Marlin,  
 et de Mar Basile, maphrien de l'Orient, par le prêtre Benjamin, fils du  
 diacre Qôpar, fils du prêtre Simon, fils de Benjamin, fils de Qôpar. —  
*b* (fol. 304). En 1793 (1482), moi, faible Qôpar, prêtre et moine du  
 Tour 'Abdin, j'ai acheté ce livre pour Rabban Simon, prêtre, fils de  
 Anraas, du village de 'Orbes (*ⲕⲁⲓⲁ*) dans la région de Gangres, pour  
 6 dinars égyptiens (*ⲕⲁⲓⲁ ⲕⲁⲓⲁ ⲕⲁⲓⲁ ⲕⲁⲓⲁ*).

— c. Notre père Mar Cyrille, évêque de Gangres, qui est le même Qôpar du Tour 'Âbdin, est mort la même année que le prêtre Siméon, propriétaire de ce livre. Le premier mourut le jour de la fête de la Croix en 1818 (1507), et fut enseveli dans le couvent de Abou-Ghâleb, et le dernier le jour de l'Épiphanie. — d. En 1845 (1534), la peste, qui sévit dans toute la région, enleva beaucoup de personnes, entre autres Rabban Étienne, R. Abraham, R. Daniel, etc.

148. — Recueil de canons, savoir : 1° (fol. 2) Didascalia Apostolorum (n° 68.). — 2° (fol. 69) Testament de N.-S. (n° 60). — 3° (fol. 107) Quelques extraits de la doctrine d'Addai. — 4° (fol. 111) Canons Apostoliques. — 5° Canons du Concile de Nicée, — 6° d'Ancyre, — 7° de Néo-Césarée, — 8° de Gangres, — 9° d'Antioche, — 10° de Laodicée. — 11° Concile de Constantinople; — 12° d'Éphèse, contre Nestorius. — 13° Canons du Concile de saint Cyprien, évêque de Carthage. — 14° Extraits de la Lettre synodale envoyée de l'Italie aux évêques réunis à Antioche. — 15° Extraits des lettres de saint Ignace, disciple des Apôtres. — 16° (fol. 152) Extraits des Conseils de saint Pierre d'Alexandrie au sujet des apostats. — 17° (fol. 158) Questions posées à Timothée, le grand pape d'Alexandrie. — 18° (fol. 159) Synode de Sardique. — 19° (fol. 163) Lettre de saint Athanase d'Alexandrie, envoyée à Amonius (ⲁⲙⲟⲛⲓⲟⲩ), supérieur du couvent. — 20° (fol. 165) Cinq lettres de saint Basile, adressées au prêtre ⲁⲛⲓⲁⲓⲛⲓⲕⲁ, à un chorévêque, au prêtre Diodore, à Amphilocheus (ⲁⲙⲡⲏⲗⲟⲕⲏⲟⲩ) d'Iconium. — 21° Canons du concile de Chalcédoine. — 22° (fol. 184) Extraits des lettres de quelques docteurs et de saint Célestin, évêque de Rome, contre Nestorius. — 23° (fol. 187) Divers canons. — 24° (fol. 189) Lettres de saint Anthime, évêque de Constantinople, de saint Basile, etc.

0,22 sur 0,15. — 191 feuillets; 27 lignes à la page. — Achievé le 24 adar de l'an 1887 (mars 1576).



**149. — Les deux grammaires de Barhebraeus.**

0,32 sur 0,22. — 203 feuillets; deux colonnes de 28 lignes.

Note en carsouni : *a.* Écrit par le maphrien Simon at-Tourani, en 2012 des Grecs (1701), il l'a donné à R. Djerdjès, fils de 'At-Allah d'Alep. — *b.* Grégoire Djerdjès, métr. de Jérusalem, en 2064 (1753), envoya ce livre au diacre 'Abd el-'Aziz, fils de Lazare.

**150. — *ܟܝܘܢܐ ܟܘܠܐ* Bréviaire nestorien.**

0,32 sur 0, 22. — 955 pages de 31 lignes. xv<sup>e</sup> siècle. Les derniers cahiers manquent.

**151. — Rite nestorien du mariage.**

0,16 sur 0,11. — 6 cahiers; 16 lignes à la page. — Achevé à Alqôš le 1 nisan de l'an 2059 (avril 1748), du temps de Mar Élia, patriarche, par le prêtre 'Abdišô', fils du prêtre Haddšabba, fils du prêtre Israel.

**152. — Psautier à l'usage des Melchites.**

0,18 sur 0,14. — 24 cahiers de 10 feuillets; 14 lignes à la page. — Note arabe, feuillet de garde : « Écrit en 7007 d'Adam; il appartient au diacre Salem, fils de Joseph, fils de Farad al-'Akika. . . »

**153. — Volume incomplet contenant : 1° Bréviaire maronite. — 2° Liturgie (maronite?) en syriaque et carsouni. — 3° Diverses poésies en carsouni.**

0,18 sur 0,13. — 106 feuillets; 15 lignes à la page. xv<sup>e</sup> siècle.

**154. — « Professio orthodoxa fidei ab Orientalibus et cæteris ad S. R. Ecclesiam venientibus facienda, nunc primum e Latino in syriaca translata : Sergio Risio archiep̄o Damasceno interprete. » — Roma anno Dni 1633.**

0,23 sur 0,17. — 14 feuillets; 14 lignes à la page.

**155. — Volume incomplet contenant des textes liturgiques selon le rite nestorien : 1° Hymnes pour la procession des Rameaux, de Pâques et du vendredi des Confesseurs. — 2° Ordre**

de l'adoration ( $\text{ܟܕܝܟܘܢܐ ܟܘܘܒܐ}$ ) qui a lieu le jour de Pentecôte. — 3° Hymne sur Michel, compagnon des anges, fondateur du couvent du même nom.

0,22 sur 0,16. — 15 cahiers de 10 feuillets; 20 lignes à la page. xvi<sup>e</sup> siècle.

**156.** — Recueil de Liturgies à l'usage des Jacobites : anaphora de saint Jacques; de Simon Pierre; de saint Jean; de Maroutha de Tagrit; des douze Apôtres; de Xystus de Rome; de Mattaï le pasteur; et de Bar Salibi.

0,21 sur 0,14. — 127 feuillets; de 12 à 14 lignes à la page. — Terminé en 1952 (1641), dans le couvent de Mar Zakkai, par un certain Ephrem. Vendu en 1995 (1684) par R. Joannis de Gangres au diacre Moïse, fils du diacre 'Adb el-Nour, qui l'a donné à l'église de la sainte Vierge.

**157.** — Bréviaire jacobite pour les jours de la semaine.

0,15 sur 0,10. — 185 feuillets; 15 lignes à la page. — Vendu en 2052 des Grecs (1741) par le prêtre Johanna à Yaunan, fils du diacre Khošo pour cinq  $\text{ܟܘܚܝܢܐ}$ .

**158.** — Même ouvrage. On y a ajouté entre autres choses les hymnes dites :  $\text{ܟܕܝܟܘܢܐ ܟܘܘܒܐ ܟܕܝܟܘܢܐ ܟܘܘܒܐ}$  etc.

0,18 sur 0,13. — 326 feuillets; 20 lignes à la page. xv<sup>e</sup> siècle.

**159.** — Recueil de Liturgies à l'usage des Jacobites, savoir : Anaphora de saint Jacques; des douze Apôtres; de saint Jean l'évangéliste; de Clément de Rome; de saint Ignace d'Antioche; de saint Denys, év. d'Athènes; de Jules de Rome; de Xystus de Rome; de saint Eustathe d'Antioche; de saint Athanase d'Alexandrie; de saint Basile; de saint Grégoire; de saint Jean Chrysostome; de Célestin de Rome; de Cyrille d'Alexandrie; de Dioscore d'Alexandrie; de Timothée d'Alexandrie; de

Jean d'Antioche; de Denys bar Šalibi; de Michel patr. d'Antioche; de Timothée d'Alexandrie; de Maroutha de Tagrit; trois anaphoræ de Philoxène de Mabboug; anaphora de Sévère d'Antioche; de Jacques de Saroug; de Thomas, évêque de Germanicia; de Jacques d'Édesse; de Cyriaque, patriarche d'Antioche.

0,22 sur 0,16. — 190 feuillets; de 22 à 36 lignes à la page; les dernières feuilles ont disparu; beaucoup d'autres sont très endommagées.

Notes : *a* (fol. 7). En 1606 (1295), moi faible Guéorguis, diacre, fils de Joseph, fils de Guéorguis, fils de Cyriaque, fils de David, de la famille de Beith Šbat, j'ai lu ce livre et j'en ai copié l'anaphora de saint Basile et l'explication des mystères divins, pour (l'église de) Mar Guéorguis du village des Mossouliotes Syriens dans l'île de Chypre... — *b* (à la fin de l'anaphora de Cyrille d'Alex.). Est mort Rabban Isô', prêtre, le copiste de ce livre le 14 iloul de l'an 1558 (1247), et a été enseveli dans l'église qu'il avait bâtie à Roumqalah (ܩܘܡܩܠܗ).  
ܩܘܡܩܠܗ).

160. — Nouveau Testament (second tome : Actes et Épîtres).

0,21 sur 0,16. — 157 feuillets; 19 lignes à la page. Les derniers et les premiers feuillets ont disparu. xv<sup>e</sup> siècle.

161. — Histoire du martyr Isô'sabran, par Isô'yahb d'Adiabène.

0,26 sur 0,19. — 130 pages de 24 lignes. xix<sup>e</sup> siècle.

162. — Histoire de Mar Eugène.

0,21 sur 0,15. — 145 pages de 20 lignes. xvi<sup>e</sup> siècle. — Note en arabe : « Ce livre appartient au couvent de Mar Jacques, le Reclus. »

163. — Cérémonial des Évêques.

0,10 sur 0,07. — 27 feuillets; 11 lignes à la page. Quelques passages sont écrits en carsouni.

164. — Volume formé de plusieurs parties, d'époques différentes.

I. Le Bréviaire et la Liturgie jacobite. Incomplet (55 feuillets).

II. Rite du baptême à l'usage des Jacobites. Incomplet. 22 feuillets. Ecrit en 1963 des Grecs (1652) par le prêtre Sousou, fils de 'Abd Allah.

III. Extraits ascétiques (8 feuillets, carsouni).

IV. Lexique syriaque-arabe. 29 feuillets (xix<sup>e</sup> siècle).

V. Profession de foi à réciter par les Orientaux qui se sont catholiques (14 feuillets).

VI. Service de la messe selon le rite jacobite (6 feuillets).

VII. Lettre d'Innocent, pape, à Joseph Sliba, patriarche de Babylone. Datée du 14 juillet 1696, traduite en arabe par le diacre Joseph al-Bâni (8 feuillets).

165-168. — Lexique de Bar Bahloul.

Ces 4 volumes sont minutieusement décrits dans la préface de l'édition du Lexique par M. Rubens Duval.

169. — Évangile, partagé en leçons pour tous les dimanches, les fêtes et les commémoraisons de l'année, selon le rite de Mossoul.

0,58 sur 0,38. — 14 cahiers de 10 feuillets; deux colonnes, 21 lignes.

On trouve dans le volume huit grands tableaux, représentant la Croix, l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, son apparition aux Apôtres après sa résurrection, saint Georges tuant le dragon, etc.

Achévé à Gazarta le 15 kanoun 1 de l'an 1888 des Grecs (déc. 1576), 1546 de l'Ascension de N.-S., et 985 des Arabes, du temps de Mar Élia patr. (des Nestoriens) et de Mar Gabriel, métrop. de Gazarta, par le prêtre 'Atâya, fils du prêtre Faradj, fils du diacre Marc; écrit sur l'ordre de Mar Élia Asmar Habib, métrop. d'Amid, pour l'église des Nestoriens à Jérusalem, qui se trouve près de l'église des Latins (كثيبي) au nord du tombeau de Notre-Seigneur.

## INDEX ALPHABÉTIQUE

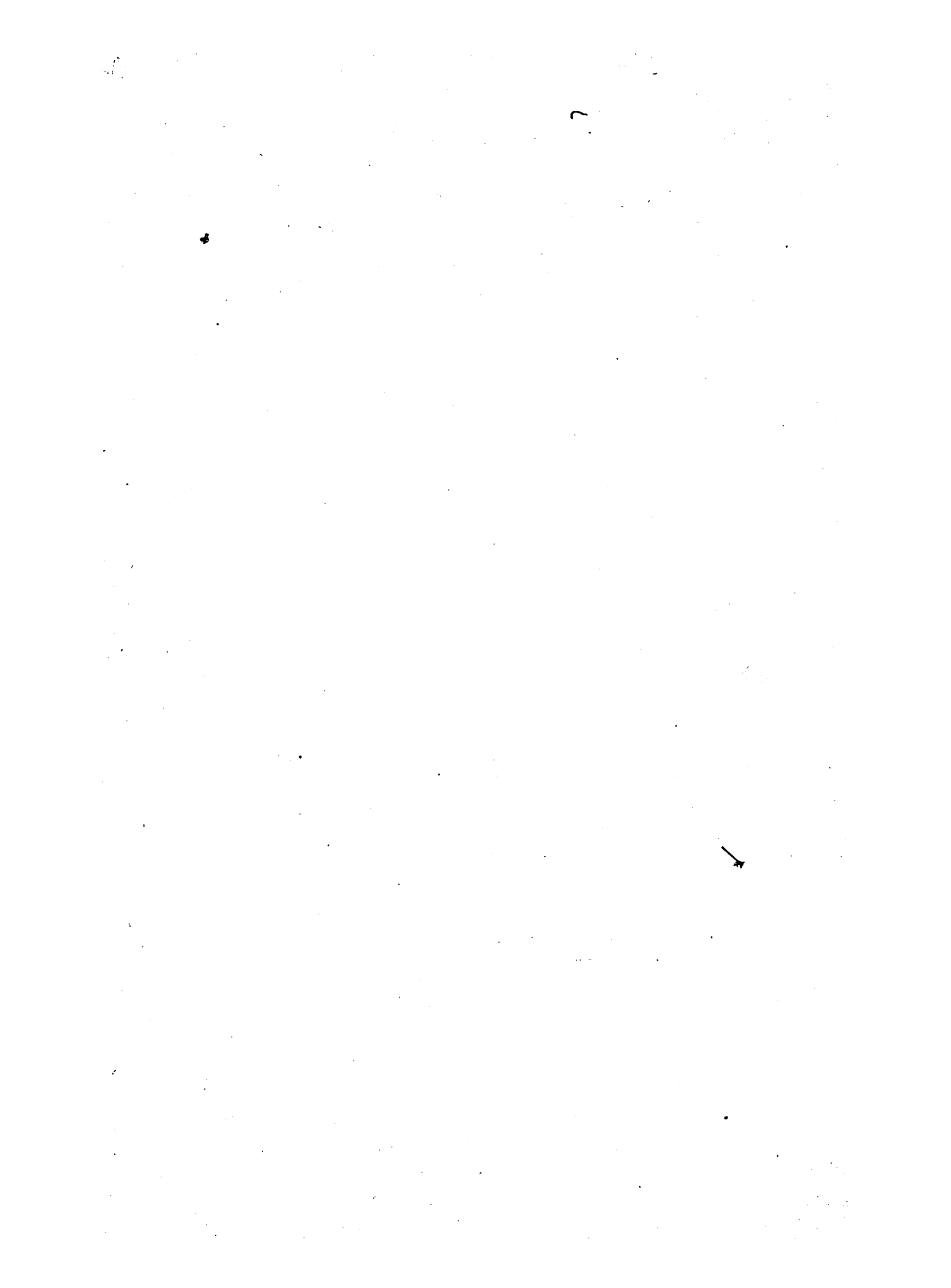
## DES AUTEURS ET DES OUVRAGES ANONYMES.

(Les chiffres indiquent les numéros des manuscrits.)

- Abd el-Massih al-Kindi, 27.  
 'Abdlisô' de Gazarta, 21, 1°, 2°, 3°; 35, 7°.  
 'Abdlisô', métr. de 'Elam, 90, 1°.  
 Adam (R.), de 'Aqra, 22, 1°.  
 Addai, prêtre, 133, II, 8°.  
 Alphabet éthiopien, 140.  
 Anthime, év. de Const., 148, 24°.  
 Apôtres (les douze), 37; 50; 88, 3°; 159.  
 Athanase (S.) d'Alex., 113, 1°; 159.  
 Avicenne, 54.
- Bar Bahloul, 48; 165-168.  
 Barhebræus, 26, 8°; 54; 60; 118, 1°; 132; 143, 6°; 145; 146; 149.  
 Bar Salibi, 63; 124, 2°; 131; 147, 3°; 156; 159.  
 Basile (S.), 5, 3°; 13, 2°; 39; 113, 1°; 148, 19°; 159.  
 Bible : Ancien Testament, 14; 28; 49; 55; 70; 92; 113; 115; 116; 119. — Nouveau Testament, 47; 67; 93; 135; 144; 147; 160.  
 Bréviaire chaldéen, 16; 22; 23; 85; 86; 87; 150; 155; — copte, 134; — maronite, 44; 163; — melchite, 152; — syrien jacobite, 7; 25; 62; 64; 65; 69; 72; 76; 99-107; 120; 123; 126; 133, II, 1°, 2°; 157; 158; 164, I; — syrien catholique, 96; 111; 114.
- Calendrier jacobite, 124, 3°; 129; 130; 133, I, 3°; II, 3°; — latin, 15, 3°; 129.  
 Canons jacobites, 10, 3°, 6°; 148; — nestoriens, 34, 4°; 78; 81; 82.  
 Catéchisme, 20.  
 Célestin (Fr.), carme, 136.  
 Célestin, pape, 148, 21°; 159.  
 Clément, pape, 159.  
 Commentaire des Écritures, 61.  
 Cyriaque, patr. d'Antioche, 159.  
 Cyrille d'Alexandrie, 37; 159.
- Daniel, jacobite, 133, III, 1°.  
 David de Beith Rabban, 10, 2°.  
 Denys, métrop. d'Amid. Voir Bar Salibi.  
 Denys l'Aéropagite, 37; 159.  
 Didascalia Apostolorum, 68; 148, 1°.  
 Dioscore, patr. d'Alexandrie, 159.  
 Doctrine d'Addai, 143, 3°.
- Ebedjésus de Nisibe, 1, 2°, 3°; 34; 38, 1°, 2°; 41; 52; 88, 6°.  
 Elia de Nisibe, 17, 1°.  
 Elia III, patriarche, 89, 3°.  
 Énigmes, 39.  
 Ephrem (saint), 10, 1°; 26, 1°; 45, 2°, 3°, 7°; 128, 7°; 136; 143, 1°.  
 Eusèbe de Césarée, 113, 1°.  
 Eustathe d'Antioche, 37; 159.
- François (S.) de Sales, 6.
- Gabriel Qama, métrop. de Mossoul, 33, 1°; 35, 1°; 143, 3°.

- Grammaire arabe, 66; syriaque, 2.  
 Grégoire (S.), 24, 1°; 39; 56; 159.  
 Guiwarguis d'Alqôs, 22, 2°, 3°.  
 Guiwarguis d'Arbèles, 84.  
 Guiwarguis Warda. Voir Warda.
- Histoire de Jean Soulaqa, 21, 4°; —  
 de la Sainte Vierge, 128; — de  
 Mar Maron, 37.  
 Histoires édifiantes, 15, 2°; 24, 2°;  
 26, 4°, 6°; 39; 75; 91; 128, 4°;  
 162.
- Ignace (S.) d'Antioche, 148, 14°;  
 159.  
 Imitation de Jésus-Christ, 42.  
 Innocent, pape, 164, VII.  
 Isaac d'Antioche, 10, 1°; 45, 4°.  
 Isaac de Ninive, 10, 1°.  
 Isaac Šebdnâya, 26, 2°; 33, 6°; 35,  
 5°, 8°.  
 Isô, fils d'Abraham, 122.  
 Isô, prêtre, 133, II, 11°.  
 Isô'barnoun, patriarche, 88, 5°.  
 Isô'bokht, métrop. de Perse, 39.  
 Isô'yahb, bar Mqaddam, 18; 24.  
 Isô'yahb, III, patriarche, 161.  
 Israël d'Alqôs, 35, 4°.
- Jacques al-Kindi, 27.  
 Jacques d'Édesse, 124, 3°; 133, I,  
 8°; II, 2°; 147, 1°; 159.  
 Jacques de Saroug, 5, 1°; 6, 8°; 10,  
 1°; 45, 5°, 7°; 56; 128, 1°, 5°;  
 143, 2°; 147, 5°; 159. — Notice  
 sur Jacques de Saroug, 147, 5°.  
 Jacques, frère de N.-S., 37; 50; 220.  
 Jacques, moine, 108.  
 Jean bar Penkâyé, 1, 1°.  
 Jean bar Zou'bi, 90, 2°.  
 Jean Chrysostome, 13, 1°; 37; 50;  
 159.  
 Jean Daïlomâya (Poème sur), 39.  
 Jean d'Antioche, 159.
- Jean, évangéliste, 50; 156; 159.  
 Jean, év. de Tella, 113, II, 6°.  
 Jean, moine de Mossoul, 1.  
 Jean, patriarche des Maronites, 37;  
 56.  
 Joseph II, patr. chaldéen, 9; 19.  
 Joseph Hazzâya, 88, 4°.  
 Jules, pape, 56; 159.
- Khamis bar Qardahé, 33, 2°, 5°, 7°;  
 35, 2°, 6°; 143, 5°, 6°.  
 Kheder, prêtre de Mossoul, 6.
- Lazare bar Šabta, 56.  
 Lictionnaires jacobites, 46, 58; 109;  
 110; 112; 119, 5°; 121; 122; —  
 nestoriens, 31; 169.  
 Lexiques anonymes, 71; 164, IV.  
 Liturgies chaldéennes, 3; 36; 51; 80;  
 88, 1°; 89; — jacobites, 43, 46;  
 58; 95; 124, 5°; 125; 133, I, 1°;  
 4°; 156; 159; — maronites, 37,  
 56; 153, 2°; — melchites, 13;  
 — syriennes catholiques, 50, 127.  
 Luc, évangéliste, 50.
- Marc, évangéliste, 37; 156.  
 Mari bar Msihâya, 33, 4°.  
 Maroutha de Tagrit, 37; 156; 159.  
 Massore jacobite, 117.  
 Mattai, le pasteur, 37; 156.  
 Michel, patr. jacobite, 159.  
 Moïse bar Képha, 57; 133, III, 3°;  
 5°.
- Narsai, 79; 83; 90, 1°.
- Origène, 113, 1°.
- Paul, apôtre (Apocalypse de), 39.  
 Philoxène de Mabboug, 56; 147, 3°;  
 159.  
 Pierre, apôtre, 37; 50; 88, 3°; 159.  
 Pierre Al-Moutaûsi, 30.

- Profession de foi catholique, 154; 164, V.  
 Pythagore, philosophe, 17, 2°.
- Rituels jacobites, 5; 29; 57; 94; 97; 98; 124, 1°, 4°; 164, II; — maronites, 44; 163; — nestoriens, 4; 5; 8; 11; 12; 21; 32; 53; 151.
- Sagesse (Poème sur la); 45, 1°.  
 Salomon de Basra, 33, 4°.  
 Sergius, prêtre, 133, II, 6°, 11°.  
 Sévère d'Antioche, 159.  
 Siméon, disciple de R. Yozadaq, 38, 3°; 39.
- Siba de Mansourya, 35, 3°.
- Testament de N.-S., 60; 108; 118; 148, 2°.
- Théodore de Mopsueste, 77.  
 Thomas de Germanicia, 56; 159.  
 Timothée, év. de Gangres, 128, 3°.  
 Timothée, patr. d'Alexandrie, 133, II, 7°; 148, 16°; 159.  
 Trinité (Traité sur la), 63.
- Warda, 33, 3°, 4°; 40; 143, 4°.
- Xystus, pape, 37; 50; 156; 159.





## COMPTES RENDUS.

E. COMBE. *HISTOIRE DU CULTE DE SIN EN BABYLOIE ET EN ASSYRIE.* — Paris, P. Geuthner, 1908, gr. in-8°; XIX-159 pages.

M. Et. Combe, ancien élève de l'École pratique des Hautes Études, a présenté en 1908, comme thèse de doctorat en Sorbonne, une *Histoire du culte de Sin en Babylonic et en Assyrie.*

C'est une étude solide en 159 pages et deux parties, dont la première, la thèse, passe en revue les noms, généalogie, mythologie, théologie, monuments figurés, cultes, temples et influence sur les cultes élamites, arabes et syriens du dieu sumérien Sin; et la seconde transcrit et traduit, avec notes, douze textes se rapportant au dieu Sin et déjà connus, sauf un inédit (n° 6) communiqué par le P. Scheil. Une liste de noms propres théophores, un appendice sur Sin et le Sināi, un bref index complètent l'ensemble.

Il faut noter surtout la portée de ce travail, qui épuise tous les textes historiques religieux ou juridiques publiés. Ce dépouillement systématique permet à M. Combe de préciser avec autorité certaines lectures, et d'en rejeter d'autres comme douteuses ou fausses. De telles monographies importent avant tout. Et c'est encore appuyé sur les textes qui, selon lui, ne les justifient pas, que M. Combe réagit contre les théories astronomiques hasardées de MM. Winckler, Jeremias et Hommel. A cette revue des textes, il joint en outre, comme principe de solution, un recours direct à l'interprétation sumérienne.

Voici quelques-uns de ses résultats :

Le nom sumérien EN-ZU analogue à EN-LIL (seigneur du vent), EN-KI (seigneur de la terre) ferait du dieu Lune le seigneur du ZU, partie encore indéterminée du *κόσμος*, et nullement le dieu de la connaissance, attribut tiré des équivalents assyriens ZU = *idû*, *lamdu*, *nintû*, et qui ne lui convient point en réalité (p. 1-2).

EN-ZU est-il un idéogramme à lire Sin? Un complément phonétique *na* le ferait croire. D'ailleurs une transposition ZU-EN, pour EN-ZU, ne serait pas sans analogie en sumérien (p. 2).

NANNA, le patron sumérien de la ville d'Ur, équivaut à l'idéogramme

<sup>d</sup>SÈS-KI. Or, sès peut se lire URI (Br. 6436), de même que BÉL, patron de Nippour, se lit <sup>d</sup>EN-LIL. SÈS-KI est un dieu protecteur du sol (p. 7).

<sup>d</sup>A-KI = Sin, serait à lire A-GU, traduit il Sin *mair ru-[bi-i]* dans un texte bilingue, sans insister sur le rapprochement avec *agû* «couronne» en assyrien (p. 10).

*Nannar*, comme le veulent ses compléments phonétiques *ra-ri-ru*, serait une bonne lecture sémitique du sumérien NANNA. Et du même coup un dieu du sol serait devenu dieu de la lumière. On peut mesurer la différence entre les deux concepts religieux (p. 13).

<sup>d</sup>SÈS-KI se transcrit donc *nannar*; mais, suivi de TUM, doit-il se lire *Sinatum*, comme le propose Ranke? M. Combe ne le pense pas, pour cette raison que, si cet idéogramme est rendu parfois par Sin, terme plus général, il l'est bien plus souvent par *Nannar*, terme propre; et que, inversement, jamais <sup>d</sup>EN-ZU n'est transcrit *Nannar* (p. 15-16). TUM serait un idéogramme à rendre *agâgu*, *iz:u* (p. 140, n. 1). Quant à <sup>d</sup>SÈS-UD, c'est une erreur de lecture qu'il faut rayer désormais des listes de noms (p. 15, n. 3).

Au sujet des généalogies, même souci d'exactitude. M. Combe n'a jamais constaté la fixité des triades. Sin, Šumās, Istar ou Adad sont nommés parfois après Anu, BÉL, Ea, mais ce fait n'est pas assez fréquent pour supporter tout un système. Il y a association sans lien de parenté. Jamais les premiers ne sont considérés comme les enfants d'Anu. Ces groupements artificiels n'ont aucune influence sur le caractère des divinités et sur leur culte. Une seule chose est certaine, la trinité père, fils et envoyé dans le cycle de chaque divinité: ici Sin, Šumās et Nusku, surtout à Harrân.

Sin n'a pas d'histoire. Dans le récit de la création, Marduk de Babylone joue le principal rôle. Une légende où le monstre marin *Labbu* est vaincu par le dieu solaire *Tishu* envoyé de Sin, semble à M. Combe plus ancienne, pour cette raison que Sin y a sa place marquée à côté de BÉL, son père (p. 22).

Dans le vaste champ des noms et épithètes de Sin, M. Combe note que «arah bin <sup>d</sup>DARA-GAL» (Sargon cyl. 57-58), appliqué au mois *Simanu* le mois de Sin, reste encore à expliquer, mais ne signifie certainement pas fils d'Ea (p. 32, n. 8). Ce mois marquerait pour Sargon la néoménie du printemps; et ce roi parle des jours où NANNA fixa la division du temps, c'est-à-dire les années, mois, semaines et jours. Mais cette conception astronomique ne semble pas avoir influencé les idées religieuses des Babyloniens sur Sin (p. 33). Nulle spéculation religieuse appliquée à la théorie lunaire n'a combiné ses efforts avec la spéculation

scientifique d'où est sortie l'astrologie. La divination astrologique n'a pas modifié les concepts religieux. Les hymnes du temps des éclipses ont l'allure commune (p. 34).

M. Combe a rapproché à propos l'épithète de Sin *il girri u me*, dieu de la fièvre «qui tient le feu et l'eau» du Ps. cxxi, 6, et de Matth. . xvi, 15; Marc, ix, 22, où il est dit du lunatique qu'il *tombe* dans l'eau et dans le feu (p. 37).

Mais le caractère propre de Sin c'est surtout la douceur. Il est sauveur (p. 38 et 153, n. 1).

Quant à l'épithète <sup>d</sup>NU-DIM-MUD, nom particulier d'*Ea* appliqué aussi à Sin, M. Combe, sans pouvoir en rendre compte, se refuse à y voir selon «l'hypothèse aventureuse» de Hommel, une preuve de l'identification de Sin avec *Ea* à un moment donné de l'histoire religieuse (p. 39).

Un titre d'*Enannatum*, EN-SAL (var. NU)-NUNUZ-ZI-<sup>d</sup>NANNA, rendu en assyrien par *zi-ir*, est traduit par M. Combe : «prêtre attaché spécialement au sanctuaire du dieu de la lune». Ce sens, qui avait échappé à Muss-Arnolt et Dhorme, lui est donné par un syllabaire 82-8-16, 1, r l. 16. (C. T., XI, 49) où *zi-ir-ru* = *e-nu sa* "Sin. Or, Enannatum est -EN de Sin". *Enu* est le prêtre en général. Peut-être ces prêtres *zir* étaient-ils attachés au culte de la déesse parèdre, sens qui expliquerait l'écriture SAL (p. 49, n. 5).

Ur, importante comme capitale du royaume uni de Sumer et d'Akkad, aurait-elle assuré au dieu NANNA, son patron, l'hégémonie avant le premier empire babylonien? C'est possible. Une chose sûre, c'est que Babylone fondée, le culte de Marduk éclipsa les autres cultes locaux. Et après Hammurabi, NANNA n'est plus nommé dans les formules de contrat. Sous ce roi, d'ailleurs, la prééminence appartient à *Samaš* de Sippar; Le nom de Sin se retrouve encore, mais écrit xxx (p. 51, n. 2). A la fin de l'empire babylonien, *Nabû-nâ'id* restaure les temples de Harrân et d'Ur. Son but religieux et politique à la fois rendait de l'éclat aux dieux nationaux. Il serait exagéré de conclure avec Jastrow que sous lui Sin a détrôné Marduk (p. 53, n. 4).

Harrân, la «route des caravanes», était le chemin naturel que devait suivre Thérach allant d'Ur en Syrie. Un symbole du culte de la lune dans les deux villes serait-il tout le sens de l'histoire? Ce serait trop dire (p. 55). Faut-il rattacher à Harrân et à son sanctuaire de Sin, le titre de *šar kiššati* que prenaient les rois d'Assyrie? M. Combe ne le pense pas davantage. Il en fait, comme *šar kibrat arba'im* porté par les rois du Sud, un titre d'origine sumérienne (p. 56).

Le nom du principal sanctuaire de *Sin* à *Ur*, É-KIŠ-NU-GAL (IK.), ou É-GIŠ-ŠIR-GAL qui est le même temple, assure à NU la valeur ŠIR (p. 67).

L'É-HAR-SAG-LUGAL (OBI n° 125 r. 6) de l'époque de Dungi serait la «ziggurratu» d'Ur (p. 70), de même que l'É-TEMEN-NE-IL (p. 70).

Le premier temple construit à Babylone, l'a été par *Sumu abu*: il fait date dans son règne. Ur et la Chaldée, alors aux mains des Élamites, ne furent délivrés que l'an 31 d'Hammurabi (p. 75).

M. Combe se refuse enfin à admettre une série d'identifications de *Nannar* avec le *Návapos* de Ctésias, comme le veut Hüsing (p. 83); de *Sin* avec *Abram* (*abu iláni*), *Abraham* (*qarid iláni*), comme le propose Jeremias (p. 84); de son culte et de celui de Jahveh, comme le prétend Hommel (p. 85). Hypothèse gratuite, dit-il, à propos de ces «anciennes coutumes conservées à *Harrân*» que Mohammed, selon Winckler et Jeremias, aurait remises en vigueur (p. 85). Bref, c'est le «sabisme» entier, théorie qui voit dans l'adoration des corps célestes la plus ancienne forme de religion, que M. Combe rejette en conclusion comme non conforme aux textes. C'est sage et nécessaire. Et sa thèse n'en est que plus solide.

L. LEGRAIN.

---

Colonel ALLOTTE DE LA FUÏE. *DOCUMENTS PRÉSARGONIQUES*, fascicule 1, première partie, 25 planches de I à XXV (DP 1 à DP 68). — Paris, E. Leroux, 1908, in-folio; 4 pages et pl. I-XXV.

M. Allotte de la Fuÿe s'occupe surtout d'histoire sumérienne archaïque antérieure à Sargon l'Ancien, et publie de fait des *Documents présargoniques*. Statues, vases, cylindres, plaquettes, bulles, cônes et tablettes, provenant de Tello, classés sous une série unique de numéros, et formant sa collection particulière, paraissent aujourd'hui en un premier fascicule de 25 planches in-folio luxueusement éditées. Un autre suivra. La traduction paraîtra à part.

M. Allotte de la Fuÿe a rangé ensemble des documents similaires, sans se préoccuper de la chronologie. Mais il prévoit cependant que ses documents y apporteront d'importantes perturbations. Espérons que nous n'attendrons pas trop «en raison des lacunes du vocabulaire sumérien, et de l'ambiguïté des formes verbales, qui parfois rendent le sens général douteux».

Une série de cachets de Lugalanda, de sa femme Barnamtar, un sceau unique d'En-ik-gal, «scribe de la maison des femmes»; un autre au nom

de «gal», et dont les sujets semblent empruntés à l'épopée de Gilgames: deux cônes, contrats de vente, dont l'un au nom d'En-li-tarzi, avec cachet et clause finale encore non traduite; des tablettes au nom de Dudu le sangu et du patesi En-e-tarzi; une série de tablettes de comptabilité, bien gravées: tel est le contenu du premier fascicule.

L. LEGRAIN.

II. DE GENOUILLAC (élève diplômé de l'École pratique des Hautes Études).  
*TABLETTES SUMÉRIENNES ARCHAÏQUES. Matériaux pour servir à l'histoire de la société sumérienne.* Documents publiés en fac-similé, avec transcription, traduction et notes — Paris, P. Geuthner, 1909; 300 pages in-folio avec 40 planches en photo-lithographie dans un cartonnage.

Y avait-il un peuple sumérien, une société sumérienne, dans la basse Mésopotamie, 3500 ans avant J.-C. ? M. de Genouillac n'en doute pas. Et en tête d'une collection de cinquante et une tablettes archaïques publiées, transcrites et traduites par lui, il a placé la monographie de Lagaš, aujourd'hui Tello, leur lieu d'origine, à l'époque de Lugalanda et d'Urukagina, les deux derniers souverains de la dynastie d'Ur-Nina, la première dynastie historique de Lagaš. La petite principauté sumérienne revit dans cette étude d'ensemble, où M. de Genouillac a résumé, précisé parfois, les traits de cette histoire épars dans les travaux de MM. Heuzey, Allotte de la Fuÿe et surtout Thureau-Dangin. Peinture antique aux tons effacés reconstituée avec un sens réel de l'histoire, ce travail en annonce d'autres.

Tello, fouillée officiellement par M. de Sarzec, clandestinement par les Arabes, a fourni des tablettes à tous les musées du monde. A côté des documents historiques publiés dans *Les découvertes en Chaldée* de MM. de Sarzec et Heuzey et *Les Inscriptions de Sumer et d'Akkad* de M. Thureau-Dangin, il existe une foule de tablettes de comptabilité, provenant de ces mêmes fouilles, qui complètent les premiers en nous faisant connaître la vie intime des Sumériens de Lagaš. Le *Recueil de tablettes chaldéennes* de M. Thureau-Dangin en 1903, une édition analogue de M. Likhatchew à Saint-Pétersbourg en 1907, les *Documents présargoniques* de M. Allotte de la Fuÿe en 1908, ne sont que des éditions de textes. M. de Genouillac revendique pour ses *Tablettes sumériennes archaïques*, en 1909, l'honneur d'être «le premier essai suivi d'interprétation tenté pour les documents de comptabilité de cette première période de l'histoire sumérienne» (p. x).

De ces tablettes, sept appartiennent au Louvre, quatre au Cabinet des médailles, onze au musée du Cinquantième à Bruxelles, sept aux collections Albert Maignan, vingt et une à M. Valère Mabille de Mariemont. Elles proviennent presque toutes de trouvailles indigènes faites à Tello après 1902. Et leur intérêt est de se rapporter toutes au règne des deux patési Lugalanda et Urukagina.

Mais les tablettes de comptabilité ne valent que par une étude d'ensemble comme complément et illustration des inscriptions historiques : à côté de la vie officielle, la vie privée. Aussi, élargissant et débordant le cadre étroit des premières, M. de Genouillac a-t-il fait rentrer l'une et l'autre source dans une étude de 70 pages sur le règne de ces deux patési. Nous ne suivrons pas M. de Genouillac dans cette description détaillée de la vie sumérienne ainsi reconstituée. Les éléments en étaient connus. Son mérite est de les avoir réunis en un ensemble littéraire agréable à lire.

En voici un exemple. L'année se déroule, les mois reflétant les saisons. Elle s'ouvre au printemps par la fête de Bau, fête du Zagmu, le 15 mars. Le mois de « la sortie de la mer » lui fait suite. En mai « les moissons blanchissent ». Juin est le mois « où on coupe le blé, où on l'entasse en silos ». En juillet « on lève le blé pour les moutons ». Une fête de la moisson clôt ce mois et dure sept jours comme la fête des tabernacles en Israël. Août serait « la fête de Nina, où on mange le froment ». En septembre « les bœufs labourent ». Octobre est consacré au dieu Nesu. En novembre sans doute « on filait la laine ». Le mois « où on mange le *dim* », sorte de fruit ou de graine, ferait de décembre le mois des fruits. De forts arrivages de poissons marquent les derniers mois d'hiver. C'est une idylle.

Par ailleurs M. de Genouillac s'est efforcé d'établir que le patésiat n'est qu'une charge temporaire. Il cite à l'appui Enlitarzi survivant sous Lugalanda son successeur, et celui-ci à son tour sous le règne d'Urukagina. Ainsi s'expliquerait la brièveté du règne des patési.

Les tablettes sont d'un beau caractère et offrent quelques signes nouveaux.

L. LEGRAIN.

RAYMOND WEILL. *LA PRESQU'ÎLE DE SINAI. Étude de géographie et d'histoire.*  
Thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des lettres de Paris. —  
Paris, P. Champion, 1908; ix-380 pages gr. in-8° et 9 cartes.

Deux thèses touchant l'égyptologie ont été magistralement soutenues en Sorbonne par un jeune capitaine du génie, notre collègue M. Weill, pour obtenir le diplôme de docteur ès lettres à la Faculté de Paris. De ces deux thèses, la plus grande, la plus étendue, intitulée *Des monuments et de l'histoire des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> dynasties égyptiennes* (viii-515 p.), est en dehors de notre compétence.

Arrêtons-nous à la thèse complémentaire : elle peut suffire à donner une haute idée de ce travail, poursuivi avec une vigueur digne du succès que l'auteur en a récolté. C'est la première fois, à notre connaissance du moins, qu'en France un officier consacre ses veilles à de tels travaux, suivant l'exemple des Rawlinson, des Hincks, des Conder, qui ont mené de front l'étude de l'assyriologie ou de l'archéologie biblique, avec l'art militaire, appliquant à l'examen du sol la science de l'ingénieur et du constructeur de routes, complétée par la philologie.

Lors d'un voyage de recherches accompli, en 1906, avec M. Flinders Petrie, pour la société anglaise *Egypt Exploration Fund*, M. le capitaine Raymond Weill a pu redresser et corriger les cartes de la péninsule du Sinaï, qui laissaient à désirer. Ainsi, il avait eu l'occasion de revenir sur son « Recueil des inscriptions égyptiennes du Sinaï », publié en 1904, afin de reprendre, sur des bases plus étendues, les détails de géographie et de géologie qui accompagnaient cette œuvre.

La topographie des localités antiques a été élucidée par des levés effectués personnellement, à la suite d'observations faites par notre auteur et technicien, notamment dans le versant occidental de la Péninsule, où se déroule la presque totalité des événements historiques racontés par l'*Exode*.

Bien que cette source, assurément fort ancienne, fournisse des documents des plus importants et des notions originales du plus haut intérêt, notre auteur n'en a tenu qu'un compte très restreint. De même, sur les 106 pages consacrées à la Bibliographie historique du sujet<sup>(1)</sup>, ou Histoire des voyages et de la géographie de la Péninsule, dix lignes seulement sont accordées à la question de l'Exode et du Sinaï dans la Bible ; elle a été exclue en principe, bien que maintes fois mention en ait été faite subsidiairement par tel voyageur ou par tel écrivain. « L'itinéraire de l'exode d'Israël et le Sinaï, est-il dit, n'ayant dans la pensée des

(1) Thèse, chap. vi, p. 253-358.

anciens rédacteurs rien de commun avec la péninsule de la mer Rouge<sup>(1)</sup>. La Bible ne peut pas être considérée comme une source géographique en ce qui concerne le territoire péninsulaire. Nous avons vu cependant<sup>(2)</sup> qu'une description de l'oasis de Tor, a été intercalée à une époque ancienne dans le récit du voyage. — A quoi M. Weill ajoute en note : « On en trouve des lambeaux dans l'*Exode* (xx, 22-27). »

— Ainsi est posée une question primordiale : où est situé le Sinaï, d'après l'idée du rédacteur de l'*Exode* ? Pour résoudre ce problème, M. Weill passe successivement en revue les opinions émises à ce sujet depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Il nous montre comment les premiers immigrants chrétiens, lors de leur entrée dans le sud de la péninsule, furent convaincus sans peine qu'ils se trouvaient dans le désert où séjourna le peuple d'Israël à sa sortie d'Égypte. Connaissant la Bible, ils furent frappés de la rencontre du nom de Pharan, une ville de ce pays, sans aller jusqu'à distinguer ce nom local d'un désert portant la même dénomination dans divers récits bibliques, et l'on arriva ainsi, peu à peu, à englober le Sinaï dans ce rayon.

Par l'histoire des colonies chrétiennes, depuis le iv<sup>e</sup> siècle jusque vers les temps modernes, aussi bien par les témoignages de tous les écrivains arabes, sans exception, que par les relations des pèlerins occidentaux, et parmi ceux-ci depuis le xiv<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, la tour *Sina* est la montagne sacrée des moines de Sainte-Catherine<sup>(3)</sup>. C'est seulement au début du xix<sup>e</sup> siècle que Burckhardt et ses émules contestèrent cette localisation, pour la placer au Serbâl<sup>(4)</sup>.

En fait, il n'y a pas bien longtemps, à peine un peu avant le dernier quart du xix<sup>e</sup> siècle, que des doutes sérieux sont nés sur la question de la situation précise de cette montagne, dans la presqu'île du même nom : « Le Sinaï biblique était-il effectivement l'actuel Djebel-Mousa (colline de Moïse), ou bien une autre des montagnes du massif péninsulaire, plus modeste, plus accessible à la mentalité des chercheurs, parce qu'elle ne heurtait ni l'orthodoxie géographique, ni l'orthodoxie religieuse... ? Burckhardt, qui a fait l'ascension du Serbâl en 1816, est le premier qui se demande si cette magnifique montagne ne pourrait pas avoir été celle où la Loi fut donnée à Moïse<sup>(5)</sup>. »

(1) *Ibid.*, chap. v, § III.

(2) Chap. III, § 1.

(3) *Histoire des Établissements chrétiens et tradition sinaitique au moyen âge* (Thèse, p. 218-234).

(4) *Revue des études juives*, t. LVII, p. 30.

(5) *Ibid.*, p. 29.



Selon Reke<sup>(1)</sup>, qui analyse notre égyptologue, « le Micraïm biblique ne peut être situé ni sur l'isthme de Suez, ni à l'ouest de l'isthme, dans les limites de la Basse-Égypte actuelle... Qu'est-ce donc que le *Yam Souf* (mer des roseaux), qu'ils eurent à traverser dans leur fuite ? C'est le golfe d'Akaba », donc bien plus à l'Est, soit en Arabie. De même, l'opinion de Winckler<sup>(2)</sup> conduit à un avis négatif sur le séjour d'Israël en Égypte : Micraïm ne serait pas le pays arrosé par le Nil, mais une région de l'Arabie du Nord, avec laquelle une confusion des termes aurait eu lieu, par suite d'homonymie.

Sur ce point, nous aurions voulu savoir comment Winckler justifie sa théorie, pour la mettre en harmonie avec tous les détails topiques racontés par le livre de l'*Exode*, intimement liés aussi bien au sol de l'Égypte et à son grand fleuve, qu'à son histoire et à celle de la cour des Pharaons.

Une autre réserve plus grave est à formuler contre le même exégète : Comment ne pas protester contre l'amalgame qu'il semble commettre entre des noms géographiques absolument disparates, tels que Horeb, Araba et Hor ? Est-il imaginable qu'il ait méconnu la distinction profonde de fond, de sens et d'orthographe, qui différencie ces trois appellations ? A-t-il pu confondre des mots dont l'un commence par un ה, l'autre par ש, le dernier par ה, dont l'un signifie « montagne », l'autre « plaine », malgré une légère assonance ?

Notre auteur, il est vrai, prévient dans sa thèse (p. 210) que son livre offre seulement « un énoncé de conclusions, dont l'établissement doit donner lieu par ailleurs à un travail étendu », et la *Revue des Études juives* a eu la primeur, — sinon toujours textuelle, mais du moins semblable par le fond, — de ces théories<sup>(3)</sup>. En lisant cet exposé, on est quelque peu dérouté d'apprendre par exemple que « Jahvé du Sinaï a un culte local, comme Jahvé de Kadesch a le sien », après qu'il a été reconnu que Moïse est le trait d'union, l'expression de la parenté entre le culte de Kadesch et le culte de Sinaï. Pourtant, en fait de topographie, — l'objet essentiel à envisager ici, — les textes bibliques exposent bien que Moïse n'a pas pris le plus court chemin pour se diriger vers la Palestine ; il a adopté une déviation vers le Sud<sup>(4)</sup>. Au

<sup>(1)</sup> *Origines biblicae, or Researches in primeval history* (1834), t. I, p. 168-196.

<sup>(2)</sup> *R.E.J.*, t. LVII, p. 41.

<sup>(3)</sup> *Comp. R.E.J.*, t. LVII, p. 22-35, avec Thèse, p. 206-217.

<sup>(4)</sup> *Exode*, xiii, 17-18.

lieu de le constater, pourquoi jeter le discrédit, par idée préconçue, par une sorte de préjugé, contre ces données du *Deutéronome* (II, 1-3) : « Nous nous sommes retournés et dirigés vers le désert, par le chemin de la mer des Roseaux, et nous avons tournoyé longtemps près de la montagne de Séir. Puis l'Éternel me dit : « Vous avez assez contourné cette montagne, tournez-vous maintenant vers le Nord », donc après avoir marché au Sud.

Selon le résumé de S. Munk <sup>(1)</sup>, les Hébreux arrivèrent dans le désert de Sin le 15 du second mois (un mois après leur sortie d'Égypte), en se dirigeant vers le Sinaï. Il dit aussi son avis sur Sin : ce ne peut être que le Wadi Mocaleb, célèbre par ses inscriptions, ou Wadi al-Scheikh. La contrée où il faut chercher le désert de Sin possède encore beaucoup de tamaris, qui donnent la manne. De là, les Hébreux allèrent à Raphidim. Ce campement devait être à peu de distance du Sinaï ; on doit le chercher dans la plaine qui est au midi du Wadi al-Scheikh, après le rocher appelé par les Arabes : *Makal Sidna Mousa* « siège de notre seigneur Moïse ».

S'attacher à la signification propre du mot *Sin* serait trop hasardeux, en raison de la grande variété de ses sens. En général on traduit ce mot par argile, terre glaise ; d'où, par extension, marécage. Mais c'est aussi l'équivalent d'un nom de ville ; c'est la désignation de Pelusium dans *Ézéchiel* (XXX, 15, 16), où il s'agit bien de l'Égypte, puisque la malédiction est énoncée par le prophète contre les Pharaons : « Je déverserai ma colère sur Sin, forteresse de l'Égypte », après avoir prononcé le même sort contre d'autres villes du même pays, contre Memphis, contre Tanis, contre Thèbes. Plus tard, il arrive même que le terme Sinaï n'a plus la signification d'un nom de lieu. Au lieu d'avoir un sens concret, il devient un mot abstrait ou un qualificatif. Ainsi, dans le Talmud <sup>(2)</sup>, cette appellation s'approprie à un homme érudit ; c'est l'équivalent d'un individu à l'esprit perspicace, comme ce texte s'exprime au sujet de deux docteurs babyloniens, Rabbi Joseph et Rabah bar Nahméni.

Autre question incidente : y a-t-il un rapport entre le Paran de la Bible, soit Pharan ou Ferian des Arabes, et celui de Ptolémée ? Notre auteur nie la possibilité, non seulement pour Ptolémée, mais pour tout autre Grec de son temps, d'avoir connu la Bible, et — en conséquence — d'avoir pu songer à identifier la ville et la péninsule de ce nom avec le désert de Pharan cité dans la Bible ; et il ajoute qu'il n'y avait pas

(1) *Palestine*, p. 124 et 125.

(2) *Tr. Sabbath*, f. 64<sup>o</sup> ; *tr. Horaioth*, f. 14<sup>o</sup>.

d'itinéraire traditionnel de l'*Exode* au temps de Ptolémée, car «au sein des colonies juives de la période alexandrine et de la période romaine, on ne savait *plus rien* (c'est l'auteur qui souligne) de la localisation de l'*Exode* entre le passage de la mer Rouge et l'arrivée en Palestine»<sup>(1)</sup>. — Cependant il n'y a pas à nier l'existence de la version grecque des Septante, répandue à cette époque, et on la lisait, avec ou sans critique. Aussi, c'est entendu, sans nulle contestation, lorsque Josèphe se met à établir des identifications, elles sont absurdes. Mais de là, entre ces défauts d'appréciation et l'ignorance complète de la Bible dans le monde alexandrin, la distance est grande.

N'est-il pas périlleux, également, de prendre pour base un point de départ fantaisiste? Mettre à contribution un exorde de poésie<sup>(2)</sup>, pour situer un lieu «en direction<sup>(3)</sup>», est aussi peu solide que l'identité de Séir avec Edom, possible mais non certaine. C'était admissible, il y a près de quatre-vingts ans, de tirer du *Deutéronome* (xxxiii, 2) cette déduction que «Séir est un mont d'Arabie, situé dans l'Idumée, près du *Sinai*, et s'étend jusqu'à la frontière de la Palestine»<sup>(4)</sup>. A ce texte, M. Weill attribue une signification géographique. Si de tels procédés ne sont pas jugés trop complexes pour la science, nous demanderons aussi qu'une petite place soit laissée aux interprétations midraschiques, et voici que précisément un passage du Midrasch donne au même verset une tendance de linguistique générale, presque universelle, en ces termes<sup>(5)</sup> : Lorsque la Providence se révéla aux Israélites en leur donnant la *Tora*, elle ne la promulgua pas en une seule langue, mais en quatre langues, ainsi que cela résulte allégoriquement de ce verset du *Deutéronome* : «L'Éternel est venu du *Sinai*», c'est-à-dire il s'est exprimé en hébreu ; «de Séir», ou en romain (en langue grecque ou latine) ; «du mont Paran», en arabe ; «par myriades saintes», en araméen.

Il va sans dire que ce n'est pas de la science. Mais ce passage, sans autre mérite que d'être curieux, ne méritait-il pas d'être indiqué aussi bien qu'Eusèbe, ou tel autre père de l'Église, ou tel conteur arabe? Or, durant la soutenance des thèses, le jury suivant l'usage traditionnel se complaisait à retourner le récipiendaire «sur le gril», sous prétexte de le mettre à l'épreuve, à le questionner jusque sur la patrologie grecque.

(1) Thèse, p. 206.

(2) C'est *Deutéronome*, xxxiii, 2, que M. Weill n'indique pas, contre son habitude.

(3) Thèse, p. 212.

(4) Samuel CAHEN, *la Bible*, t. V, p. 153, note.

(5) *Sifré*, section *Berakha*, § 343.

Au même titre, un professeur de littérature juive aurait pu être membre de cet aréopage et interroger le patient. Le cas échéant, il aurait pu lui rappeler — disons plus exactement, lui indiquer — au moins un des passages du Talmud, touchant notre sujet, d'autant plus qu'Ad. Neubauer, dans sa *Géographie du Talmud*, ne le cite pas :

« Un rabbin demanda à R. Cahana <sup>(1)</sup> : « Sais-tu ce que c'est que le mont « Sinaï ? — C'est la montagne, répond R. Cahana, sur laquelle s'accomplirent des miracles pour Israël. — Mais s'il en est ainsi, elle devrait « s'appeler *Har Nissae* (des miracles) ? — En effet, c'est la montagne où « est survenu un bon signe pour Israël. — Elle devrait alors s'appeler « *Har Simonae* ? — Que ne te trouves-tu plus souvent, répond le maître, « en présence de R. Papa et de R. Houna, fils de R. Josué, qui étudient « l'*Agada* de R. Hisda, et de Rabah, fils de R. Houna ; tous deux disent « que le mont Sinaï est ainsi nommé parce que les païens ont conçu de « la haine (par jalousie) à cet égard. C'est conforme à l'avis de R. Yosé « fils de R. Hanina, qui dit que ce mont porte cinq noms, savoir : « 1. Désert de *Sin*, parce que, là, Israël a reçu les commandements « divins (*Siwouï*) ; 2. Midbar *Kadesch*, parce que, là, Israël a été sanctifié « (*Kadosch*) ; 3. Désert de *Kdemoth*, parce que, là, fut délivrée la pri- « mauté légale (*Kdémah*) ; 4. Désert de *Paran* <sup>(2)</sup>, parce qu'à ce propos la « fécondité <sup>(3)</sup> (*parou*) fut grande en Israël ; 5. Désert de Sinaï, parce que « les païens en ont conçu de la haine. Quel est son nom ? Horeb. Cette « opinion est contraire à l'avis de R. Abahou, qui dit : « Son nom est « mont Sinaï, et pourquoi l'appelle-t-on aussi mont Horeb ? parce que de « là est issue une ruine pour le paganisme (une lutte contre l'idolâtrie). »

En somme, les menues observations qui précèdent, toutes de simples détails, ne diminuent pas la valeur de l'ouvrage de M. Weill ; à juste raison, la Faculté des lettres l'a reçu avec la mention très honorable.

Moïse SCHWAB.

<sup>(1)</sup> Talmud B., tr. *Sabbat*, f. 89<sup>a</sup>.

<sup>(2)</sup> Pour ne pas trop insister, laissons de côté une longue glose sur ce passage talmudique, écrite par le Tossafiste français Isaac de Dampierre au XII<sup>e</sup> siècle : il s'étonne ingénument de ce que l'on puisse confondre le désert de Sin avec celui de Paran, en citant tour à tour les Nombres (xxxiv, 4) et le récit du livre de Josué (xv, 4).

<sup>(3)</sup> Par allusion, dit Raschi, au verset du *Deutéronome*, y, 27 : « Retournez à vos tentes » (sous-entendu : *cum mulieribus*).

HABIB K. CHINA. *LA PROVINCE DE BAGDAD*, son passé, son présent, son avenir; contenant aussi des notes sur le chemin de fer de Bagdad et une étude inédite sur les tribus nomades de la Mésopotamie. — Le Caire, imprimerie al-Maaref, Néguib Mitri, rue Faggalah, 1908, in-12; 338-viii pages.

Depuis la classique *Description du pachalick de Bagdad*, par le consul général Rousseau (Paris, 1809), il semble bien qu'il n'ait point paru de monographie consacrée à la description de cette province de l'Empire ottoman, bien qu'elle n'ait pas cessé d'attirer l'attention de l'Europe, tant à raison des débris des vieilles civilisations que recèle son sol qu'à cause de l'entreprise gigantesque du chemin de fer qui doit traverser la Mésopotamie pour aboutir au golfe Persique. Le petit, mais compact volume de Habib Chihâ vient à son heure: Quarante années de séjour dans ces régions lointaines et quelque peu en dehors des routes habituelles des touristes ont permis à l'auteur de réunir des renseignements de toute nature et de première main sur la situation actuelle de ce vilâyet. Douze phototypies hors texte, assez négligemment tirées, représentent des sites de Bagdad ou de la région.

La partie historique est la plus faible de l'ouvrage. L'auteur n'utilise que quelques données qui lui ont été fournies oralement sur place: il ignore les travaux de G. Salmon, de Le Strange, du signataire des présentes lignes; en revanche, son résumé est poussé jusqu'à l'année 1315 hég. (1898), date où s'arrêtent les notes recueillies par lui, deux ans avant son départ définitif; on y lira avec intérêt le récit des vains efforts de Midhat pacha pour tirer parti des ressources naturelles de la province et de ses luttes contre l'inertie qui déjà paralysait ses bonnes intentions. Cette histoire contemporaine n'est, je crois, écrite nulle part ailleurs; l'*Histoire de Bagdad durant les temps modernes* s'arrêtant à l'année 1831, date de la destitution de Moud-pacha, l'ouvrage de Habib Chihâ en formera le complément naturel. La liste de gouverneurs de la page 41 est assez bonne; elle omet néanmoins le gouvernement du vizir-Mour-téza-pacha pour la deuxième fois (de 1069 hég. à 1072), avant Qambour Mouçtafa, qui a gouverné de 1072 à 1074 (Chihâ donne la date de 1069 à ce dernier et attribue 3 ans 7 mois à la durée de ses pouvoirs; c'est une erreur); elle omet également celui de Pembough Mouçtafa, en 1074 (six mois). Bazirgan-pacha est Ahmed-pacha, qui portait le sobriquet de *bazirgan* (marchand); avant lui, il y a eu Hasan-pacha, qui manque à la liste. Dilhaban-pacha (*sic*) est Daltaban Mouçtafa. On voit que ces renseignements ne peuvent être consultés qu'avec de grandes précautions.

En revanche, le reste du volume, consacré à l'exposé de la situation actuelle de la province, fourmille de renseignements neufs qui seront les bienvenus et compléteront utilement ceux que Vital Cuinet avait réunis dans la partie de sa *Turquie d'Asie* réservée à la région du bas Tigre et du bas Euphrate. Depuis que Baçra en a été disjointe pour former un *vilâyet* séparé, la province de Bagdad ne contient plus que trois *sandjaks*, celui du chef-lieu et ceux de Diwâniyyé et de Kerbelâ. On trouvera des détails précieux sur l'état de l'industrie, du commerce et de l'agriculture sur les rives des deux grands fleuves, sur la situation actuelle des fouilles assyriologiques, sur les pèlerinages des musulmans et des israélites et les mesures sanitaires qui les accompagnent, sur les cérémonies du mariage et des funérailles chez les musulmans et les chrétiens, sur les moyens de transport (désert et voie fluviale), sur l'historique de la concession du chemin de fer de Bagdad, sur les consulats étrangers.

La troisième partie, consacrée à l'étude des tribus nomades, vient à propos, au moment où le R. P. Jaussen pour les Bédouins de Moab et M. E. Doutté pour le Maghreb viennent de nous donner deux beaux volumes qui nous font pénétrer profondément dans les conditions sociologiques du peuple musulman et ses croyances les plus intimes. Le travail de M. Chihâ fournit un complément utile aux travaux de ce genre, car, sauf de rares indications contenues dans le volume de Denys de Rivoire sur les *Vrais arabes et leur pays*, on savait peu de chose sur les coutumes des Bédouins de la Mésopotamie. Ici nous passons en revue toutes les tribus nomades, semi-nomades ou sédentaires qui ont reconnu, bon gré mal gré, la suprématie de l'Empire ottoman; les chapitres consacrés aux pouvoirs des chéïkhs, à la vie des Bédouins (tatouage, cautérisation, hospitalité, droit de refuge ou *dakhâla*, *ghazou* ou *razzia*), au mariage, au droit successoral, à la médecine, aux superstitions, pactes et alliances, serments, à la justice chez les nomades, attireront l'attention de tous ceux qui ont éprouvé du plaisir à lire les deux ouvrages magistraux cités plus haut. Dans le dernier chapitre, consacré à l'exposé des vues de l'auteur sur l'avenir des tribus nomades, on recommande de travailler énergiquement au cantonnement et à la transformation en populations agricoles des nomades enclins à dévaster et à s'approprier, par une sorte de reprise individuelle admise dans les sociétés primitives et prônée dans les sociétés en décadence, le fruit du travail des agriculteurs pacifiques qui ont sué sang et eau pour mettre en valeur les riches, mais incultes terrains d'entre Tigre et Euphrate.

A. BEL. *LA POPULATION MUSULMANE DE TLEMCCEN* (Extrait de la *Revue des Études ethnographiques et sociologiques*). — Paris, Paul Geuthner, 1908, in-8°; 57 pages et 12 planches en phototypie.

Tlemccen a excité de tout temps l'admiration de ses visiteurs, qui en ont laissé pour preuve une foule de livres dont la bibliographie est considérable. La Société de géographie du département d'Oran a fait rédiger un guide de Tlemccen dans lequel M. A. Bel, déjà avantageusement connu par ses publications, donnera la liste des ouvrages qui traitent de la vieille capitale; l'apparition en est annoncée comme prochaine. Dans son nouveau travail sur la population musulmane de la ville, l'auteur s'est proposé d'écrire une étude d'ensemble sur la vie publique et privée, les croyances et les mœurs, les habitudes intellectuelles, économiques et sociales de ce monde quelque peu fermé aux étrangers. Nous sommes donc heureux de le voir passer successivement en revue les groupes ethniques musulmans (*hadar* ou Maures, Koulouglis ou descendants des anciens janissaires turcs, nègres), la vie religieuse avec des remarques sur les confréries et les superstitions étrangères à l'islamisme (à rapprocher du dernier livre de M. E. Doutté, *Magie et religion dans l'Afrique du Nord*), les cérémonies publiques et privées, les croyances relatives aux djinns qui sont si répandues dans tout le monde musulman, la vie matérielle (cuisine, habillement, mobilier, jeux, hygiène), la vie intellectuelle (écoles, arts industriels, musique, littérature populaire), la famille et la société (coutumes locales, droit coutumier). Comme vue d'ensemble d'une civilisation étudiée dans une ancienne capitale, c'est très bien compris; on eût aimé pourtant des rapprochements avec la vie actuelle dans les autres pays musulmans, par exemple ceux de langue arabe, ce qui aurait permis de déterminer ce qui rentre dans la sociologie commune des États musulmans, et ce qui est plus spécial aux populations islamisées d'origine berbère. Cette enquête, déjà puissamment amorcée pour l'Afrique du Nord et qui s'étend petit à petit au reste du monde de l'Islam, est réservée à l'avenir; ce qu'il est important de constater, c'est que nombre de bons esprits s'attachent à cet ordre de recherches et ne craignent pas d'y consacrer leurs forces et leur intelligence. Les documents qu'ils nous fournissent ainsi et qui sont de première main, puisqu'ils sont directement tirés du fonds populaire, sont des matériaux inappréciables pour les études comparatives des temps à venir. M. A. Bel nous donne un bon résumé de ses travaux de huit années *in anima vili*, sous une forme commode à consulter et qui se recommande par sa méthode.

Cl. HUART.

SALEH ALI. *RAPPORT SUR L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ARABE*. — Le Caire, Marco Rosenfeld, 1900. in-8°; 24 pages.

M. Saleh Ali, fonctionnaire du ministère égyptien des Travaux publics (service des irrigations), a présenté à S. A. le Prince Ahmed Fu'ad-pacha, président du Conseil de l'Université égyptienne, un rapport en trois langues, français, anglais et arabe, sur l'importance de l'étude de l'histoire de la littérature arabe et la nécessité d'introduire cette matière au nombre de celles qui sont enseignées au Caire : c'est par une série de conférences que l'auteur proposerait de débiter, pour attirer l'attention du public lettré sur une étude qui est, en effet, toute nouvelle en Orient. Nous ne pouvons qu'applaudir à l'initiative intelligente de Saleh Ali, et lui souhaiter de réussir. Un enseignement de ce genre compléterait le cycle consacré à la langue arabe par l'établissement supérieur qui est à la tête de l'instruction publique sur les bords du Nil. Pour son rapport, M. Saleh Ali s'est surtout servi de la *Littérature arabe* de celui qui écrit ces lignes, et qui lui est bien reconnaissant des termes qu'il a employés à l'égard de son livre dans les textes anglais et arabe (le texte français est tout à fait incolore); les auteurs indiqués sont empruntés à la préface.

Depuis lors ont paru, en dehors de l'anthologie citée page 6, la *Litteratura araba* de M. Italo Pizzi (dans la série des Manuels Hoepli, Milan. 1903), et les intéressantes études sur la littérature arabe au XIX<sup>e</sup> siècle publiées par le R. P. L. Chéikho dans le *Machriq*. L'auteur du rapport semble ignorer ces deux publications; en tout cas il ne les cite pas.

C. H.

---

*KITAB MU'ID AN-NI'AM WA MUBID AN-NIQAM*, the restorer of favours and the restrainer of chastisements... edited by David W. MYHRMAN, docent at the University of Uppsala. — London, Luzac, 1908, in-8°; xiv-59-xlv-17. pages.

Tâdj-ed-din es-Sobki, auteur du *Mo'id en-ni'am*, appartient à une famille qui a joué un rôle considérable en Égypte au VII<sup>e</sup> et au VIII<sup>e</sup> siècle de l'hégire. Elle était originaire du village de Sobk, dans la Basse-Égypte, province de Charqiyya, près de Memphis; elle a fourni à l'administration égyptienne des cadis, des juriconsultes, des professeurs, des prédicateurs, et à la littérature arabe des auteurs qui ne sont pas sans mérite. Né en 727 hég. au Caire, Tâdj-ed-din y reçut sa première éducation, qu'il alla compléter à Damas quand il y suivit, en 739, son



père, qui venait d'être nommé grand-cadi, poste qu'il occupa seize ans. Son fils, à peine âgé de vingt-huit ans, lui succéda dans cette place, et, sauf de courts intervalles, continua de rester grand-cadi jusqu'à sa mort, en 771. Deux ans auparavant, il avait été destitué et emprisonné sous l'accusation de faux en écriture publique; c'est ce qui ressort du passage d'Ibn-Hadjar cité page 19; comme M. Myhrman déclare que «the passage is not altogether clear», je vais en donner ici une traduction serrée de près : «Entre les principales causes qui amenèrent sa dernière destitution, il y a ceci que le Sultan, ayant ordonné de percevoir la dime aumônière (*zakât*) des négociants en djoumâda I<sup>r</sup> 769, trouva, chez les administrateurs des fonds qui en provenaient, des sommes considérables qui avaient été dépensées sur l'ordre écrit du cadi (corriger en القاصى, non القاض) et [étaient représentées par] des reçus qui ne portaient pas le nom du preneur. On voulut obtenir de l'inspecteur des orphelins qu'il avouât que ces sommes étaient parvenues au cadi; mais il s'y refusa. L'auteur ajoute : L'affaire [aboutit] à la destitution du cadi.» Après une incarcération de quatre-vingts jours, sa culpabilité n'ayant pu être établie, Tâdj-ed-din fut rétabli dans ses titres et dignités; mais il fut enlevé par la peste (*plaque*, lisez *plague*) moins de deux ans après, à quarante-quatre ans.

Le principal ouvrage qu'il a laissé est le *Djam 'el-djawâmi'*, sur les principes du droit, souvent commenté et la seule de ses compositions qui, jusqu'ici, ait été imprimée (au Caire, 1308 hég.). Le *Mo'âl en-nîam*, dont M. Myhrman nous donne aujourd'hui une édition, est un livre de bien moindre envergure, mais beaucoup plus intéressant à notre point de vue; car, sous prétexte de morale, il passe en revue à peu près tous les corps de métier qui composaient la vie sociale de l'Égypte à cette époque : c'est ainsi qu'après les charges de cour on voit défiler successivement, chacun sous sa rubrique, le *wâlî* ou chef de la police, avec les *baswâib*, ses agents; les chefs militaires, les juges, le *mohtasib* (inspecteur des poids et mesures et de la morale publique), les professeurs des mosquées, les derviches, les artisans, les médecins, barbiers, oculistes, etc., jusqu'au mendiant des rues (*chahhâdk*), qui ferme la série avec le numéro 114. On voit de quelle importance est cette énumération pour la reconstitution de la société égyptienne sous les sultans Mamlouks. Peu importe que l'auteur ait voulu faire un ouvrage de morale et ait groupé artificiellement tous ces renseignements sous l'idée générale que l'on doit, quelle que soit la position que l'on occupe dans le monde, de la reconnaissance à la divinité pour le bienfait qu'elle nous a accordé d'entendre et de voir. M. Myhrman a donc rendu un grand ser-

vice en nous permettant de consulter aisément le texte du *Moïd en-nîam*, établi d'après huit manuscrits, dont quatre appartiennent à la bibliothèque royale de Berlin, deux sont conservés au British Museum et à Gotha, et les deux derniers font partie de la bibliothèque de l'Université de Yale à New Haven (Connecticut). Il faut regretter, avec M. Myhrman lui-même, qu'il n'ait pas pu utiliser cinq autres manuscrits du même ouvrage, ceux de l'Escorial et de Paris, au nombre de deux, et trois autres qui se trouvent à la bibliothèque khédiviale du Caire.

L'indication des différentes leçons est faite très soigneusement; on n'en peut dire autant de la correction des épreuves, qui paraît un peu négligée. Malgré deux tables d'errata, il reste encore un grand nombre de fautes typographiques; ainsi, p. 47, *rumât al-bundaq* «bullet-shooters», pour *al-bunduq* du texte; *masâ'ihija* «torch-bearers», pour *masâ'ilija*; p. 160, l. 6, ضبط, lisez ضبط; p. 195, l. 6, حالس, lisez جالس; p. 238, الواغظ, lisez الواغظ; et, dans les notes: p. iv, l. 19, ابوهريرة, lisez ابو; p. xx, شمر, lisez سمر, comme dans le texte; p. xxvii, المنصف, lisez المنصف.

‡ Certaines notes appellent quelques remarques:

P. vii, l. 20. نافذة «parole pénétrante», c'est-à-dire «suivie d'effet, convaincante».

P. ix, à propos du mot الجوامع: «The author here betrays his Egyptian origine by using the African word for mosque instead of the Syrian المسجد.» Il y a bien des inexactitudes dans ces quelques mots. Le *mesdjid* est autre chose que le *djâmi*, et ces deux mots sont employés avec la même signification dans tous les pays musulmans. Même endroit, au sujet du تقبيل الأرض: cette coutume viendrait du «far East», c'est-à-dire de l'Extrême-Orient; il n'y a pas besoin d'aller chercher si loin: elle vient, chez les musulmans, de la Perse antique, et l'on connaît les peintures égyptiennes qui indiquent que l'origine de la coutume se perd dans la nuit des temps.

P. xviii. جهاء from جوه «rank». Pas du tout! جاه est arabisé du persan گاه, et cette étymologie est déjà indiquée par Freytag.

P. xix. Le mot الشتاء n'a pas besoin d'être pris dans le sens de «famine»; c'est l'hiver, saison où les provisions viennent plus rarement au marché, partant sont plus chères.

P. xxi. مُشبهة «the assimilators». Ce sont les anthropomorphistes.

P. xxiv. La phrase persane de la p. 130, l. 4, est mal expliquée,

sans compter qu'il faut, comme dans le texte, ندانم au lieu de نداهم. فَم est la 1<sup>re</sup> pers. sing. du verbe substantif, non «the Persian for also, even, etc.»; بابا signifie «père» et يا est arabe, non persan. La phrase citée signifie : «Ô père (terme d'affection)! Je suis du Fârs (فارسی هم), je ne sais pas.»

P. xxvi. دُرَّاج est le francolin.

P. xxix. احد est un des noms de Mahomet.

P. xxxi. طَرَيَانَ. lisez طَرَيَانَ, substantif formé de طَرَى sur le paradigme فَعْلَان.

P. xxxiv. من فَم «more over», lisez من فَم «de là vient que...», et dans le texte, à la ligne précédente (p. 171, l. 7), المعترضون «ceux qui se détournent», au lieu de المعترضون.

P. xxvi. فهذ «the lynx, *lupus servarius* (sic!), a sleepy creature, still used for hunting». C'est non pas le lynx, mais l'once ou guépard, persan يوز, hindoustani چیتا.

P. xxxviii. الكتال est bien l'oculiste, non seulement parce qu'il met du *kohl* sur les yeux, mais encore parce qu'il les traite selon l'art chirurgical; cet office est généralement rempli par les barbiers.

P. xl. بخاراء «pl. of بخارى the name of the great Mohammadan traditionist». Ce pluriel serait extraordinaire; mais le texte a plus simplement أهل بخاراء «les gens de Bokhara»; c'est la ville elle-même.

P. lxiii (lisez xliii). بأُحد, lisez بأُحد, comme dans le texte.

P. xlv. La note sur الحجارة est entièrement inutile. Le texte signifie : «à tel point qu'ils attachèrent solidement des pierres sur leurs estomacs, à cause de la faim.» Quand le Bédouin a faim, il comprime son estomac avec une pierre plate serrée au moyen de sa ceinture ou d'une corde. C'est à peu près ce que nous faisons quand nous serrons notre ceinture d'un (ou de plusieurs) crans. — Au même endroit, *Musailama*, lisez Musailima, diminutif de Maslama, qui était probablement le vrai nom du réformateur et anti-prophète du Yémama, surnommé er-Rahmân.

P. 46. *Mu'allim al-kuttâb* n'est pas «teacher of writing», mais instituteur de l'école primaire ou école coranique, où l'on apprend encore plus à lire qu'à écrire.

P. 45. *kâtib el-gaiba as-sâmi'in*, lisez *gaibat as-sâmi'in*, comme dans le texte.

P. 44. *saqqā* «cup-bearers»; le texte a *suqāt*, pl. de *sāq*<sup>m</sup>; *silhadār*, lisez *silhadār*; la faute est répétée dans les notes. p. xii, d'après le passage de Dozy mal lu.

P. iv, l. 14. *الرونبادی*, lisez *الرونباری*; Abou 'Ali Hoséin ben Moḥammed († 403) était originaire du village de Rouūdhār, près de Toūs, qui avait donné son nom à la porte par où sortit le cortège funèbre du poète Firdausi, dans la célèbre légende. Cf. Yâqoût, *apud* BARBIER DE MEYNAUD. *Dictionnaire de la Perse*, p. 266.

~~P. 11, l. 11. *الظهار*, lisez *إظهار*.~~

Quoi qu'il en soit de ces imperfections de détail, M. Myhrman a bien fait de mettre à la portée des lecteurs un ouvrage vraiment attrayant et rempli de détails intéressants sur ce qui se disait, se pensait et s'imaginait, au bord du Nil, du temps des Mamlouks. C'est un document qui complètera utilement ce que nous savions déjà d'autre part sur une époque de l'histoire de l'Égypte qui n'a pas laissé d'être brillante.

Cl. HUANT.

*کتاب سخن سنج* *KITĀB-E SOHĀN-SĒNDJ* «*La balance du langage*», en persan, par Youssouf ebn-é Zéin-ol-'Abidin ebn-é Molla Naqi (Asaroff d'Erdébil. — Astrakhan, imprimerie du *Borhān-é Tarāqqi*, 1325 (1907), in-18; 29 pages.

Ce petit livre est une méthode simplifiée de conjugaison du verbe persan, avec des paradigmes. Il a été composé pour la classe de troisième de l'école Mozhaffèri d'Astrakhan, où sont élevés dans les principes de leur langue les enfants de la colonie persane de cette ville. Élève du professeur de persan de cet établissement, Àqā-Mirzā 'Abd-ol-Hoséin de Bouroudjird, l'auteur a voulu, en quelques pages, résumer le fruit qu'il avait tiré des leçons de ce maître, qui joint à une profonde connaissance de sa langue maternelle celle de l'arabe, du turc et du français. Bien qu'Iraniens, les élèves de cette école ne parlent que le turc; c'est dire qu'ils sont originaires soit de l'Azerbâidjân, soit des anciennes provinces persanes passées sous la domination russe, telles que le Qarabagh, où le turc a complètement supplanté le persan. Cette dernière langue ne leur est donc point familière; mais comme elle est l'idiome communément employé sur le sol de l'Iran des Qadjars et dans la partie du Khorassan restée depuis le xviii<sup>e</sup> siècle sous la domination des Afghans (la Perse

*irredenti*), ou comprend que par patriotisme les Iraniens exilés sur le sol russe tiennent par-dessus tout à se l'assimiler.

Comment faire pour savoir les impératifs irréguliers des verbes? Le demander à des gens qui connaissent la langue. Ce moyen un peu primitif est néanmoins le seul recommandé (p. 12). Aussi pourquoi aller choisir *kh<sup>a</sup>istèn* (impér. *kh<sup>a</sup>âh*) comme paradigme? Quel que soit le talent du professeur, il me semble qu'il manque légèrement de méthode. La classification est défectueuse : خواسته, ميخواستند, خواست et ميخواست sont quatre types de prétérit, tandis que nous les appelons plus clairement participe passé (avec ou sans می préfixe, avec ou sans suffixes verbaux donnant le passé indéfini), parfait et imparfait. ميخواستند est appelé à tort « futur ». مستقبل; c'est le présent de l'indicatif; il aurait mieux valu dire que c'était l'aoriste, مضارع, avec préfixe می. Ce même aoriste est confondu avec l'impératif; et quant à l'optatif, دعا, j'y trouve des formes telles que خواهای, 2<sup>e</sup> pers. sing., et خواهام, 1<sup>re</sup> pers. sing., qui auraient besoin d'être attestées. L'emploi du *mim* préfixe à l'impératif négatif (نهی) est recommandé, mais la forme vulgaire نخواه figure seule dans le paradigme de la page 19. L'optatif négatif (دعای منفی) est classé sous l'appellation de نفرین « imprécation ». En un mot, il y a encore beaucoup à faire pour que les Persans aient une compréhension claire du mécanisme de leur langue.

Cl. HUART.

---

Hippolyte DREYFUS. *ESSAI SUR LE BÉHAÏSME, son histoire, sa portée sociale.* — Paris, E. Leroux, 1909, in-12; 138 pages.

M. H. Dreyfus a fort bien fait de réunir dans ce petit volume, d'une lecture attrayante et d'un format commode, le résultat de ses études antérieures sur l'état actuel du Béhaïsme, cette transformation de la religion du Bâb qui en a fait une doctrine universaliste. Nul n'était mieux qualifié que lui pour en traiter savamment : par ses voyages, il a pu se rendre compte de l'état actuel des communautés béhaïes, répandues jusque dans l'Indochine; par ses travaux, il est un des mieux documentés qui existent, et la chaleur qu'il apporte dans ses divers plaidoyers indique une profonde et respectable conviction.

Pour ses adeptes, le Béhaïsme est destiné à devenir la religion universaliste par excellence, celle qui s'adapte à toutes les variétés de l'humanité malgré leur diversité de pensées, de croyances et de superstitions, car il est une aperception de la Vérité suprême qui se reflète dans la personne de Béhâ-oullah comme le soleil dans un miroir.

En outre, il sera la solution la plus simple de toutes les questions sociales : les hommes étant tous devenus des anges, il n'y aura plus à craindre ni tyrannie, ni crimes, ni délits, ni contraventions : il n'y aura même plus besoin de lois, puisque chacun sera tenu par sa conscience et sans aucune exception d'accomplir les devoirs qu'impose la solidarité humaine et d'aimer son prochain comme soi-même.

Il est intéressant de savoir comment on est arrivé à formuler ce merveilleux idéal. Reprenant en quelques mots l'histoire du Bábisme, M. H. Dreyfus indique comment Béhà-oullah, « la Splendeur de Dieu », rejetant la doctrine du Báb maintenue par le premier de ses disciples, Coubhé Ezél, donne au nouvel enseignement un caractère vraiment universel, lui permettant de se superposer à toutes les religions dont il est pour ainsi dire la synthèse, étant l'aboutissement naturel des lignes convergentes (puisque tendant vers un même but) que forment les diverses croyances. Il continue cet exposé historique jusqu'au moment où l'interné de Saint-Jean-d'Acre, en mourant (29 mai 1892), légua à son fils aîné 'Abbàs, surnommé 'Abd-oul-Béhà, le soin de continuer son enseignement et de le propager par le monde, tâche à laquelle, malgré la faiblesse de ses moyens d'action, le successeur de la « Splendeur divine » n'a point failli.

L'exposé du rôle social que le Béhâïsme est appelé à jouer dans le monde est beaucoup plus neuf. Jamais on n'a réuni dans un ensemble plus clair les doctrines morales du nouvel enseignement. Pour n'être pas neuves, ces doctrines n'en méritent pas moins d'être proclamées haut et ferme, surtout en Asie, où l'immense majorité de la population n'en a jamais entendu parler : elles ne nous surprennent pas, nous autres gens d'Occident : les écoles des stoïciens en avaient déjà retenti, avant que le grand mouvement d'expansion d'une petite secte juive, universalisée par le génie d'un naturel de Tarsoûs qui avait le titre de citoyen romain, n'en couvrit l'Europe entière.

Les idées qui règnent dans le monde béhaï sont d'un optimisme naïf ; ainsi « la cinquième Splendeur (révélation) est la connaissance par le Gouvernement de la capacité des fonctionnaires, afin de leur confier des postes à leur mesure et à leur taille ; chaque chef d'État et chaque souverain doit prêter la plus grande attention à ce point ; ainsi un traître ne prendra pas la place d'un homme fidèle, un pillard celle d'un gardien » (page 94). Mais, braves gens, depuis que le monde est monde et que les hommes tâchent de s'y organiser, tous les chefs l'ont toujours fait, et ce qu'ils se sont trompés, même les plus grands, les mieux informés, voire un Napoléon ! L'histoire est là pour nous le dire. C'est que l'hu-

manité sera transformée par l'adoption du Béhaïsme; il n'y aura plus que des saints, des anges sur la terre. Alors tout devient facile : la paix universelle règne entre les nations, les questions sociales se règlent sans difficulté, il n'y a pas lieu de songer à la séparation de l'Église et de l'État, d'abord parce que le Béhaïsme, n'ayant ni rites, ni clergé, n'est pas une église, et ensuite parce que l'État sera devenu religieux. On ne nous dit pas ce qu'il adviendra en cas de disette, quand les béhaïs affamés verront un canton voisin du leur regorger de victuailles : c'est facile à imaginer, la solidarité béhaïe (on ne prononce point le mot de charité dans cette société-là, bien qu'il soit question de la chose tout le temps; c'est encore une question de mode!) fera que ceux qui ont partageront fraternellement avec ceux qui n'ont pas. Le royaume d'Utopie sera ainsi réalisé sur terre.

M. H. Dreyfus a fait œuvre utile en présentant au public, sous une forme raccourcie, un résumé des croyances et des espérances des communautés béhaïes; ceux qui s'intéressent à ce mouvement religieux y prendront, à la lecture, un réel plaisir, car le volume est attrayant, écrit avec chaleur et conviction. Il faut laisser toute critique à la porte : moyennant ce léger sacrifice où l'on ne perd rien (on retrouvera sa critique à la sortie), on sera renseigné sur ce qu'est actuellement le Béhaïsme, ses tendances et son avenir : ce résultat vaut la promenade.

CL. HUART.

---

Edward G. BROWNE. *BRIEF NARRATIVE OF RECENT EVENTS IN PERSIA*, followed by an appendix on the Persian Constitution. — Londres, Luzac, 1909, in-8° : 101 pages.

Ceux qui ont suivi dans la presse quotidienne ou dans les revues telles que la *Revue du monde musulman* le mouvement de rénovation de la Perse et les troubles qui ont marqué l'établissement, puis plus tard la suspension de la Constitution, aimeront à retrouver, rassemblées en quelques pages, les données éparses des télégrammes des agences d'information. Les pièces justificatives figurant en traduction sont les quatre piliers *كليات* de l'état constitutionnel de la Perse, savoir : la proclamation royale du 5 août 1906, la loi électorale du 9 septembre et les lois fondamentales du 30 décembre de la même année, plus le supplément aux mêmes lois promulgué le 7 octobre 1907. Ce sont là des documents importants pour expliquer la marche des événements sur le territoire de l'Iran, et il faut savoir gré à l'éminent professeur d'arabe de l'Université

de Cambridge de les avoir tirés de leur langue originelle, le persan, pour les habiller à l'anglaise.

Ce petit volume porte en tête la photographie du Séyyid Hasan Taqî-Zâde, député de Tebriz et l'un des chefs du parti constitutionnel. Il débute par un court résumé du règne de Mozhafler-Oddin Châh et étudie successivement les deux emprunts russes (1900 et 1902), les causes de l'impopularité de 'Aïn-od-Daula, les deux *bêst* ou retraites du peuple sur le mont Aventin, en l'espèce le Mesdjid-é Châh et le mausolée de Châh 'Abd-ol-'Azîm à Téhéran, puis l'hôtel de la légation britannique; l'ouverture de l'Assemblée nationale (7 octobre 1906), le rôle des *Andjûmans*, l'assassinat d'Amin-os-Soltân, l'entente anglo-russe, le premier budget, la retraite du souverain à Bagh-é Châh, le coup d'Etat (23 juin 1908), la défense de Tébriz par Sattâr-Khan, l'occupation d'Ispahan par les Bakhtyâris. L'auteur s'exprime favorablement au sujet du maintien des bonnes relations entre l'Angleterre et la Russie; mais il fait remarquer que l'entente ne survivrait pas à un renouvellement de la méfiance, endormie depuis la guerre de Crimée, de la première de ces deux puissances à l'égard de la seconde, si les troubles actuels amenaient une occupation militaire en Perse et la réduction de l'Iran à la situation de principauté vassale de l'Empire des Tsars. La réputation d'homme d'État que s'est acquise Sir Edward Grey en s'appuyant sur la bonne foi de la Russie ne résisterait pas à la chute définitive d'un empire qui rentrerait dans la catégorie de ces États-tampons dont certains théoriciens aimaient à savoir l'Inde entourée. Quoi que l'on doive penser de ces déclarations du savant professeur, il n'en est pas moins vrai que l'ouvrage qu'il vient de faire paraître est un résumé commode de l'histoire de ces neuf dernières années.

Cl. HUART.

Carl SALMANN. *MANICHÄISCHE STUDIEN. — I. Die mittelpersischen Texte in revidierter transcription, mit glossar und grammatischen bemerkungen.* — Saint-Petersbourg, 1908, in-8°, VIII-172 pages (*Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg*, VIII<sup>e</sup> série, vol. VIII, n° 10).

Les textes pehlvis de Turfan, édités et traduits avec soin par M. F. W. K. Müller, ont apporté, on le sait, un véritable renouvellement dans l'étude du moyen iranien. Alors que les textes pehlvis mazdéens conservés par la tradition des Zoroastriens présentent des obscurités graphiques de toutes sortes qui en rendent l'utilisation difficile et médio-



crement profitable au linguiste, les textes manichéens découverts à Turfan sont écrits d'une manière à la fois claire et complète; aucun de ces «idéogrammes» araméens qui remplacent si bizarrement les mots iraniens courants dans le pehlvi des Mazdéens; pas d'ambiguïtés graphiques; et non seulement les consonnes, mais même les voyelles écrites d'une manière conséquente. Si l'on veut avoir un aperçu du profit qu'on peut retirer de l'étude de ces textes, on n'a qu'à jeter les yeux sur le travail de M. Bartholomae, *Zum altiranischen Wörterbuch (Indogermanische Forschungen, Bd XIX, Beiheft)*.

Malgré ses mérites, l'édition princeps de M. F. W. K. Müller appelait une nouvelle étude. En effet, M. Müller a cru devoir éditer le texte en une transcription latine, généralement correcte, mais qui est une interprétation plus qu'une édition proprement dite. D'autre part, M. Müller, qui a entièrement déchiffré et interprété son texte, ne l'avait accompagné ni d'un vocabulaire, ni d'une étude grammaticale; ceci se conçoit du reste assez, puisque les morceaux édités constituent seulement une partie des textes de cette nature rapportés par la belle expédition de MM. Grunwedel et von Le Coq.

C'est ce qui a déterminé l'éminent iranisant de l'Académie de Saint-Petersbourg, M. Salemann, à éditer à nouveau les textes. Mais, cette fois, l'édition n'est plus en caractères latins; elle est en caractères hébraïques qui permettent de transcrire les originaux lettre à lettre. Et ce n'est pas d'une simple retranscription en un alphabet sémitique de la transcription latine qu'il s'agit; M. Müller a comparé cette transcription aux originaux et l'a corrigée en cas de besoin. On a donc ici un calque fidèle des textes. M. Salemann n'a pas cru devoir refaire une traduction; son objet est moins l'étude du fond même du texte que l'examen linguistique. Il a donc donné un vocabulaire complet du texte, avec commentaire étendu des passages difficiles; c'est dire que ceux qui voudront tirer parti du texte, à quelque point de vue que ce soit, devront se reporter aux articles du vocabulaire de M. Salemann. Enfin, il a fait la grammaire du pehlvi de Turfan en se référant constamment à sa grammaire pehlyie (dans le *Grundriss* de Kuhn et Geiger), qui est maintenant l'ouvrage fondamental sur la matière. — L'impression de ce grand travail a duré très longtemps; commencée en mai 1905, elle n'a été terminée qu'en septembre 1908; M. Bartholomae en a utilisé les premières bonnes feuilles dans l'ouvrage cité ci-dessus, tandis que M. Salemann a profité de la publication de M. Bartholomae pour la fin de son ouvrage.

M. Salemann est actuellement la plus haute autorité en matière de moyen iranien, et son nom suffit à garantir l'excellence du travail.

M. Marr lui a fourni quelques indications précieuses sur des mots arméniens empruntés à l'iranien. On est donc en présence d'une publication qui fait faire à la connaissance du pehlvi un progrès considérable, mais qui, par sa nature même, n'apporte que des résultats de détail et ne se prête ni à être résumée, ni à être l'objet d'une critique générale. On y remarquera des observations piquantes, comme l'explication du mot roman français *drogue* par 𐭮𐭫𐭮𐭫 « plante médicinale », qui se retrouve en pehlvi des livres 𐭮𐭫𐭮𐭫, persan 𐭮𐭫𐭮𐭫, et surtout, à propos de tel ou tel mot, des discussions approfondies sur le sens des mots pehlvis, par exemple, p. 69, l'importante étude sur *vāwarigān*, p. 72, la note sur *vyāg* (*ryāk*), etc. Le rapprochement de 𐭮𐭫𐭮𐭫 (*pasācag*) « prêt », pehlvi littéraire 𐭮𐭫𐭮𐭫, avec arménien 𐭮𐭫𐭮𐭫 (*pašāc*) « convenable » ne semble pas admissible : le *s* iranien ne concorde pas avec le *š* arménien, ainsi que le constatait déjà le regretté Hübschmann, *Arm. Gramm.*, I, p. 225. L'original iranien de arm. *pašāc* n'est pas connu, à ce qu'il semble; mais *-šāc* est visiblement identique à l'élément radical des mots 𐭮𐭫𐭮𐭫 (*hačim*) « je me plais », 𐭮𐭫𐭮𐭫 (*hačoy*) « agréable »; et ces mots eux-mêmes rappellent zd *hačaitē* « il suit, il s'accorde avec ».

On souhaitera que le reste des textes iraniens de Turfan soit édité le plus tôt possible, et que, après un premier éditeur tel que M. F. W. K. Müller, ils soient étudiés encore par un maître comme M. Salemann.

A. MEILLET.

D<sup>r</sup> M. WINTERNITZ. *GESCHICHTE DER INDISCHEN LITTERATUR*. 2. Halbband (*Die Litteraturen des Ostens in Einzeldarstellungen*, Bd. IX, 2. Hbld.). Leipzig, Amelang's Verlag, 1908, in-8°; xiv-248 p.

L'histoire de la littérature indienne de M. Winternitz se distingue des ouvrages similaires par de précieuses qualités.

On y trouvera d'abord avec plaisir une plus grande abondance de détails que dans les volumes vraiment un peu maigres de Macdonell (Londres, 1900), de Victor Henry (Paris, 1904) ou de Pischel (Berlin-Leipzig, 1906). Deux cent cinquante pages au premier volume qui traite de la littérature védique, autant au second volume consacré aux deux grandes épopées et aux Purāṇas, voilà qui n'est pas de trop quand il s'agit de sujets aussi importants.

Il faut aussi savoir gré à M. Winternitz d'avoir multiplié au bas des pages de ses volumes les références bibliographiques qui permettront au lecteur, désireux d'étudier de plus près la littérature indienne, de trouver sans peine les textes ou les ouvrages à consulter.

Enfin, l'abondance des traductions, qui donne presque à l'ouvrage le caractère de « morceaux choisis », nous semble être une heureuse innovation. Rien n'est plus propre à répandre dans le public le goût d'une littérature étrangère; on ne s'intéresse pas à des auteurs ou à des œuvres dont on ne connaît que les noms.

A ce triple point de vue, l'ouvrage de M. Winternitz nous paraît marquer sur ses devanciers un progrès sérieux. Il est d'ailleurs d'une très consciencieuse documentation, et reste toujours fort circonspect dans la solution des questions épineuses. M. Winternitz nous prévient dans sa préface qu'il n'écrit pas pour les spécialistes, mais pour les profanes désireux de s'instruire : les uns et les autres verront certainement avec plaisir la continuation d'un travail si bien commencé.

G. CORDÈS.

---

Johannes HERTEL. *AUSGEWÄHLTE ERZÄHLUNGEN AUS HEMACANDRAS PARISISTAPARYAN* deutsch mit Einleitung und Anmerkungen (Bibliothek morgenländischer Erzähler, Band I). — Leipzig, W. Heims, 1908, in-8°; XII-273 p.

M. Hertel croit au péril jaune; il croit même à un péril oriental, et il le redoute : « Le Japon a pris place parmi les grandes puissances. La Chine se prépare à en faire autant. Dans l'Inde, les révoltes contre la domination anglaise, pourtant si bienfaisante, ont de la peine à s'apaiser. Il n'est pas douteux, après le surprenant succès du Japon, que nous ne nous trouvions à la veille d'événements d'une grande portée. »

C'est de cette pensée et de cette crainte qu'est sortie l'idée d'une « Bibliothèque des conteurs orientaux », destinée à répandre dans le public la connaissance et le goût des choses de l'Orient. Car, continue M. Hertel, « si nous voulons résister avec succès, nous ferons bien de ne pas nous laisser surprendre par les événements, mais de nous familiariser le plus vite et le plus sérieusement possible avec la civilisation de ces peuples. L'étude de l'Orient ne doit pas rester le privilège des érudits; elle doit se répandre de plus en plus parmi les gens cultivés, . . . et rien n'est plus propre à nous faire connaître la pensée et les sentiments des peuples étrangers que la connaissance de leurs contes ».

Le premier volume de cette collection, qui doit publier une série de

traductions d'auteurs indiens, japonais, chinois, persans, etc., nous donne une version partielle du *Paricīṣṭaparvan* de Hemacandra. Souhaitons-lui bonne chance auprès du public à qui elle est destinée : puisse celui-ci ne pas se laisser rebuter par l'exotisme de deux noms qu'il lit certainement pour la première fois, car la lecture de ces contes ne manque pas d'attraits.

Le *Paricīṣṭaparvan* est une sorte d'appendice au *Trisaṣṭicalākāpurāṇa-carita* ou « Vie des soixante-trois grands personnages », une des œuvres capitales du moine jaina Hemacandra, écrite entre 1159 et 1173. Il traite de la vie des patriarches jainas et groupe autour de leurs noms toute une série de légendes et de contes populaires, qu'on retrouve pour la plupart sous une forme plus ou moins différente dans d'autres recueils. Aussi, malgré leur prétention à être une manière d'histoire de l'Église jaina, les treize chapitres du *Paricīṣṭaparvan* intéressent-ils au premier chef la littérature des contes et d'une manière générale la littérature comparée. C'est ce qui a déterminé le choix de M. Hertel.

Sa traduction, faite sur l'édition de Jacobi, comprend un peu plus de la moitié de l'original, exactement 1815 strophes sur 3460. Le nom de M. Hertel, qui s'est fait une spécialité de l'étude des contes indiens, en garantit la valeur. Elle est précédée d'une introduction résumant les travaux de Bübler et de Jacobi sur Hemacandra, et donnant, toujours d'après les mêmes auteurs, un aperçu de la religion jaina, nécessaire à l'intelligence du texte. Un assez long appendice signale pour chaque conte d'intéressants rapprochements avec d'autres recueils de fables indiennes, arabes, etc.

G. COEDÈS.

---

A. B. KEITH. *THE ŚĀNKHĀYANA ĀRANYAKA, with an Appendix on the Mahāvratā* (Oriental Translation Fund, New Series, vol. XVIII). — London, 1908.

Pour la première fois le présent travail de M. Keith donne le *Śānkhāyana-Āranyaka* dans son ensemble. Ce n'est pas à dire que l'on soit venu jusqu'ici sans avoir pris une connaissance intégrale de ce texte ; mais cette connaissance devait être puisée à des publications fragmentaires correspondant à telle ou telle partie de l'ouvrage.

Le *Śānkhāyana-Āranyaka* peut être en effet partagé en trois sections. Les adhyāyas I et II sont consacrés à une exposition du rite appelé Mahāvratā. M. W. Friedländer en a donné en 1900, à Berlin, une édition accompagnée d'une traduction allemande et de nombreux éclaircissements.

Cette introduction liturgique est suivie de la *Kausitaki-Bráhmaṇa-Upaniṣad* (adhyāyas III-VI). Ce texte célèbre a été publié et traduit dès 1861 par Cowell dans la *Bibliotheca Indica*. Depuis, il est devenu en quelque sorte classique, et c'est à ce titre qu'il est entré dans la grande collection des *Sacred Books of the East*.

Les autres chapitres (VII-XV) ont été enfin édités par M. Keith lui-même. Ils traitent de sujets variés sans grande connexion entre eux. Les adhyāyas VII et VIII cependant constituent un ensemble, dit *Samhitá-Upaniṣad* et relatif au symbolisme des textes du Rig-Véda.

Considéré en soi et sans rapport avec d'autres traités de la même famille, le *Sáṅkhāyana-Āraṇyaka* présente un certain intérêt. Ce n'est toutefois qu'un ouvrage de second ordre, sorte de parallèle et de commentaire à l'*Aitareya-Āraṇyaka*. En le traduisant, M. Keith ne s'est donc, à juste titre, proposé que de compléter son édition et sa traduction de l'*Aitareya-Āraṇyaka*.

La présente version du *Sáṅkhāyana-Āraṇyaka* n'en est pas moins établie avec un soin extrême. Sauf quelques incertitudes de vocabulaire et de rares passages hypothétiques, elle donnera complète satisfaction au lecteur qui la comparera avec le texte sanskrit. Elle n'est suivie (mais on peut le regretter) d'aucun index, ni verbal, ni objectif, toute la matière du *Sáṅkhāyana-Āraṇyaka* ayant été incorporée par M. Keith à son index de l'*Aitareya-Āraṇyaka*.

Un appendice est consacré au rite Mahāvratā et ajoute puissamment à l'intérêt du livre. En combinant à cet appendice les quatre premières pages de l'introduction, où M. Keith donne une description résumée du rite, on obtient, quoique sous des dimensions réduites, une excellente monographie du Mahāvratā.

Le Mahāvratā était une fête annuelle qui se célébrait au solstice d'hiver. Il faisait partie du rituel du soma. Mais il englobait un certain nombre d'éléments que la liturgie ne suffit pas expliquer et dont l'origine se perd dans le folk-lore et dans des coutumes populaires très anciennes : par exemple, la dispute et la lutte d'un Sūdra et d'un Ārya au sujet d'un disque de peau qui reste en définitive aux mains de l'Ārya victorieux. M. Hillebrandt a donné une description et une interprétation du rite Mahāvratā dans son ouvrage intitulé : *Die Sonnenwendfeste in Altindien* (Erlangen, 1889). Mais il en a déplacé la date, en supposant une interversion suivant laquelle le Mahāvratā se serait, au début, célébré au solstice d'été. M. Keith discute point par point les arguments de M. Hillebrandt et rejette cette prétendue interversion de date, comme déjà l'avait fait M. Oldenberg mais sans en donner de raison (cf. *La*

*Religion du Véda*, trad. fr., p. 379, n. 3). M. Keith étudie en outre les autres éléments du rite, et les explique à la lumière des documents fournis par les textes liturgiques et par le folk-lore. Il aboutit à la conclusion suivante qui paraît très acceptable : le Mahāvratā est un rite du solstice d'hiver ; il a pour caractéristique d'être un charme destiné à provoquer le retour de la chaleur solaire ainsi que la chute de la pluie, assurant de la sorte la fertilité de la terre, et, plus encore, stimulant la fécondité des hommes et des animaux.

A. GUÉRINOT.

---

F. OTTO SCHRADER. *A DESCRIPTIVE CATALOGUE OF THE SANSKRIT MANUSCRIPTS IN THE ADYAR LIBRARY*. Vol. I. *Upaniṣads*. — Madras, 1908.

Après avoir, en 1902, soutenu devant la Faculté de philosophie de l'Université de Strasbourg une très intéressante et très érudite thèse de doctorat sur les systèmes et les opinions philosophiques en cours dans l'Inde cinq ou six cents ans avant l'ère chrétienne (*Über den Stand der indischen Philosophie zur Zeit Mahāvīras und Buddhas*), M. Otto Schrader est allé mettre sa science et son activité au service des théosophes de Madras, et il est devenu le directeur de la riche bibliothèque que ceux-ci possèdent dans un faubourg de la ville, l'Adyar Library.

Cette bibliothèque était connue en Occident par les rapports de courte étendue qu'elle fournit chaque année sur ses acquisitions et ses accroissements. Désormais elle publiera des catalogues descriptifs. Le premier vient de paraître ; il est consacré aux Upaniṣads. On peut se demander pourquoi les Upaniṣads, et non les textes védiques plus anciens, ouvrent ainsi la série. A ce fait il y a probablement deux raisons. L'une, non déclarée, c'est que les Upaniṣads sont les textes les plus chers à la Société théosophique ; l'autre, avouée, c'est que ce catalogue était nécessaire comme introduction à une édition critique et à une traduction, dès maintenant entreprises, des Upaniṣads secondaires.

Le catalogue des manuscrits relatifs aux Upaniṣads contenus dans l'Adyar Library est jusqu'ici le plus riche du genre. Il renferme 1.322 numéros, ayant rapport à 365 ouvrages. Les manuscrits sont sur feuilles de palmier ou sur papier. Le plus ancien parmi ces derniers remonte à Samvat 1663, soit 1607 ap. J.-C. Ce sont donc en général des manuscrits de date récente. Ils sont écrits en une assez grande variété de caractères : grantha, telugu, canara, malayāla, nandināgarī, śāradā, bengali et devanāgarī.

Le catalogue est divisé en deux parties. La première a pour objet la description extérieure des manuscrits : matière, contenu, dimensions, nombre de lignes et de syllabes, caractère. La seconde section est un index alphabétique des Upanisads avec l'indication rapide du sujet, quelques extraits consistant dans le début et la fin de l'œuvre, enfin l'énumération des commentaires, s'il y a lieu.

Parmi un si grand nombre d'Upanisads, il en est beaucoup sur lesquelles on n'avait que de maigres renseignements ou même aucun renseignement. Il suffit de parcourir la liste rappelée par M. Schrader dans la préface. Les titres précédés d'un astérisque désignent des œuvres signalées pour la première fois. Il y en a 54. Telles sont, par exemple, l'*Advaitop.*, l'*Acamanop.*, la *Guhyakālyup.*, la *Cakrop.*, la *Pitāambarop.*, etc. La *Bāskalamantropānīśad-ṛtti* mérite une mention particulière. C'est la plus ancienne Upanīśad connue. On croyait que le texte sanskrit original en était perdu. M. Schrader l'a publié *in extenso* en appendice.

La plupart des commentaires (110 au total) sont l'œuvre d'Appayādīksīlācārya ou Appayāsivācārya. M. Schrader lui a consacré quelques pages de la préface. Cet auteur fécond est mort il y a peu d'années seulement, en 1901. C'était un Brahmane du district de Tinnevely. Il composa un très grand nombre d'ouvrages, soit en sanskrit, soit en dialectes modernes. Il remit en honneur le système dit Anubhāvādvaīta. C'est à lui qu'est due la classification des Upanīśads en trois catégories : Brāhmā-, Saiva- et Vaiṣṇava-Upanīśads. Une société d'édition de Madras se propose de publier tous les commentaires écrits par lui.

Ce premier catalogue descriptif des manuscrits de l'Adyar Library fait bien augurer de la série. C'est un répertoire d'une grande richesse et très instructif. Il montre combien de filons sont encore inexplorés dans cette mine gigantesque qu'est la littérature sanskrite. Il est d'autre part clairement conçu et agréablement exécuté. Il fait honneur à son auteur, et prouve quels avantages inappréciables la collaboration de M. O. Schrader assure à la Société théosophique de Madras.

A. GUÉBINOT.

*EPIGRAPHIA ZRYLANICA, being lithic and other inscriptions of Ceylon, edited and translated by Don Martino de Zilva Wickremasinghe. — London, 1904-1909, in-4°; vi, 161, ix pages.*

C'est en 1874 que commença l'étude systématique de l'épigraphie singhalaise avec la mission officielle confiée par le Gouvernement de

Ceylan au Dr P. Goldschmidt, remplacé en 1878 par le Prof. E. Müller (de Berne). Celui-ci publia en 1883 ses *Ancient Inscriptions of Ceylon* (London, Trübner, in-8° et 1 vol. de planches) contenant l'analyse de 172 documents, dont 38, particulièrement intéressants, en fac-similé, transcription et traduction. En 1899, le Gouvernement nomma épigraphiste à l'Archæological Survey M. M. de Zilva Wickremasinghe, avec la mission de préparer la publication d'un recueil épigraphique sur le modèle de l'*Epigraphia Indica*. Le premier fascicule de cette collection a paru en 1904 et le quatrième cette année même; ce dernier s'achève avec le numéro 11, ce qui fait une moyenne de deux inscriptions par an. L'œuvre avance, comme on voit, avec une sage lenteur, mais il faut rendre à l'éditeur cette justice qu'il y met tous ses soins : excellents fac-similés, photographies des sites, commentaire abondant, index provisoire à la fin de chaque fascicule, tout a été mis en œuvre pour rendre la lecture de ce recueil facile et instructive.

Des onze inscriptions ou groupes d'inscriptions qui le composent, huit proviennent d'Anurādhapura ou des environs, un de Mihintale à 8 milles E. d'Anurādhapura, un de Ritigala, à 25 milles S. E. du même point, et un de Dambulla, à 47 milles N. O. de Kandy.

Les plus anciens de ces documents sont les inscriptions des grottes de Vessagiri (n° 2), en prakrit et en écriture brāhmi, du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ; celles de Ritigala (n° 10, I<sup>er</sup> siècle avant-III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.) ; de Perumāiyan-Kulam (n° 6, donation du roi Vasabha, 66-110 A. D.) ; de Mahāratmale (n° 5, donation du roi Mahallaka Nāga, 135-141 A. D.).

Deux seulement sont en sanskrit : la stèle du Jetavanārāma, contenant un règlement monastique, en écriture nāgarī du Magadha pouvant être datée du IX<sup>e</sup> siècle (n° 1) ; et une plaque de cuivre portant un çloka, offrande probable d'un pèlerin bouddhiste (n° 3, X<sup>e</sup> siècle).

Les autres documents sont en singhalais : n° 4, acte de Kassapa V (929-939) : fondations et règlements de monastères ; n° 7, longue inscription de Mahinda IV. (975-991), très importante pour la connaissance de la vie monastique au X<sup>e</sup> siècle ; n° 8, règlement du même roi pour l'administration de certains domaines ; n° 9, inser. de Niśānka Malla (fin du XII<sup>e</sup> siècle) relatant les principaux actes de ce roi, qui monta sur le trône en 1188 ; n° 11, acte de privilège et d'immunité au nom du roi Kassapa IV (977 ou 981 A. D.).

A propos de cette dernière inscription, M. Wickremasinghe fait part au public d'une découverte singulière qu'il a faite dans la chronologie singhalaise. Elle peut se formuler ainsi : l'ère bouddhique actuelle de 544 av. J.-C. était en usage dès le milieu du XI<sup>e</sup> siècle, mais auparavant, l'ère



avait pour point de départ 483 av. J.-C. Si on se rappelle que M. Fleet était arrivé, par des calculs indépendants à placer précisément à cette date de 483 la mort du Buddha, on aperçoit immédiatement de quel poids serait le témoignage de la plus ancienne tradition singhalaise pour la fixation de cet événement historique.

L'argumentation de M. Wickremasinghe a pour point de départ les dates de règne de Parakramabāhu I<sup>er</sup>. Une inscription de ce roi nous apprend qu'il tint un concile en 1708 A. B., et le *Nikāya-saṅgraha* spécifie que ce fut la quatrième année de son règne, ce qui place son avènement en 1705 A. B. Le même texte, toutefois, donne ailleurs pour son avènement la date de 1696 A. B., mais il n'y a là qu'une contradiction apparente, car, nous savons par le *Mahāvamsa* (LXVII, 91-93) que Parākramabāhu fut couronné deux fois. On peut donc admettre qu'il monta sur le trône en 1696 A. B. Les six rois précédents, dont le premier est Parākrama Pāṇḍu, règnent 107 ans; ce roi commença donc à régner en 1590, soit 1046 A. D., en comptant dans l'ère de 544. Or il se trouve qu'une inscription du Coja Rājādhirāja I (Manimaṅgalam, HULTZSCH, *South Indian Inscr.*, III, n° 28), datée de cette même année 1046, mentionne la déaite du roi singhalais Çri-Vallabha Madanarāja, identifié avec Parākrama Pāṇḍu. Les dates s'accordent donc parfaitement, à ce détail près que 1046, qui dans le document indien désigne la fin du règne, en marque le début dans le document singhalais; mais ce règne n'ayant duré que deux ans, la différence est négligeable.

Si au contraire on remonte jusqu'à Udaya III, l'accord cesse. D'après le *Mahāvamsa*, ce roi aurait commencé de régner en 954 A. D. (ère de 544); tandis que le changement de règne aurait eu lieu en 1015, d'après une inscription de Tanjore (HULTZSCH, II, n° 9). Or  $1015 - 954 = 61$ ; et  $544 - 483 = 61$ . En d'autres termes l'accord des deux documents serait parfait, si on supposait qu'à cette époque l'ère bouddhique partait non de 544, mais de 483.

Cette construction si bien agencée repose toutefois sur une hypothèse: la date de 1015 a été choisie, je le crains, pour lui donner une précision plus frappante. En réalité, que ressort-il de l'inscription de Tanjore? Seulement ceci: qu'avant 1018 et probablement après 1015, donc en 1016 ou 1017, le roi Coja fit une campagne à Ceylan où régnait Udaya III. Mais depuis combien de temps régnait-il? Cette donnée, nécessaire à l'équation, nous manque. Il a plu à M. Wickremasinghe de supposer qu'Udaya III était roi depuis 1015; pourquoi pas depuis 1014, 1013... 1010? La seule limite est ici la durée du règne (8 ans) qui a dû se prolonger quelque temps après l'invasion tamile. On voit

qu'en acceptant même l'hypothèse de M. Wickremasinghe, le point de départ de cette ère supposée flotterait entre 483 et 488.

Mais est-il bien nécessaire d'imaginer un changement d'ère pour expliquer une discordance entre une chronique et une inscription? Et comment croire qu'une ère religieuse, après avoir été en usage pendant une dizaine de siècles, ait brusquement reporté son point de départ à 60 ans plus haut, sans qu'une telle révolution ait laissé la moindre trace dans les annales de l'île? Une heureuse rencontre de chiffres ne suffit pas à lever tous les doutes et il est prudent d'attendre que de nouvelles recherches apportent de plus solides points d'appui à la thèse ingénieuse de M. Wickremasinghe.

Dans un récent travail sur l'origine du Buddhavaṃsa, c'est-à-dire de l'ère singhalaise de 544 avant J.-C. (*J. R. A. S.*, avril 1909), M. Fleet aboutit à des conclusions sensiblement différentes. Selon lui, l'ère primitive, celle qui avait pour point de départ la véritable date du Parinirvāṇa, 483 avant J.-C., resta confinée pendant des siècles dans les milieux ecclésiastiques sans être jamais employée dans l'usage officiel (le seul exemple épigraphique serait le fameux «256» des édits de Sahasrām, Rūpnāth et Brahmagiri; et il est loin, comme on le sait, d'être incontestable). Elle n'apparaît qu'au XII<sup>e</sup> siècle à Ceylan, comme résultat de la grande restauration du bouddhisme qui eut lieu sous Parākramabāhu I<sup>er</sup> (1153-1186) après son extinction presque totale sous la domination tamile (1023-1153). Quant à la cause de l'erreur commise sur le point de départ de l'ère, M. Fleet la cherche dans l'habitude des chroniqueurs de compter les années de règne en chiffres ronds, par exemple, un règne de dix ans et six mois pour onze ans. Ces erreurs accumulées atteignaient au XII<sup>e</sup> siècle un total de 61 ans, et c'est ce nombre d'années qui, réparti tant bien que mal sur les règnes précédents, fit remonter la date du Parinirvāṇa jusqu'en 544 avant J.-C.

Autre est l'explication de M. V. Gopāl Aiyer, dont l'*Indian Antiquary* (décembre 1908) publie une intéressante conférence faite devant la South Indian Association de Madras, et intitulée : *The Date of Buddha*. La date du Parinirvāṇa n'est pas, à son avis, 483, mais 487 avant J.-C. Les missions envoyées par Açoka chez les rois grecs arrivèrent probablement en 259, l'année qui suivit la conquête du Kalinga : or cette conquête eut lieu la neuvième année du règne; donc le sacre d'Açoka se place en 269. D'autre part, les chroniques singhalaises donnent aux deux règnes précédents une durée de 52 ans: l'avènement de Candra-

gupta, point initial de l'ère Maurya, se place donc en 325. Mais les mêmes chroniques nous apprennent qu'il eut lieu 162 ans après le Parinirvāṇa : cet événement eut lieu, par conséquent, en 487 avant J.-C.

Quant à l'erreur des Singhalais, adoptant 543 au lieu de 487 pour la date initiale de l'ère, elle s'explique facilement : à cause de l'importance qu'avait à leurs yeux le règne d'Açoka, premier souverain bouddhiste, ils ont cru que l'ère Maurya de 325 partait de son sacre, qui eut lieu en réalité 56 ans plus tard, en 269; en sorte que le Parinirvāṇa, fixé par rapport à cet événement, s'est trouvé reporté de 56 ans plus haut, de 487 à 543.

Au cours de son exposé, M. Aiyer est amené à donner son sentiment sur le mystérieux *Vyūṭha* de Rūpnāth et Brahmagiri. Il estime qu'il s'agit bien d'un « défunt »; mais ce défunt, croit-il, n'est pas le Buddha, c'est Açoka lui-même. Le roi aurait dicté à son lit de mort cette homélie dont nos inscriptions seraient, en quelque sorte, des éditions posthumes; et c'est même pour cette raison que, ne pouvant dater le document d'une année de règne, puisque le roi n'était plus, on aurait pour une fois employé l'ère du Buddha (256 A. B.). Nous doutons que cette ingénieuse, mais fragile hypothèse, rallie beaucoup de suffrages. Il en est de même de l'explication d'un mot de ces édits, qu'on lit généralement *adhitiyāni* « deux et demi », et que M. Aiyer préfère lire, avec Bairāt, *adhitisāni* « trente-deux et demi ». Ses observations sont néanmoins dignes d'attention, car elles font ressortir les difficultés que soulève l'interprétation de « 256 » comme une date dans l'ère du Parinirvāṇa. Ce travail constitue en somme une utile contribution à un problème dont la solution, malgré de grands efforts, n'est pas encore acquise.

L. F.

---

Major H. R. DAVIES. *YUN-NAN, THE LINK BETWEEN INDIA AND THE YANGTZE.* — Cambridge, University Press, 1908, in-8°.

Ce livre est l'ouvrage consciencieux d'un homme qui a vu et qui a su se rendre un compte exact de ce qu'il voyait, se gardant des affirmations, aussi faciles que peu étayées, émises trop souvent au sujet de cette province chinoise, et se tenant également éloigné de la banalité de beaucoup de récits de voyage.

Comme l'indique le titre et comme pouvait le faire supposer la qualité de l'auteur (officier détaché au service de la « Yunnan Company »),

M. Davies s'est surtout préoccupé du Yunnan au point de vue des voies de communication, et, éclairé sans doute au sujet de la réputation si surfaite du Yunnan lui-même, relativement à son avenir commercial et industriel, il l'a considéré surtout en tant que passage terrestre entre la Chine et l'Inde. Il est obligé de convenir que c'est un passage mauvais et dispendieux. Il s'en exagère, croyons-nous, l'utilité commerciale, car nous ne voyons guère un chemin de fer à voie d'un mètre et de 1,300 milles de long, de Rangoun au Yangtze, concurrençant la belle voie de pénétration du bas et moyen Yangtze, ou même la voie maritime d'Inde en Chine, fort longue, mais si bon marché et si facile pour toute marchandise un peu encombrante. Ce que nous ne croyons guère possible pour la voie française Loekai-Yunnansen, si la Chine se décide à la prolonger jusqu'au Yangtze, nous le paraît encore moins pour une voie Birmanie-Yangtze, malgré la supériorité d'outillage, de situation acquise et de position géographique vis-à-vis de l'Europe et de l'Inde, du port de Rangoun sur celui de Haïphong. M. Davies semble aussi, comme beaucoup de ses collègues en projets de chemins de fer chinois, tenir un compte insuffisant des opinions et des désirs possibles du possesseur du sol où il s'agit de construire. La Chine actuelle se persuade de plus en plus qu'elle est maîtresse chez elle, et l'Europe politique, après avoir souvent abusé de la force, fait actuellement tout ce qui est en son pouvoir pour lui persuader, prématurément peut-être, qu'elle est une grande puissance libre de ses destinées. La Chine, dans tous ces projets de voie ferrée, aura donc son mot à dire, et, avec des finances inorganisées et beaucoup de besoins à satisfaire, il est douteux que, d'ici longtemps, elle juge à propos de dépenser de grosses sommes dans une des plus pauvres provinces de l'empire, pour le plaisir de la relier aux possessions européennes voisines par des lignes difficiles, pleines d'imprévu (comme le sait trop notre Indochine), d'un rapport très probablement insuffisant, à travers des régions peu peuplées et souvent malsaines; car nous croyons que la vallée du Namting vaut à ce point de vue celle du Namti, de triste mémoire. Les études de M. Davies sur les chemins de fer yunnanais, qui forment une des trois parties entre lesquelles on pourrait répartir son ouvrage, sont d'ailleurs consciencieuses, d'un esprit juste, impartial et aussi peu influencé que possible par le particularisme national. Une seule remarque à leur sujet : pourquoi vouloir faire passer forcément (p. 327) la ligne reliant hypothétiquement la Birmanie au Yangtze à travers le Kouei-tcheou et le Hou-nan, par Pi-tsié, passage que l'auteur lui-même déclare plein de difficultés? Il serait évidemment plus normal de chercher un passage vers l'Est en partant d'Yi-leang et

en suivant au début la haute vallée du Pa-ta-ho ou rivière de Cantou, direction intéressante à étudier. Son seul défaut, au point de vue anglais, serait d'emprunter sur 70 kilomètres, de Yunnansen à Yi-leang, une ligne qui est propriété française pour 80 ans.

Une seconde partie de l'ouvrage du major Davies est formée par l'exposé des itinéraires qui lui ont servi à établir ses projets de lignes. C'est un récit intéressant, plein de renseignements, d'où toute fantaisie est soigneusement exclue.

Enfin, une troisième partie est consacrée aux populations du Yunnan. C'est le tableau d'ensemble le plus complet que nous en connaissions. Partageant l'avis de l'auteur, que l'on n'a rien écrit sur cette matière encore insuffisamment étudiée, qui ne contienne des erreurs, nous pensons néanmoins que son exposé renferme quantité de vues intéressantes, d'opinions, si non prouvées, au moins logiques et défendables. dont l'avenir démontrera sans doute la justesse, quand un philologue et anthropologiste qualifié étudiera sérieusement un des pays les plus curieux de l'univers au point de vue ethnographique, étude que nous souhaitons depuis bien longtemps. Nous faisons des vœux pour que l'honneur en revienne à quelque membre de notre École française d'Extrême-Orient et pour que ce beau travail de longue haleine soit entrepris par elle avant que le développement des communications internationales, l'immigration chinoise et le vernis de la civilisation chinoise qui s'étend rapidement sur le pays, ne le rendent encore plus difficile qu'aujourd'hui. M. Davies en particulier nous intéresse au rameau shan de cette race tai, si dispersée, mais ayant joué dans le peuplement de l'Asie du Sud-Est un si grand rôle et y occupant encore un si vaste espace.

Une petite remarque sur ce chapitre : les *Yao Lan-ten* (p. 371) sont, croyons-nous, les *Yao lan t'cou* «à tête bleue», de la couleur de leur turban (par opposition à la variété *hong t'cou Yao* «à turban rouge»); ou encore *lan ten* est peut-être pour *lan tien* «bleu indigo», de la couleur de leur turban.

L'ouvrage du major Davies est illustré de nombreuses photographies qui nous donnent une idée du splendide pays qu'est pour le grand tourisme le Yunnan, cette Suisse asiatique au climat méditerranéen, plus grande dix fois que la Suisse d'Europe. Une excellente carte, où la couleur des montagnes trop accusées nuit un peu à la clarté, accompagne ce volume des plus précieux pour le voyageur ou le résident dans les territoires du vieux royaume de Nan-tchao.

C. SAINSON.

*PHRA RĀJA VICHĀRANA*, édité par Sa Majesté CHULALONGKORN, roi de Siam. — Bangkok, 1908, in-8°.

Le *Phra Rāja Vichārana*<sup>(1)</sup> a été publié par le roi Chulalongkorn dans le but formel de présenter au lecteur le texte inédit des Mémoires de la princesse Narin, petite-fille du fondateur de la dynastie régnante. Ce document, quoique embrassant une période qui va de 1767, c'est-à-dire du siège d'Ayuthaya par les Birmans, à l'année 1820, est extrêmement court, et n'occupe que 37 pages dans un volume qui en contient plus de 700. Le royal éditeur le fait précéder d'une préface écrite dans un genre familier et spirituel, et d'une introduction dans laquelle il trace le tableau de la situation anarchique du royaume au moment de l'invasion birmane; il le fait suivre d'un commentaire très développé où, reprenant l'un après l'autre les faits sommairement relatés dans le texte, il les précise et les explique au moyen des données de l'histoire.

Dans un appendice qui complète l'ouvrage, nous trouvons : 1° la correspondance officielle échangée, pendant la période en question, entre le roi de Siam, d'une part, le roi de Vieng-Chan et l'empereur d'Annam, de l'autre; 2° une longue et curieuse pièce de poésie en vers siamois de différents mètres, composés par le prince cambodgien Phra ong chao Kambūjāchhatr à la louange du Wangna ou Uparāja de Siam qui venait de mourir.

E. LONGROU.

*AN ACCOUNT OF KING KIRTI SRI'S EMBASSY TO SIAM IN 1672 SAKA (1750 A. D.), translated from the Sinhalese by P. E. PIERIS, M. A. — Bangkok, 1908, in-16; 57 pages.*

La relation singhalaise, dont la traduction vient d'être réimprimée à Bangkok, après avoir paru pour la première fois en 1903 dans le Journal de la Royal Asiatic Society (branche de Ceylan), se rapporte à la mission religieuse envoyée de Siam à Ceylan au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Nous y trouvons des détails sur le voyage des ambassadeurs singhalais qui allèrent négocier l'envoi de cette mission, et les impressions de leur séjour à Siam.

E. L.

(1) *Phra Rāja Vichārana*, recherches et appréciations royales.

*TURPIN'S HISTORY OF SIAM*, translated from the French by B. O. CARTWRIGHT, B. A. — Bangkok, 1908, in-16; 233 pages.

L'*Histoire de Siam* de Turpin, publiée à Paris en 1777, a été, comme on sait, composée principalement avec des matériaux fournis par les missionnaires. Fidèlement traduite par M. Cartwright, elle aura, pour les Siamois qui lisent l'anglais, l'avantage de leur donner, sur le dernier siège d'Ayuthaya, sur la destruction de cette capitale et les conséquences immédiates de cet événement, des détails intéressants qu'ils ne trouvent pas dans leurs historiens nationaux.

E. L.

G. FERRAND. *ESSAI DE PHONÉTIQUE COMPARÉE DU MALAIS ET DES DIALECTES MALGACHES*. — Paris, 1909, in-8°; XLVII-347 pages (chez Geuthner)..

A l'exemple de la grammaire comparée des langues indo-européennes, on construit maintenant des grammaires comparées des divers groupes constitués suivant le principe généalogique de classement, le seul dont on dispose aujourd'hui. Parmi les groupes les mieux établis, se trouve la famille malaise, qui n'est qu'une partie d'une famille très vaste comprenant l'ensemble des langues polynésiennes d'une part, le mon-khmer de l'autre. Le groupe malais a été très fortement étudié en Hollande; il n'existe malheureusement aucun manuel qui résume l'état actuel des connaissances; mais on a de bons relevés des formes de divers dialectes, et le travail même de comparaison est assez avancé, comme on peut le voir dans les publications de M. Kern par exemple; un savant suisse très distingué, M. Brandstetter, a pu entreprendre la composition d'un dictionnaire étymologique des dialectes malais, qu'il achèvera s'il rencontre les encouragements nécessaires. Or, le malgache appartient, on le sait, au groupe malais, au sens étroit du mot, et non pas au malayo-polynésien en général; les doutes qu'on a essayé d'élever à cet égard sont maintenant dissipés d'une manière définitive; et M. Ferrand a pu se borner à les écarter assez brièvement: la discussion est close sur ce point. Il importe donc de faire du malgache une étude à la fois descriptive et comparative: ce que les Hollandais font si bien dans leur domaine, il appartient aux Français de le faire pour l'île qu'ils ont annexée depuis déjà un bon nombre d'années. C'est l'entreprise que s'est proposée notre confrère M. Ferrand.

Envoyé à Madagascar par le ministère des Affaires étrangères dès avant

la conquête suivie ensuite de l'annexion. M. Ferrand y a résidé de 1887 à 1896. Il était élève de notre éminent confrère d'Alger, M. René Basset; c'est à l'influence de M. Basset que l'on doit en très grande partie la brillante école de jeunes arabisants qui étudie si profondément la langue et les usages des Arabes algériens; c'est lui qui a fondé par ses travaux et par son enseignement l'étude du berbère en Algérie; digne élève d'un pareil maître, M. Ferrand a utilisé son séjour pour apprendre à fond le malgache, et pour relever tout ce qu'il a pu recueillir sur les différences de parler entre les diverses régions de l'île. Ces observations ont déjà permis à notre confrère de composer sa remarquable grammaire du malgache. Mais pour faire une étude vraiment linguistique la simple observation ne suffit pas. M. Ferrand a consacré tous ses loisirs à compléter ses connaissances. D'une part, il a examiné de près et en partie édité les témoignages qu'on possède sur les parlers de Madagascar depuis le xvi<sup>e</sup> siècle environ, manuscrits arabico-malgaches, dont sa connaissance de l'arabe lui a permis de tirer parti, et renseignements donnés par les anciens voyageurs. D'autre part, il a appris le malais et s'est assimilé la grammaire comparée des dialectes malais. Ne négligeant aucun moyen d'observation, il a même travaillé avec M. l'abbé Rousselot à enregistrer la prononciation malgache avec les appareils, et l'on a pu ainsi préciser un bon nombre de données qui demeuraient incertaines. C'est seulement après toute cette préparation que M. Ferrand a tenté de faire une phonétique comparée du malgache.

Il n'y a pas besoin de savoir le malais ni le malgache pour apprécier à sa valeur le travail de M. Ferrand de qui la compétence n'est pas discutée et qui s'est donné la préparation nécessaire avec une persévérance et une largeur de vues également rares. Je n'en puis juger qu'au point de vue des méthodes générales de la linguistique, et s'il y a des réserves à faire sur des détails, si la terminologie est parfois impropre, si par exemple le terme de *Lautverschiebung* est employé à faux, si l'impression est assez souvent fautive, M. Ferrand apporte l'essentiel : des résultats solides obtenus par un examen attentif des faits. La méthode correcte, la sagacité et l'érudition de M. Ferrand se voient particulièrement bien dans l'excellent chapitre sur les finales (p. 202 et suivantes), où les anciens témoignages, les faits dialectaux, les alternances employées par la morphologie et la comparaison avec le malais sont très habilement mis en œuvre. La démonstration de l'existence d'emprunts au sanskrit en malgache est aussi très bien conduite; on voit de quelle importance est ce fait pour dater l'émigration malaise à Madagascar; et c'est un grand mérite de M. Ferrand que d'avoir mis en évidence l'existence



d'un élément sanskrit considérable dans le vocabulaire malais importé à Madagascar.

Au point de vue linguistique, le défaut le plus grave du livre consiste en ceci que l'auteur ne s'est pas astreint à admettre la régularité des correspondances entre les phonèmes de diverses langues d'une même famille, connue à présent sous le nom de principe de la constance des lois phonétiques. A lire M. Ferrand, on croirait que les correspondances phonétiques entre le malais et le malgache sont extrêmement capricieuses. Or, on sait que pareil caprice n'existe pas en principe. Les correspondances entre deux langues parentes se classent en groupes définis, et dans aucun domaine où les choses aient pu être étudiées à fond, on n'observe l'état troublé admis par M. Ferrand. Même sans connaître le domaine, on entrevoit aisément comment peuvent s'éliminer beaucoup de discordances que M. Ferrand constate, sans paraître en être choqué.

Pour ne rien dire d'un certain nombre d'étymologies peu vraisemblables — il y en a très peu, et M. Ferrand n'a guère admis que des rapprochements plausibles — il faut d'abord mettre à part quelques cas où le mot malgache répond non pas au mot malais, mais à un mot de quelque autre dialecte; M. Ferrand donne lui-même les faits dans sa liste étymologique; mais le parti pris absolu qu'il a de rapprocher le malgache du malais lui fait apparaître des irrégularités qui ne sont pas réelles. Ainsi p. 143, M. Ferrand admet, sur la foi de trois exemples, une correspondance mal. *p* = malg. *m*; mais l'exemple mal. *pulik* en face de malg. *muli* ne prouve rien puisqu'on a hatak *muli*; il y avait donc une forme à *m* initial en malais commun; et la question de savoir quel est le rapport de *p* à *m* ici appartient à la grammaire comparée des dialectes malais; elle n'est pas malgache. De même le rapprochement de dayak *alem* et de malg. *alind* est le bon, et non celui de javan. *malem* avec le mot malgache (p. 147). Aussi à la page 147 est admise une correspondance mal. *m* = malg. *n*; mais le seul exemple cité est mal. *mimpi* = malg. *nusi*; or, le dayak a *nupi*, qui répond exactement à malg. *nusi*. Ces faits, signalés par M. Ferrand lui-même dans sa liste étymologique, montrent que le malgache repose non sur le malais proprement dit mais sur la langue commune d'où sont issus les divers dialectes du groupe malais. Telle est assurément la pensée de M. Ferrand, mais il ne l'a pas suffisamment mise en évidence.

On sait que, en malgache, il y a, dans des conditions déterminées, alternance entre *f, h, l, r, s, v, z*, d'une part, et *p, k, d, dr, ts, b, j*, de l'autre. Dans les cas de ce genre, c'est *p, k, d, b*, qui représentent l'état malais commun, et *f, h, l, r*, l'innovation malgache. La loi générale,

c'est donc qu'à *p, k, d, b*, du malais commun répondent malg. *f, h, l, r*, à l'initiale du mot; elle est connue depuis assez longtemps déjà, et il est regrettable que M. Ferrand ne l'ait pas mise en pleine lumière; c'est une bien fâcheuse maladresse de rédaction, car le fait le plus caractéristique de la phonétique malgache se trouve noyé, et seuls des lecteurs très attentifs et avertis sauront le retrouver. — On s'attendrait à trouver quelque part dans le livre l'explication de l'alternance entre *f* et *p*, etc.: M. Ferrand ne la donne pas. Elle semble d'ailleurs assez facile à trouver, et elle ressort de l'exposé même de M. Ferrand; les formes à occlusive maintenue sont de règle au second terme des composés, là où le terme précédent se terminait en malais commun par une consonne; soit par exemple malg. *kazu* en regard de mal. *kayu* «bois», et malg. *ulitrā* «ver» en regard de mal. *ulat*; de l'exposé de M. Ferrand relatif aux finales, il résulte que *ulitrā* repose bien en effet sur *ulit*; donc le *k* initial ou intervocalique devient *h* en malgache; mais le groupe *-t* final (ou toute autre occlusive finale) + *k* a donné *k*; l'affaiblissement de *k* en *h* ne s'est pas produit là où il y a groupe de consonnes de ce type. De même, après nasale, *p, k*, etc., subsistent; de là malg. *am-pu* «au cœur» à côté de *fu* «cœur», cf. tagal *poso* «cœur», *batak pusu pusu* «foie». Dès lors les cas où un *p* initial malgache répond à un *p* malais doivent passer pour analogiques; ainsi *pola* en regard de mal. *pula*: M. Ferrand cite lui-même des formes dialectales: malg. *mpola, mbola, mbula*. — Le procédé de l'alternance a été étendu hors de ses limites primitives, ainsi dans malg. *fufu-pufu*, en regard de mal. *pupu*.

Après M. Ferrand, il reste donc à expliquer les anomalies innombrables qu'on observe dans les correspondances entre le malais et le malgache. Mais M. Ferrand a réuni les exemples, classé les étymologies, reconnu les principales règles et signalé un grand nombre de faits dialectaux. Grâce à lui le malgache est entré dans le grand ensemble des dialectes malais; il reste beaucoup à préciser; mais à certains égards la théorie est posée d'une manière qui semble définitive; partout le déblaiement est fait. Le livre est une œuvre qui suppose un travail long et bien conduit et qui fait faire à une question importante un pas décisif. En se consacrant, avec un entier désintéressement, à cette tâche vraiment scientifique, M. Ferrand a donné un exemple qui devrait être imité. La récompense qu'il souhaite est de voir étudier les choses malgaches comme elles méritent de l'être; il a engagé le travail dans la bonne voie; on souhaitera qu'il soit suivi par ceux de nos compatriotes qui résident à Madagascar.

LES PRINCIPALES PUBLICATIONS RELATIVES  
À L'ÉTHIOPIE, EN 1908.

Les notices qui suivent n'ont pas la prétention d'être une bibliographie complète des travaux concernant la philologie éthiopienne parus en 1908. Elles ont seulement pour objet de contribuer à cette bibliographie en donnant une courte description des livres ou mémoires qui m'ont été accessibles.

I. OUVRAGES GÉNÉRAUX. — Il est sans doute de bon augure, en tout cas très agréable, de commencer cette revue par l'article *Abyssinie* inséré par M. GUIDI dans la deuxième livraison de l'*Encyclopédie de l'Islâm* (Leyde, 1908). Dans ce mémoire, le savant sémitisant italien ne s'est pas proposé de résumer l'ensemble des connaissances actuelles sur l'Abyssinie. Il a voulu seulement retracer l'histoire de ce pays dans ses rapports avec l'Islam. Il l'a fait avec la sobriété, la précision et la clarté qui lui sont coutumières. Il a complété son article par une excellente bibliographie.

Les mêmes qualités que l'on constate dans le mémoire de M. Guidi se retrouvent dans celui de M. LITTMANN, intitulé *Abyssinia* et paru dans le premier volume de l'*Encyclopedia of Religion and Ethics* de M. J. HASTINGS (Edinburgh, 1908). Il s'agit ici d'une esquisse des religions pratiquées en Abyssinie.

Dans le domaine religieux il convient enfin de signaler une série de lettres relatives aux Falachas ou Juifs d'Abyssinie, publiées par M. J. FAÏTLOVITCH sous le titre *Tomara Faladyan* (Roma, 1908).

Depuis quelques années, le sol de l'Abyssinie et des contrées adjacentes a été soumis à des recherches scientifiques et archéologiques. En 1905, un congrès se réunit à Asmara, capitale de la colonie italienne d'Érythrée. A cette occasion, MM. G. DAINELLI et O. MARINELLI entreprirent une série d'excursions scientifiques et topographiques dans le pays. Ils en ont consigné les résultats dans l'ouvrage suivant : *Cenni sommarii sopra i resultati scientifici di un viaggio nella Colonia Eritrea* (Venezia, 1908). — Dans l'ordre archéologique, ils ont surtout porté leurs investigations sur l'ancienne Coloé des géographes grecs et romains, la cité actuelle de Cohaito. Ils ont publié à ce sujet, dans les fascicules III et IV du tome XXVII du *Bollettino della Società Africana* (Napoli, 1908), un

article intitulé : *Le prime notizie sulle rovine di Cohaito nella Colonia Eritrea*. — De M. G. DAINELLI nous avons aussi la première partie d'un ouvrage général : *In Africa. Lettere dall' Eritrea*.

D'autres travaux d'ensemble du même genre ont été consacrés à l'Abyssinie et notamment à l'Érythrée. Voici les titres de quelques-uns : VON FALKENBERG, *Kaiser Menelik und die Grossmächte*; — R. PAOLI, *Nella Colonia Eritrea, Studi e viaggi*; — A. PIRANTONI, *L'Africa italiana*, vol. I.

II. HISTOIRE ET CHRONOLOGIE. — Dans la *Revue de l'Orient chrétien*, t. XIII, p. 101-104, M. S. GRÉBAUT a consacré une très utile étude à la *Concordance de la chronologie éthiopienne avec la grégorienne*. Dans les deux tableaux, suivis de deux appendices, qui constituent son travail, il s'est proposé de montrer l'équivalence des dates dans les calendriers éthiopien et grégorien. Le premier tableau a pour objet l'équivalence des ères éthiopienne et grégorienne. L'exemple choisi est celui du premier jour de maskaram, dont la correspondance avec des dates grégoriennes est donnée dans les trois cas qui peuvent se présenter. Le second tableau établit l'équivalence des mois et des jours de l'année dans les deux calendriers. Deux cas sont à considérer, avec lesquels sont en rapport les deux appendices de l'article.

Le P. BECCARI, continue avec tout le soin, et même tout le luxe que l'on sait, son importante et très intéressante collection des *Rerum Aethiopicarum Scriptores occidentales inediti a saec. XVI ad XIX*. Le volume VII, paru en 1908, termine avec les livres IX et X, l'*Historia Aethiopia* du P. E. D'ALMEIDA. Un index relatif à tout l'ouvrage occupe les dernières pages de ce volume.

III. LITTÉRATURE ÉTHIOPIENNE. — Le *Katalog der orientalischen Handschriften der Stadtbibliothek zu Hamburg*, publié par M. G. BROGELMANN (Teil I; Hamburg, 1908), n'enregistre que huit manuscrits éthiopiens. Le plus intéressant est peut-être celui du livre d'Hénoch; il date selon toute vraisemblance du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Dans la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, t. LXII, p. 748-753, M. F. PRÄTORIUS continue la série d'*Äthiopische Etymologien* qu'il a commencées dans le même périodique, t. LXI, p. 615 et suivantes. Nous avons ici neuf petites études (n<sup>o</sup> 10-18) dont la plus importante est consacrée à la préposition et conjonction temporelle *ha ama*.

M. F. MARTIN, dans l'*Orientalistische Literaturzeitung* de 1908,

col. 220-222, se propose d'expliquer le passage de l'*Ascension d'Isaïe*, I, v, 8, dont l'interprétation est d'autant plus difficile et problématique qu'il s'agit de noms propres.

Sous le titre générique de *Littérature éthiopienne pseudo-clémentine*, M. S. GRÉBAUT a achevé, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, t. XIII, p. 166-180 et 314-320, d'éditer en éthiopien et de traduire en français le *Mystère du jugement des pécheurs*.

D'autre part, dans la même revue, t. XIII, p. 337-345, il a commencé la publication, également en éthiopien et en français, d'un texte hagiographique, la *Vie de Barsoma le Syrien*, selon la recension éthiopienne contenue dans le manuscrit n° 31 de la collection d'Abbadie à la Bibliothèque nationale. Il s'agit de Bar-Şauma, le saint archimandrite jacobite.

Dans la *Revue de l'Orient chrétien* encore, t. XIII, p. 212-218, M. M. CHAINE a fait paraître une *Note sur les animaux de saint Ménas*. Dans cette analyse des actes du martyr de saint Ménas, tels que la rédaction éthiopienne les expose dans le manuscrit d'Abbadie n° 92, M. Chaine s'est proposé surtout de fournir quelques documents nouveaux pour l'interprétation des deux figures de chameaux dont l'image de saint Ménas est habituellement accompagnée.

Mais dans le domaine hagiographique, la publication la plus importante est due à M. A. TURAIEV. Le texte éthiopien et la traduction latine de ses *Acta S. Aaronis et S. Philippi* ont pris place dans le *Corpus scriptorum christianorum orientalium*, où ils constituent le fascicule 2 du tome XX de la seconde série éthiopienne. Déjà en 1902, dans une *étude sur les sources hagiologiques de l'histoire d'Éthiopie*, publiée à Saint-Petersbourg et en russe, M. Turaiev avait parlé (p. 119-154) de ces deux saints indigènes. Aaron vécut au temps des persécutions provoquées par les rois 'Amda-Şyon et Sayfa-Ar'ed, c'est-à-dire au XIV<sup>e</sup> siècle. Il était le disciple de Başalota-Mikâ'él et fonda le monastère dit Dabra-Dârét ou Dabra-Farân, dans le Begameder. Le texte de ses actes est contenu dans un manuscrit unique conservé au British Museum. Ce manuscrit renferme en outre quatre documents de courte étendue, que M. Turaiev a joints à son édition. Les deux plus importants consistent en une vie d'un moine nommé Iyasu, du couvent de Dabra-Dârét, et en quelques épisodes de l'histoire de ce monastère. — Les Actes de saint Philippe avaient déjà été publiés par M. Turaiev, qui en donne cette fois une édition améliorée. Ils sont également contenus dans un manuscrit unique du British Museum. Ils furent écrits dans la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle et fournissent aussi des renseignements sur la persécution des

chrétiens par 'Amda-Syon et Sayfa-Ar'ed. Saint Philippe, disciple de Takla-Hâymânôt, fut le troisième archimandrite de Dabra-Libânos.

En ce qui concerne la littérature liturgique, deux rituels ont été publiés à Rome par la maison De Luigi. C'est, d'une part, le *Mashafa Qandil*, ou rituel de l'extrême-onction, et, d'autre part, le *Mashafa Gienzat*, ou rituel pour les défunts. Ces deux ouvrages sont édités à l'usage des prêtres abyssins, et non dans un but scientifique.

IV. AMHARIQUE. — Depuis quelques années, les grammaires ou manuels de la langue amharique, la langue la plus répandue en Abyssinie, se multiplient presque outre mesure. L'année 1908 a vu paraître encore deux ouvrages de ce genre.

Sous le titre : *Initia Amharica. An Introduction to spoken Amharic* (Cambridge), M. G. H. AMBRUSTER a composé une grammaire pratique, basée sur la conversation populaire.

D'autre part, l'on doit à M. G. J. AFEWORQ un *Guide du voyageur en Abyssinie*, publié à Rome. M. Afeworq est un Abyssin, assistant pour l'amharique à l'Institut oriental de Naples. Son *Guide* est un ouvrage utile. Il consiste en un vocabulaire avec prononciation figurée, en exercices, dialogues et entretiens. Le voyageur y trouve à peu près tout ce qui lui est nécessaire pour s'initier aux mœurs et coutumes abyssines. En outre, ceux qui étudient la langue amharique ont à leur disposition un riche matériel et de précieux renseignements.

M. Afeworq a complété son manuel par une sorte de roman à fond moral et religieux, écrit en amharique et publié à Rome par M. Gallina, professeur à l'Institut oriental de Naples. Il s'agit du *Leb wallad tarik*, c'est-à-dire d'une histoire imaginée. La langue en est claire, élégante et soutenue. Ce livre comptera parmi les meilleures productions de la langue amharique littéraire. Il fournit aussi au lexicographe un certain nombre de mots nouveaux.

V. TIGRÉ. — Au cours d'une mission dans le Nord de l'Abyssinie, M. E. LITTMANN a recueilli une copieuse collection de documents qui doivent prendre place dans les *Publications of the Princeton University Expedition to Abyssinia*. En attendant, il a donné dans l'*Archiv für Religionswissenschaft*, t. XI (1908), p. 298-319, sous le titre *Sternensagen und Astrologisches aus Nordabessinien*, la traduction en allemand de 18 textes tigrés relatifs à des légendes stellaires et à des faits astronomiques. L'étude préliminaire comprend trois parties. M. Littmann traite

d'abord des noms astronomiques en tigré et de leur origine. Ils proviennent de trois sources : ou bien ils sont directement empruntés à l'arabe; ou bien ils sont probablement traduits de l'arabe; ou bien enfin ce sont des noms indigènes. A cette étude linguistique font suite des remarques sur les astérismes et leur valeur astrologique, et des considérations sur l'origine des légendes astronomiques.

A. GUÉRINOT.

#### NOUVELLES PUBLICATIONS RELATIVES AUX TSIKANES.

Notre confrère M. Decourdemanche vient de publier une *Grammaire du Tchingané ou langue des Bohémiens errants* (Paris, 1908, in-8°, 384 p., chez Geuthner). M. Decourdemanche envisage la langue directement, abstraction faite de son histoire; il en propose une analyse d'après des principes qu'il donne comme formulés par les «Tchinganés» eux-mêmes. Malheureusement, il pousse le dédain de l'histoire au point de ne dire ni où, ni comment ces principes ont été formulés par les Tsiganes. Le résultat de l'application des principes surprendra bien les indianistes et les linguistes accoutumés aux procédés de la grammaire comparée des langues indo-européennes; et quand, p. 280, ils trouveront *merao*, «tuer», analysé en *me* «sang» et *ruo* «faire sortir», ou, p. 281, *siv* «aiguille», analysé en *si* «sang» et *vo* «faisant sortir», ils hésiteront sans doute un peu à suivre notre confrère.

Dans le cahier de juillet 1908 (= vol. II, 1) de la nouvelle série du *Journal of the Gipsy Lore Society*, p. 67 et suivantes, M. Ernst Kuhn discute l'important mémoire de M. F. N. Finck sur la langue des Tsiganes arméniens (*Mémoires de l'Académie de Saint-Petersbourg*, VIII<sup>e</sup> série, cl. hist.-phil., VIII, n° 5). M. Finck a, on le sait, rendu un très grand service en réunissant tous les témoignages qui ont été recueillis sur le parler des Tsiganes arméniens et en les étudiant en détail. Le tsigane arménien n'a pas de grammaire qui lui soit propre : il se sert purement et simplement des formes ordinaires de l'arménien du type que M. Adjarian appelle type de *gə* (d'après l'emploi de la particule *gə* au présent); en revanche, le vocabulaire diffère entièrement de celui de l'arménien, sauf en ce qui concerne les petits mots semi-grammaticaux : pronoms, prépositions, etc. Le tsigane arménien présente donc le cas, très intéressant pour la linguistique générale, d'une langue qui a emprunté une grammaire, sans emprunter le vocabulaire correspondant.

M. Kuhn reconnaît, sans peut-être y insister assez, le grand intérêt que présente à cet égard l'exposé de M. Finck. En revanche, il critique vivement une vue de l'auteur. Après examen du vocabulaire, M. Finck est amené à conclure que le tsigane arménien représenterait un parler de l'Inde distinct de ceux qui ont fourni les autres parlers tsiganes connus. M. Kuhn ne reconnaît au contraire aucune différence essentielle et soutient que les origines du tsigane tout entier sont multiples et qu'aucune forme du tsigane ne représente un parler unique de l'Inde, ce qui est en effet très vraisemblable. Au vrai, toute affirmation décisive sur ce point est prématurée, aussi longtemps qu'on n'aura pas sur les parlers tsiganes d'Asie des renseignements plus complets que ceux qu'on possède aujourd'hui. Mais il reste vrai que le tsigane arménien est quelque peu aberrant. Sans doute, le fonds du vocabulaire est le même que celui de tous les parlers tsiganes : c'est que tous les parlers d'un même groupe présentent les mêmes vocables à très peu près ; il n'y a rien à tirer de là. Sans doute aussi le traitement *st* et le traitement *th* de l'ancien *st* se trouvent tous les deux dans le Nord-Ouest de l'Inde ; et M. Finck donne des faits une idée un peu inexacte en opposant le traitement prakritique *-th-* du *-st-* de *kasta-* dans *kath* du tsigane arménien au traitement *-st-* des autres parlers tsiganes ; il s'agit d'une simple différence dialectale qui a son pendant dans l'Inde même, et non pas nécessairement d'une différence chronologique. Toutefois, aussi longtemps que l'on n'aura pas retrouvé dans d'autres parlers tsiganes une forme pareille au *kath* du tsigane arménien, mais seulement *east* (forme du tsigane européen), *khast* (forme du tsigane persan), etc., il restera que le tsigane arménien est une forme dialectale particulière. Le problème n'est pas résolu, mais il valait la peine de le poser nettement ; seuls des faits nouveaux, que M. Kuhn appelle avec raison, permettront de résoudre une question dont on voit toute l'importance pour l'étude des parlers tsiganes.

A. MEILLET.

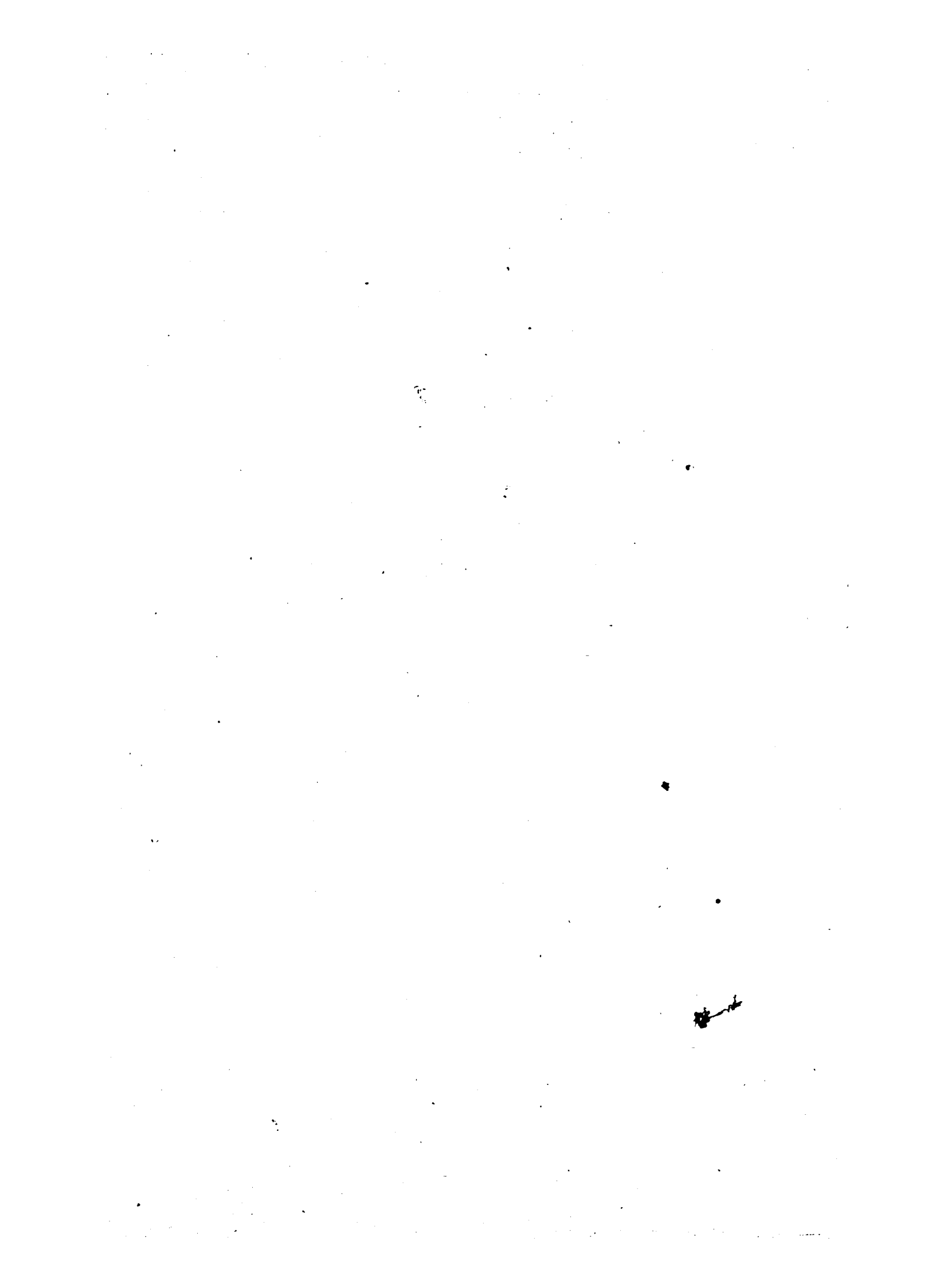
La *Gipsy Lore Society* a été fondée à Liverpool pour s'occuper de la langue, de l'ethnologie et du folk-lore des Bohémiens ou romanichels. Elle vient de faire imprimer par T. et A. Constable, imprimeurs de l'Université d'Édimbourg, une bibliographie provisoire de tout ce qui a été écrit sur le compte de ces incorrigibles nomades, et elle fait appel à tous ceux qui s'intéressent à cette curieuse et bien gênante peuplade pour la compléter. (George F. Black, *A Gipsy Bibliography. Provisional*



issue, 1909, in-8°.) Cette bibliographie est aussi vaste que possible; elle comprend tout ce qui se rapporte aux Bohémiens, que ce soient des travaux sérieux ou des ouvrages de pure imagination, comme des romans ou des pièces de théâtre.

M. G. Black est attaché à la bibliothèque publique de New York (Lenox Library building); aussi a-t-il pu donner le plus grand nombre des titres d'ouvrages en les copiant avec le plus grand soin, sur les œuvres elles-mêmes. Les autres indications proviennent du catalogue du British Museum et de l'*Orientalische Bibliographie* de L. Scherman; on a utilisé également le *Verzeichniss* publié à Leipzig en 1886, les *Zingari* de Colocci, parus à Turin en 1889, et, en ce qui concerne la Russie, les maigres indications données à la fin des *Tzygany* de Patkanov (Saint-Petersbourg, 1887). On met tout dans la bibliographie, mais il faudra savoir choisir. C'est ainsi qu'on se demande ce que fait, à la page 92, la note suivante, à propos de l'ouvrage de W. Z. Ripley, *Races of Europe* (New York, 1899): «P. 419 has an important note on the «Juruks», or wanderers of Anatolia, with two portraits.» Les Yuruks d'Asie-Mineure sont des Turcs restés nomades (c'est ce que veut dire leur nom), et n'ont rien à faire avec les Tziganes ou romanichels.

C. H.



# CHRONIQUE

## ET NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

---

L'Université de Louvain vient de célébrer le 75<sup>e</sup> anniversaire de sa restauration. Des fêtes brillantes ont été données à cette occasion, auxquelles assistaient de nombreux délégués des académies, universités et sociétés savantes de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, de Suisse, d'Amérique. Notre confrère M. l'abbé Chabot s'est exprimé en ces termes, au nom de notre Société qu'il représentait officiellement :

« La Société asiatique de Paris m'a chargé d'apporter à l'Université de Louvain l'expression de ses vœux les meilleurs et de ses plus cordiales félicitations.

« La Société asiatique a toujours compté et compte encore parmi ses membres des professeurs de Louvain. Ces bonnes relations remontent jusqu'à l'époque où l'enseignement oriental commença à figurer sur les programmes de l'Université, c'est-à-dire au lendemain même de sa restauration.

« Car c'est une des gloires incontestables de l'Université de Louvain d'avoir eu dans son corps professoral des hommes tels que Nève, Beelen, de Harlez, Lamy et d'autres qui ont été, au XIX<sup>e</sup> siècle, les véritables initiateurs des études orientales en Belgique.

« Depuis le jour où il a fait son apparition à l'Université de Louvain, l'enseignement oriental y fut en constant progrès. Dans ces dernières années, il a reçu un développement considérable, en harmonie avec l'importance que les découvertes récentes ont donnée à ces études, et la Société asiatique se félicite de compter parmi ses membres le Recteur auquel sont dus de si heureux progrès et de si louables innovations (M<sup>re</sup> Ad. Hebbelynck). »

Parmi les savants qui furent proclamés docteurs *honoris causa*, figure le nom de notre confrère M. Barth.

— Le 12 mai, la Société de géographie a tenu, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, sous la présidence du Ministre de l'Instruc-

tion publique, une séance solennelle consacrée au voyage de M. le commandant d'Ollone dans l'Ouest Chinois. M. d'Ollone a fait de son voyage un récit très attachant illustré par une série de photographies d'une netteté et d'un relief remarquables. Il a rendu un hommage mérité à ses collaborateurs, MM. de Fleurette, Lepage et de Boyve, ainsi qu'aux PP. de Guébriant et Dury, dont le concours a puissamment aidé au succès de sa mission.

— Le 17 mai, M. Aurel Stein a fait à la Société de géographie une conférence sur son dernier voyage au Turkestan. Ce solide et brillant exposé a été écouté et applaudi par un auditoire d'élite, auquel de très belles photographies ont permis d'apprécier le grand intérêt des découvertes faites par le savant voyageur. Le lendemain, un déjeuner a été offert à M. Stein par notre Société et par le Comité de l'Asie française. De nombreux amis étaient venus témoigner leur sympathie à notre confrère, et M. Senart s'est fait leur interprète en le félicitant du succès de sa campagne archéologique.

L'Académie des Inscriptions, de son côté, a décerné à M. Stein le prix Stanislas Julien pour son ouvrage intitulé : *Ancient Khotan*.

— M<sup>me</sup> Specht, veuve de notre regretté confrère, a offert à la bibliothèque de l'Institut catholique de Paris les manuscrits de son mari et aussi les papiers de Grimblot et de Léon Feer, dont M. Specht s'était rendu acquéreur. Un inventaire de ces papiers sera sans doute publié ultérieurement. Nous pouvons noter dès maintenant que les papiers de Grimblot en particulier contiennent des transcriptions, en caractères romains, de textes pâlis, la plupart publiés aujourd'hui, et les fiches d'un dictionnaire pâli qui pourraient être utilement consultées pour la préparation du nouveau dictionnaire entrepris sous la direction de M. Rhys Davids.

— Notre confrère, M. R. Sakaki, professeur à l'Université de Kyôto, vient d'achever la préparation d'une édition critique du *Lankavatāra-sūtra* fondée sur la collection des meilleurs manuscrits et sur la comparaison des versions chinoises et tibétaine. Il se propose, à son retour au Japon, de publier ce texte avec une traduction française.

— La maison E. J. Brill de Leide met en souscription l'ouvrage suivant : *Feng shen yen i, Die Metamorphosen der Götter, aus dem Chinesischen übersetzt von Wilhelm Gauthier*. C'est un roman fantastique, dont

W. Grube avait entrepris la traduction et qu'il considérait comme une source précieuse pour la connaissance du taoïsme vulgaire. Au moment de sa mort, il avait traduit 46 chapitres sur 100. Cette partie formera le premier volume (500-600 pages), dont on annonce l'apparition en 1909. Un second volume, dont le prospectus ne nomme pas l'auteur, achèvera l'ouvrage. Les deux volumes sont de format in-4° et illustrés. Le prix de souscription est de 20 marks par volume.

— La Commission archéologique de l'Indochine instituée près le Ministère de l'Instruction publique vient de publier le premier numéro de son *Bulletin*. Il comprend un rapport de M. Bonhoure, gouverneur général par intérim, sur la conservation des monuments historiques de l'Indochine, et trois rapports de M. H. Parmentier sur les travaux à exécuter à Angkor, sur la méthode suivie dans les travaux de restauration du temple de Po Nagar à Nhatrang et sur la création d'un musée cham. A ce fascicule est jointe une réduction du plan des ruines d'Angkor dressé par le lieutenant Ducret, qui modifie profondément l'idée qu'on se faisait jusqu'ici de la situation relative des différents édifices.

— M. Baumstark a fait l'inventaire sommaire des bibliothèques de l'archevêque syrien catholique et de l'église syrienne jacobite à Damas. Ces deux fonds sont très modernes. Le premier est surtout intéressant pour les manuscrits liturgiques syriens qui y sont rassemblés en vue de la publication du Bréviaire syrien catholique, et pour les textes de la liturgie arabe melchite qu'on pourrait utilement comparer avec les textes grecs. Le second renferme les Homélies du patriarche Ignatios Schakr-Allah et une explication pratique de la liturgie (les deux œuvres en karsuni), puis des rituels; le tout sans grande valeur (*Oriens Christianus*, t. V, 3<sup>e</sup> partie).

— Dans l'*Oriens Christianus* (vi<sup>e</sup> année) le D<sup>r</sup> Bruno Kirschner publie quelques pièces métriques du genre sôgithâ, acrostiches et alphabétiques. Ces pièces, anonymes, ne présentent qu'un intérêt des plus restreints. Dans un court préambule, M. Kirschner étudie la forme rythmique et l'utilisation liturgique du genre sôgithâ.

— Signalons l'apparition dans la collection : *Corpus scriptorum christianorum orientalium* (2<sup>e</sup> série, t. 37) d'un important volume : *Documenta ad origines monophysitarum illustrandas*, ed. J.-B. Chabot. C'est un énorme dossier, inédit (sauf la pièce n<sup>o</sup> XL), contenu dans un manuscrit

unique du British Museum, *Add.* 14602. Nous en reparlerons plus longuement quand la traduction aura paru. Pour en rendre l'utilisation plus facile, M. Chabot a eu l'heureuse idée d'adjoindre à son volume un index des noms propres et de lieux.

— La tradition indienne attribue un traité de politique au Machiavel de l'Inde, l'astucieux brahmane Cāṇakya ou Kauṭilya qui réussit à renverser la dynastie des Nanda au profit de Candragupta, le premier des Maurya. Cet ouvrage, sur lequel on ne possédait que des renseignements peu satisfaisants, a été récemment découvert par M. Hillebrandt dans la collection de manuscrits de M. J. Jolly conservée à la bibliothèque de Munich. Dans un article intitulé *Über das Kauṭilyasāstra und Verwandtes* (Sonderabdruck aus dem 86. Jahresbericht der schlesischen Gesellschaft für vaterländische Cultur, Breslau, 1908), M. Hillebrandt donne de ce *śāstra* une analyse qui en montre le grand intérêt et en fait vivement désirer la publication.

— Le comité d'organisation du troisième Congrès de l'histoire des religions, tenu à Oxford au mois de septembre dernier (cf. *J. A.*, sept.-oct. 1908, p. 323), a publié avec une rapidité qui tient du prodige les communications dont les diverses sections ont entendu la lecture. (*Transactions of the third International Congress for the History of Religions*. Oxford, Clarendon Press, 1908, 2 vol. in-8°.) Un certain nombre n'y figurent que sous forme d'extraits ou de résumés; mais l'ensemble donne une image fidèle de ces intéressants débats où les principes, les méthodes, les problèmes de l'hiérologie et de l'hiéroglyphie, comme les appelle M. Goblet d'Alviella, ont été examinés avec autant de science que de talent. Ces deux beaux volumes ne sont pas seulement d'un contenu très attachant, ils se présentent encore sous cette forme parfaite à laquelle la Clarendon Press nous a depuis longtemps habitués.

#### PÉRIODIQUES.

**Anthropos**, vol. IV, n° 2, mars-avril 1909 :

P. Aloïs HAMBERGER. Religiöse Ueberlieferungen und Gebräuche der Landschaft Mkulwe (Deutsch-Ostafrika). — P. Aloys SCHOTTER. Notes ethnographiques sur les tribus du Kouy-tcheou (Chine), 2<sup>e</sup> partie. — P. Josef MEIER. Mythen und Sagen der Admiraltätsinsulaner (*fin*). —

— P. Paul CAMBOUÉ. Les dix premiers ans de l'enfance chez les Malgaches. Circoncision, nom, éducation. — P. V. M. EGIDI. Casa e villaggio, sottotribù e tribù dei Kuni (Nuova Guinea Inglese). — P. Anastase Marie de SAINT-ÉLIE. Aventures d'un voyage en 1861 dans le Yémen. — William CROOKE. Death; Death Rites; Methods of disposal of the dead among the Dravidian and other Non-Aryan Tribes of India. — F. X. KUGLER. Auf den Trümmern des Panbabylonismus. [Contre la théorie d'A. Jeremias sur l'âge de l'astronomie babylonienne.] — Alice WERNER. Bushman Art.

**The Buddhist Review**, vol. I, n° 1, janvier 1909 :

Mrs. Rhys DAVIDS. Buddhism and Ethics. — Prof. E. J. MILLS. Buddhism and Science. — Howell SMITH. Buddhism and Free Thought.

N° 2, avril 1909 :

Edw. GREENLY. The everlasting Hills, or The Second Sign. — Major Bhola NAUTH. The Mystery of Rebirth. — D. T. SUZUKI. The Development of Mahāyāna Buddhism. — Howell SMITH. The Christian and Buddhist Conceptions of Love. — F. J. PAYNE. Notes and News.

**Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient**, t. VIII, n° 3-4 :

Les barbares soumis du Yunnan, chapitre du *Tien hi*, traduit par G. SOULIÉ et TCHANG YI TCH'OU, annoté par A. BONIFACY. 2° partie. — L. CADIÈRE. Monographie de la semi voyelle labiale en annamite et en sino-annamite (*suite*). — J. Ph. VOGEL. Études de sculpture bouddhique. — P. PELLIOU. Une bibliothèque médiévale retrouvée au Kan-sou. — G. BONIFACY. Étude sur les coutumes et la langue des Lolo et des La-qua du Haut-Tonkin.

**Indian Antiquary**, décembre 1908 :

V. GOPALA Aiyer. The Date of Buddha. — V. VENKAYYA. Ancient History of the Nellore District. — C. P. TIELLE. The Religion of the Iranian peoples. Translated by G. K. NARIMAN. — H. A. ROSK. Contributions to Panjabi lexicography. Series I.

Janvier 1909 :

C. P. TIELLE. The Religion of the Iranian peoples (*suite*). — V. VENKAYYA. Ancient History of the Nellore District (*suite*). — T. A. GOPINATHA

Rio. Arjyur Plates of Virūpākṣa, śakasamvat 1312. — H. A. ROSE. Contributions to Panjabi lexicography (*suite*).

**Journal of the Royal Asiatic Society, avril 1909 :**

Vincent A. SMITH. The Gurjarās of Rājputāna and Kanauj. — Ananda K. COOMARASWAMY. Mahāyāna Buddhist Images from Ceylon and Java. — A. VON LE COQ. A short account of the origin, journey and results of the first royal Prussian (second German) expedition to Turfan in Chinese Turkistān. — J. F. FLEET. The origin of the Buddhavarsha, the Ceylonese reckoning from the death of Buddha. — F. Victor DICKINS. A translation of the Japanese Anthology known as *Hyakunin Isshu* or Hundred poems by a hundred poets.

*Miscellaneous Communications* : H. JACOBI. *Arthamāteva*. — A. B. KEITH. Amitrochates. — J. F. FLEET. Notes on the above. — A. B. KEITH. Notes on syntax. — Vikramāditya and Kālidāsa. — T. BLOCH. The modern name of Nālandā. — R. NARASIMHACHAR. The Gaṅga Prince Bātuga II. — R. HOERNLE. Harshavarthana and Śilāditya. — G. A. GRIERSON. A Folk-tale Parallel. — VENKATESH VĀMAN SOVANI. What is the *Hydayadarpaṇa*? — Annette S. BEVERIDGE. Notes on the Bābar-nāma. — G. A. JACOB. Notes on Sanskrit Similes. — F. W. THOMAS. Kaniska's Inscription of the year 9. — *Ubalika* and *Yukta*.

**Revue du Monde musulman, vol. VII, n° 1-2, janvier-février 1909 :**

BENALI FÉKAR. La représentation des musulmans algériens. — Paul PAQUIGNON. La corruption des mœurs à Tanger. — NIGARENDÉ. Beyrouth centre médical. — N. SLOLSCHZ. Moïse Edrehi, un savant marocain (1760 [?]-1840). — ABOU BEKR ABDESSELOM BEN CHOÛB, MARIANI, MOHAMMED-DJINGUIZ. Notes et documents : L'argumentation juridique en droit musulman. — Les écoles coraniques de Saint-Louis. — L'Islam en Crète. — L'Islam dans les possessions hollandaises, portugaises et américaines de l'Archipel indien. — P., L. M., Ed. MICHAUX-BELLAIRE, J. REBY, L. B., N. S., SAHED-NASSAGH et L. BOUVAT, D'O. Autour du Monde musulman : Pour la femme musulmane. — Algérie : Magie et religion du Nord africain. — Le Cercle Salah Bey. — Maroc : Un livre de Moulay Abd el-Hafid. — La presse arabe au Maroc. — Sur les deniers de Juba II trouvés au Maroc. — Europe : Russie. — Le Jubilé du poète géorgien Akaki Tseretebi. — Empire ottoman : Les Albanais et le nouveau régime. — En Palestine. — Asie : Perse. — La situation en Perse. — Le mouvement insurrectionnel



dans l'Iude. — Les musulmans de Java. — L. BOUVAT. La Presse musulmane : La nouvelle presse ottomane. — En Russie. — L. M., L. B. Les livres et les revues : La « Question arabe » de Martin Hartmann. — L'usure en droit musulman et ses conséquences pratiques. — Le droit de guerre et la propriété. — L'Islam et les missions chrétiennes. — La bibliothèque de l'« Idjtihad ». — Un an à Constantinople. — Un dictionnaire turc-roumain. — La Perse d'aujourd'hui. — L'enseignement au Maroc. — Une encyclopédie des religions et des morales. — Au Siam. — « Marruecos ».

## N° 3, mars :

A. JOLY. La tannerie indigène à Constantine. — A. CABATON. L'Espagne et la culture arabe, des origines à nos jours. — Cl. HUART, GUILAN, A. E., MOAÏRAT, L. M. Notes et documents : L'ancien régime dans l'Empire ottoman. — La révolution à Tauris. — Le « Mouçavat ». — Remarques sur la situation en Perse. — La Tripolitaine il y a cent ans et aujourd'hui. — La dernière querelle entre Rifâ'iyyîn et Qâdiryyîn. — L. B., N. SLOUSCH, E. Autour du Monde musulman : *Europe*. — *Russie*. — *Arabie* : Un projet de Parlement musulman international. — *Empire ottoman* : Arabes chrétiens contre Russes et Grecs. — *Perse* : La révolution. — Perse et Turquie. — Les Persans à la Faculté de Médecine de Paris. — Les compagnies étrangères en Perse. — *Indes*. — *Indes Néerlandaises*. — *Afrique italienne*. — *Égypte*. — *Maroc* : Gaston BUCHET. — *Afrique du Sud*. — *Zanzibar*. — *Oman*. — L. BOUVAT. La Presse musulmane : Journaux de Turquie. — En Russie. — Journaux musulmans de Crète. — Un organe libanais en Égypte. — Journaux de Tripolitaine. — La « Vigie marocaine ». — Le « Souf Esrâfil ». — Un organe révolutionnaire à Recht.

## N° 4, avril :

Ed. MICHAUX-BELLAIRE. Le droit de propriété au Maroc. — A. J. REINACH. Les voyages de William Lithgow dans l'Empire ottoman, 1609-1616. — N. SLOUSCH. Les Juifs à Boukhara. — A. CABATON, P. PAQUIGNON, M. BESNIER, N. S. Notes et documents : Un congrès de jeunes Javanais à Djogjakarta. — Deux anecdotes sur 'Al-Halladj. — Nouvelles fouilles dans la nécropole de Tanger. — Discours prononcé par le député Maksoudov à la Douma d'empire de Russie, dans la discussion du budget du ministère de l'Intérieur, 1909. — A. L. C., L. B., D. M. Autour du Monde musulman : *Afrique* : Algérie. — Lettre de Tripolitaine. — *Égypte* : La Question d'El-Azhar. — *Russie* : L'activité économique des musulmans russes. — *Empire ottoman* : La contre-révolution. — Sir Eldon Gorst en Syrie. — La Mecque et Médine. — *Perse*. — *Indes* : Lettre des Indes. — Le

«Seva-Sadan». — A. CABATON, L. B. La presse musulmane: La presse indigène aux Indes Néerlandaises. — En Turquie. — En Russie. — En Tunisie. — Au Maroc. — L. B. Les Livres et les Revues: Une histoire de Guzerati. — L'imprimerie et la librairie à Beyrouth. — Notes de bibliographie ottomane. — Notes de bibliographie tartare. — Législation musulmane. — Algérie, Tunisie. — Histoire des cadis d'Égypte. — L'Histoire universelle d'Ibn Miskawaïh. — Les lois constitutionnelles de l'Empire ottoman. — A l'Université égyptienne.

T'oung Pao, série II, vol. X, n° 1, mars 1909 :

E. FERRAND. Le pays de Mangalor et de Mangastini. — H. CORDIER. La politique coloniale de la France au début du Second Empire. Indochine, 1852-1858. — Berthold LAUFER. Der Cyclus der zwölf Tiere auf einem altturkistanischen Teppich. — Ed. CHAVANNES. Note sur la peinture de Kou K'ai-tche, conservée au British Museum. — *Mélanges*: Exploration en Chine (commandant D'OLLONE).

# SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

SÉANCE DU 12 MARS 1909.

La séance est ouverte à 4 heures et demie sous la présidence de M. SENART.

Étaient présents :

MM. ALLOTTE DE LA FUÏE, AMAR, AYMONIER, BOUVAT, CABATON, J.-B. CHABOT, DE CHARENCEY, CONTI ROSSINI, DECOURDEMANCHE, DELAPORTE, DUSSAUD, FERRAND, FINOT, FOUCHER, DE GENOUILLAC, GUIMET, HACKIN, HUARD, LEROUX, MACLER, MEILLET, RÈSKÉ, SCHWAB, SEVADJIAN, THUREAU-DANGIN, VINSON, *membres*; CHAVANNES, *secrétaire*.

Les procès-verbaux des deux séances du 8 janvier et du 12 février sont lus; la rédaction en est adoptée.

Sont reçus membres de la Société :

MM. ARCHAMBAULT, commis principal des postes à Nouméa (Nouvelle Calédonie), présenté par MM. Schwab et Senart;

LOUIS BOULARD, professeur agrégé à la faculté de droit de Lille, 39, avenue du Roule, Neuilly, présenté par MM. Sylvain Lévi et Moret.

M. GUIMET présente, en même temps que les trois derniers numéros de la *Revue de l'histoire des religions*, un ouvrage de M. Raymond Weill sur *La deuxième et la troisième dynastie (égyptiennes)*.

M. ALLOTTE DE LA FUÏE présente un article qu'il a publié dans la *Revue d'assyriologie* sous le titre : *Le gour saggal et ses subdivisions*.

M. SCHWAB présente le tome IV de la traduction du Zohar par Jean de Pauly, publiée par M. Lafuma; il présente également deux ouvrages de M. Nahum Slouschz, intitulés : *Les Hébræo-Phéniciens et Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères*.

M. HUARD est chargé de faire un rapport sur le journal *Tarakti*, publié à Bakou, que Ahmed bey demande à échanger contre les publications de la Société. Le Bureau s'occupera en outre d'étudier s'il y a lieu

d'accorder cet échange à la publication intitulée *The Sacred Books of the Hindus* (Allahabad).

M. SENART annonce que, par un décret publié dans le *Journal officiel* du 6 février dernier, l'appartement dont la Société avait sollicité la jouissance dans les établissements de l'Institut lui est accordé.

Après une discussion à laquelle prennent part MM. Sylvain LÉVI, DECOURDEMANCHE, CHABOT, FINOT et DELAPORTE, il est décidé que les séances de la Société se tiendront, comme par le passé, le second vendredi du mois, à 4 heures et demie, mais que la Bibliothèque sera ouverte, les jours de séance, à partir de 3 heures: la Bibliothèque restera d'ailleurs ouverte tous les samedis après-midi.

M. FOUCHER offre à la Société, de la part de la Section des sciences religieuses de l'École des Hautes Études, la collection des annuaires publiés par cette section: il manque à la collection les numéros 2 et 3 qui sont épuisés.

M. ALLOTTE DE LA FUÏE lit une communication sur les mesures de capacité dans les documents présargoniques de Telloh.

M. REVILLOIT, indisposé, s'est excusé de ne pouvoir assister à la séance; la communication qu'il avait annoncée est renvoyée à la séance suivante.

M. DE CHARENCEY signale certaines affinités entre la numération basque et la numération égyptienne.

M. VINSON présente quelques observations.

La séance est levée à 6 heures.

#### ANNEXE AU PROCÈS-VERBAL.

(Séance du 12 mars 1909.)

#### NUMÉRATION BASQUE ET ÉGYPTIENNE.

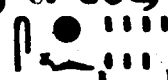
C'est vraisemblablement pendant la période quaternaire que l'homme fit sa première apparition dans l'Ouest de l'Europe. Les deux plus anciennes races qui s'y succédèrent semblent avoir été, d'après l'ordre chronologique, d'abord celle de Spy, aux traits légèrement australiens et rappelant spécialement les indigènes de la province d'Adélaïde; ensuite

cette population de négroïdes dont quelques spécimens nous ont été conservés dans une grotte funéraire des environs de Monaco. (Voir D<sup>r</sup> VERNEAU, *L'anthropologie des grottes de Grimaldi*, p. 123 et suivantes du *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques*, vol. I, Monaco, 1907.)

Plus tard, mais bien des siècles sans doute avant l'arrivée des envahisseurs indo-européens, se montrent des tribus dont le type se rapproche sensiblement, au dire des anthropologistes les plus compétents, de celui des Berbères, c'est-à-dire des blancs indigènes de l'Afrique du Nord. Tel serait, par exemple, le cas pour celles de la célèbre race dite de *Cro-Magnon*. D'autre part, M. le docteur Collignon a déjà signalé, il y a quelques années, dans un intéressant mémoire, l'affinité qu'au point de vue physique le Basque de race pur et non croisé de Béarnais ou d'Espagnol présente avec le Kabyle et l'Égyptien.

Ajoutons que, sur ce point, nous avons eu la satisfaction de constater un certain accord entre les données de l'anthropologie et celles de la linguistique. Prenons, par exemple, la partie du discours la plus fixe, la moins sujette à varier, c'est-à-dire le pronom personnel. On ne saurait guère nier sa presque identité, en basque d'une part et de l'autre dans les dialectes berbères. (Voir *Études algériennes*, p. 52 et 53 du tome IV du *Journal de la Société des Américanistes de Paris* [Paris, 1903] et *De quelques particularités des dialectes chamitiques*, p. 535 et suiv. du tome III, 10<sup>e</sup> série, du *Journal asiatique*.)

Nous n'avons pas été, par suite, surpris de constater quelques ressemblances entre certains noms de nombre du basque et leurs correspondants dans les idiomes chamitiques de l'Est, le copte et le vieil égyptien. Toutefois, un examen plus approfondi nous démontre le danger qu'il y aurait à tirer de ce fait, quelque bien établi qu'il puisse être, des conclusions d'une portée trop générale.

Humboldt avait déjà signalé l'affinité du basque *zazpi* «sept» avec le nom de ce même nombre en copte. Le dictionnaire de Peyron ne nous donne-t-il pas *сλψϣ* *sachf* pour «sept», spécialement en dialecte thébain, et aussi *сλψсϣ* *sachsf*, *сλсψϣ* *saschf* et *ссψϣ* *sechf*? Le mot se retrouve en vieil égyptien sous la forme  *sexef* (voir *Rit.*, 1489 et *passim*). On sait que dans l'ancien parler des habitants de la vallée du Nil, la gutturale manifeste une tendance à se transformer en chuintante, laquelle se retrouve d'ailleurs dans bien d'autres idiomes.

Toutefois, les formes précitées ne sont certainement pas primitives. Elles ont été tirées, fait observer le docte égyptologue M. Révillout, d'un terme plus ancien, conservé dans des textes de la haute époque, à savoir

ⲡⲓⲥⲉⲛⲥ *sefex*, qui offre une ressemblance non fortuite peut-être avec des synonymes en sémitique; cf. hébreu שבע *scheba'* «sept»; arabe سبعة *seba'a*; anharique אבט *sabat*. Sans doute, en fait de transposition des sons et des lettres, il convient de se montrer prudent. Nous ne pensons pas que le philologue le plus timoré s'avise de contester l'identité étymologique des deux termes *sexef* et *sefex*, non plus que la priorité de l'emploi de ce dernier. En définitive, l'on retrouve des exemples de métathèse dans la plupart, sinon dans la totalité, des idiomes connus. Doutera-t-on, par exemple, que le béarnais *droumi* «dormir», *crabe* «chèvre», ne soient la même chose, au fond, que le latin *dormire*, *capra*? Hésitera-t-on à voir dans le basque *erbi*, *a* «lièvre» une altération de l'espagnol *liebre* (même sens); cf. portugais *lebre*, du latin *lepus*, *-poris*, mais avec déplacement du *b* et du *r*? Et puis n'oublions pas enfin que l'ancien idiome des sujets des Pharaons est vraisemblablement un de ceux où l'on fait le plus volontiers usage de la métathèse.

En tout cas, si le basque *zazpi* nous rappelle plus étroitement les mots coptes et égyptiens que le latin *septem*, dont on a quelquefois voulu le rapprocher, d'un autre côté, il ne constitue pas une forme primitive. Il a subi la même métathèse que *sachf* et *sexef*.


D'où nous pouvons conclure à un emprunt fait par l'euskarien, sans doute à une époque fort ancienne; mais on ne saurait y voir ce que l'on peut appeler une preuve de parenté avec l'égyptien. Du reste, le fait de la transmission ne pourrait-il pas s'expliquer ici par le caractère plus ou moins sacré souvent attribué au nombre 7?

L'étude du nom de l'unité en basque nous conduira à des conclusions, somme toute, identiques. *Bat*, signifiant «un» dans cet idiome, n'offre-t-il pas une ressemblance incontestable avec le copte, dialectes memphitique et thébain : ⲠⲚⲁⲧ *wat*; dialecte baschmourique : ⲠⲚⲟⲧ *wót*; thébain : ⲠⲚⲁⲧ *waat* «solus, unicus, isolatus», de ⲠⲚⲁ, ⲠⲚⲁⲓ, ⲠⲚⲉ, ⲠⲚⲉⲓ «un»? Tous ces termes apparaissent, d'ailleurs, dans les textes hiéroglyphiques (cf. M. H. BRUGSCH, *Hieroglyphisch-demotisches Wörterbuch*, Leipzig, 1867) sous des formes peu différentes; cf. ⲠⲚ, ⲠⲚⲁ *uat* «isolé, unique», sorte de dérivé à sens passif de ⲠⲚⲁ *uá* «un»<sup>(1)</sup>. Que le *b* initial de l'euskarien réponde à une semi-voyelle *u* plus ancienne, cela semble facilement explicable. N'est-ce

(1) Cf. ⲠⲚⲁⲓ, ⲠⲚⲁⲓⲓ, etc.

pas, par exemple, une tendance universelle dans les dialectes néo-latins, comme dans bien d'autres, au reste, de transformer en labiale muette la semi-voyelle en question, lorsqu'elle est initiale et suivie d'une autre voyelle? Le latin *veritas*, par exemple, qui, sans aucun doute, se prononçait *weritas*, *oueritas*, n'est-il pas devenu *vérité* en français, *verdad* en espagnol, *verità* en italien? En basque, où le *v* initial n'existe pas plus qu'en béarnais (quelques variétés dialectales peut-être seules exceptées), et qui dit, par exemple, *berde*, a «vert», du castillan *verde*, ce *v* devait forcément devenir un *b*. C'est ainsi que l'euskara *bapore*, a «vapeur» répond au latin *vapor* ou *uapor*; *bikhari*, a «vicairie» à *vicarius*, *uicarius*.

En tout cas, nous le voyons clairement, l'euskara a tiré du vieux terme égyptien signifiant «unique» son nom de nombre «un». L'emprunt ne serait-il pas ici encore manifeste?

Et que cela ne nous surprenne pas trop; sans doute l'idiome pyrénéen possède quelques termes communs avec l'égyptien, mais nous croyons qu'ils ont été pour la plupart, sinon en totalité, empruntés à une époque aussi reculée que l'on voudra le supposer; pour nous borner ici à un seul exemple, tel serait le cas en ce qui concerne *ogi*, a «pain. blé», à rapprocher à la fois du copte, dial. memphitique : ⲱⲉⲕ et ⲱⲕ «*frumentum*»; dial. thébain : ⲟⲉⲓⲕ «pain»; dial. baschmourique : ⲗⲉⲓⲕ, ⲗⲓⲕ (même sens), et qui réapparaît d'ailleurs dans le vieil égyptien  ak «pain, nourriture».

Mais précisément le savant paléoethnographe M. Piette (voir *Études d'ethnographie préhistorique*, p. 5 et 10 du tome VII de la revue *L'Anthropologie*), a constaté l'emploi du blé comme aliment dans le sud-ouest de la France dès l'époque dite *cervidienne*, qui marque le passage du paléo au néolithique. On ne supposera pas, sans doute que ce soient les habitants de cette région qui soient allés porter le nom et la connaissance de la céréale en question sur les bords du Nil. Force nous est donc de supposer à cet égard une importation de provenance égyptienne.

Mais il est temps d'en revenir à l'étude des termes numéraux.

Somme toute, cet emprunt même du nom de l'unité n'offre rien de trop difficile à comprendre. Le système de numération des races placées au dernier rang de l'échelle sociale est généralement des plus sommaires. Beaucoup de tribus australiennes ne possèdent pas de termes particuliers pour désigner les nombres supérieurs à deux ou tout au plus à trois (voir *Uebersetzungen der Dialekte welche gesprochen sind von den Eingeborenen in den verschiedenen Theilen der Kolonie Victoria*, p. 3, et *Exposition intercoloniale, Vocabulaire des dialectes indigènes de l'Australie*,

*Tableau 3*, Melbourne, 1867). Les malheureux se trouvaient donc obligés, pour rendre notre mot «cinq», de dire quelque chose comme  $x + x + 1$ ; c'est-à-dire que, dans leurs jargons, les noms de nombre pouvaient être logiquement considérés surtout comme des sortes de pronoms démonstratifs. Rien ne prouve que les Européens de l'époque de la pierre taillée en fussent arrivés à un stage de civilisation infiniment supérieur à celui des indigènes de la Nouvelle-Hollande, ni, par suite, qu'ils possédassent un lexique beaucoup plus développé au point de vue de la numération. N'était-il pas tout naturel que ces hommes aient montré une tendance à adopter, non seulement le mode de comput, mais encore jusqu'aux noms de nombre en vigueur chez des populations un peu plus policées avec lesquelles ils se trouvaient en contact? Un phénomène du même genre ne s'est-il pas produit ailleurs? Pour nous en tenir à un seul exemple; citons les tribus de souche dite *atlantique* (Kabyles et Imouhars du Sahara). Elles sont bien loin de pouvoir passer pour sauvages; néanmoins, elles ont, sous l'influence de l'arabe, modifié leur système de numération, primitivement quinaire, et remplacé par des termes d'emprunt leurs noms de nombre de 5 à 10 (voir René BASSET, *Notes de lexicographie berbère*, p. 308 du n° d'avril-mai-juin 1883 du *Journal asiatique*, tome I<sup>er</sup> de la 3<sup>e</sup> série). Quelques dialectes, il est vrai, sont restés fidèles à l'usage ancien. Le *Chel'ha* de l'île Djerba continuera à dire افوس داژن *afous d'idjjen* pour «six», littéralement «cinq et un», ou plus exactement «main et un», le même terme désignant à la fois la main et le nombre 5. Par contre, la plupart des autres tribus remplacent aujourd'hui ces composés par des mots d'emprunt. Citons, entre autres, les Mzabis, qui disent سز *sez* pour «six» et سالا *saa* pour «sept». Ces mots ne sont, à vrai dire, que des déformations des termes arabes correspondants : ستة *sitta* «six» et سبعة *seba'a* «sept».

En un mot, ce que nous croyons pouvoir induire de la présente étude, c'est que la ressemblance lexicographique entre certains termes chamitiques et basques ne doit, le plus souvent, pas être considérée comme une preuve de parenté entre ces idiomes. Elle mériterait plutôt d'être citée comme une preuve de l'influence exercée par des colons de race égyptienne venus même avant les débuts du néolithique dans le sud-ouest de l'Europe, où ils apportèrent quelques éléments de civilisation.

DE CHARENCEY.



## SÉANCE DU 2 AVRIL 1909.

La séance est ouverte à 4 heures et demie sous la présidence de M. SENART.

Étaient présents.

MM. ALLOTTE DE LA FUYE, AMAR, ARCHAMBAULT, BOULARD, BOUYAT, CABATON, DE CHARENCEY, DECOURDEMANCHE, DELAPORTE, FARJENEL, FINOT, FOUCHER, HALÉVY, ISMAËL HAMET, SYLVAIN LÉVI, LUNET DE LAJONQUIÈRE, MORET, D'OLLONE, REVILLOUT, RESKÉ, SCHWAB, *membres*; CHAVANNES, *secrétaire*.

Lecture est donnée du procès-verbal de la séance du 12 mars. Après un échange d'observations entre MM. DELAPORTE, SCHWAB et REVILLOUT, on renvoie à la Commission de la Bibliothèque une proposition tendant à ouvrir la Bibliothèque tous les vendredis et tous les samedis.

Sont reçus membres de la Société :

MM. Gustave-Charles TOUSSAINT, procureur de la République à Tananarive, présenté par MM. Chavannes et Sylvain Lévi;  
Robert GRIVEAU, archiviste-paléographe, 1, avenue de l'Observatoire, présenté par MM. Houdas et Amar.

M. SENART donne lecture d'une lettre de M. Fevret qui fournit des renseignements sur l'état actuel du travail entrepris pour la réfection du catalogue de la Bibliothèque. A ce propos, le Président émet le vœu que la Commission de la Bibliothèque soit maintenue même après que la Bibliothèque aura été réorganisée, afin de continuer à en assurer le bon fonctionnement. La Société approuve cette proposition.

M. REVILLOUT lit un travail sur les origines de l'alphabet copte.

M. DE CHARENCEY rattache le mot français *goret* au mot géorgien *ghori* qui signifie « porc » ; il rappelle à ce propos les curieuses destinées d'un certain nombre de mots qui, comme celui-là, ont été des mots voyageurs.

M. FOUCHER établit, au moyen des monuments figurés, une classification chronologique entre les diverses versions que nous possédons du Chaddanta-jâtaka.

La séance est levée à 6 heures moins un quart.

NOUVELLES ACQUISITIONS DE LA BIBLIOTHÈQUE <sup>(1)</sup>.

## I. LIVRES.

ALLOTTE DE LA FUYE (C<sup>1</sup>). *Le Gour Saggal et ses subdivisions d'après les documents présargoniques de Lagas* (Extrait). — Paris, Leroux, 1909; in-4°. [A.]

*Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences historiques et philologiques.* Fasc. 169 : E.-C. BABUT. *Priscilien et le Priscilianisme*, 1<sup>er</sup> livr. — Fasc. 170 : L. CHATELAIN. *Les Monuments romains d'Orange*. — Fasc. 171 : R. WEILL. *La Presqu'île du Sinai, étude de géographie et d'histoire*. — Fasc. 172 : *Oppien d'Apamée, La Chasse*. Édition critique par P. BOUDREAUX. — Fasc. 174 : A. THOMAS. *Le Comté de la Marche et le Parlement de Poitiers*, 1<sup>er</sup> livr. — Paris, 1908; in-8°. [M. I. P.]

G. F. BLACK. *A Gipsy Bibliography. Provisional Issue*, 1909. — Edinburgh, 1909; in-8°. [Gipsy Lore Society.]

**Catalogues.** *A Descriptive Catalogue of the Sanskrit Manuscripts in the Government Oriental Library, Madras.* IV, 2. By M. RANGACHARYA. — Madras, 1908; in-8°. [Gouvernement de l'Inde.]

*Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium. — Scriptores coptici. — Sinuthii Archimandritae Vita et Opera omnia*, vol. III, edidit Johannes LEIPOLDT, adjuvante W. E. CRUM. — Parisiis, C. Poussielgue, 1908; in-8°. [Éd.]

*Dagh-Register gehouden int Casteel Batavia, anno 1679.* Uitgegeven van... D<sup>r</sup> F. DE HAAN. — Batavia, 1909; in-4°. [Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen.]

H. R. DAVIES. *Yun-Nan, the link between India and the Yangtze*. — Cambridge, University Press, 1909; in-8°. [Université de Cambridge.]

DELLA TORRE (Lelio). *Scritti sparsi, preceduti da uno studio biografico intorno all'autore*. — Padova, P. Prosperini, 1908; in-8°. [Éd.]

(1) Les publications marquées d'un astérisque sont celles qui sont reçues par voie d'échange. Les noms des donateurs sont indiqués à la suite des titres : A. = auteur; Éd. = éditeur; Dir. = Direction d'une Société savante, d'un établissement scientifique ou d'une revue; M. I. P. = Ministère de l'Instruction publique.

DREYFUS (H.). *Essai sur le béhâisme*. — Paris, Leroux, 1909; in-18. [Éd.]

École pratique des Hautes-Études, Section des sciences religieuses. — *Rapports sommaires et programmes des conférences*, années 1889-1892, 1894-1908. — Paris, 1892-1908; in-8°. [Dir.]

*Gazetteers. Bengal District Gazetteer*, vol. XV : *Khulna*. — Calcutta, 1908; in-8°. [Gouvernement de l'Inde.]

*Gazetteer of the Hazara District, 1907*, compiled... by H. D. WATSON. — London, 1908; in-8°. [Gouvernement de l'Inde.]

*Local Gazetteer, The Andaman and Nicobar Islands*. — Calcutta, 1908; in-8°. [Gouvernement de l'Inde.]

*Addenda et Corrigendum to B Volume of the Narsinghpur, Jubbulpore, Seoni, Hoshangabad, Nimar, Mandla, Sangor, Chanda, Bilaspur, Chhindwara, Balaghat, Nagpur, Wardha, Naipur District Gazetteer*. — S. l. n. d.; pet. in-4°. [Gouvernement de l'Inde.]

*Königl. Sächsisches Institut für Kultur- und Universalgeschichte bei der Universität Leipzig*. — Leipzig, s. d.; pet. in-4°. [Dir.]

*Le Livre des Testaments du «Çahih» d'El-Bokhari*. Traduction avec éclaircissements et commentaires, par Frédéric PELTIER. — Alger, Jourdan, 1909; in-8°. [Éd.]

*Records of Fort Saint-George. Country Correspondence, Political Department, 1740, 1748, 1800*. — Madras, 1908; in-fol. [Gouvernement de l'Inde.]

SALEH ALI. *Rapport sur l'histoire de la littérature arabe présenté à S. A. le Prince Ahmed Fuad Pacha*. — Le Caire, 1909; in-8°.

Scheurer-Kestner. — Paris et Nancy, Berger-Levrault, s. d.; in-8°. [Éd.]

*Selections from the Records of the Madras Government. Dutch Records*. n° 1-5. — Madras, 1908; in-fol. [Gouvernement de l'Inde.]

*Sepher ha-Zohar*, traduit... par Jean DE PAULY. Œuvre posthume publiée par les soins d'Émile LAFUMA-GIRAUD. Tome IV. — Paris, 1909; in-8°. [Éd.]

SLOUSCHZ (N.). *Les Hébræo-Phéniciens, introduction à l'histoire des origines de la colonisation hébraïque dans les pays méditerranéens*. — Paris, Leroux, 1909; in-8°. [A.]

Id. *Judéo-Hellènes et Judéo-Berbères. Recherches sur les origines des Juifs et du Judaïsme en Afrique.* — Paris, Leroux, 1909; in-8°. [A.]

*Spiegel Memorial Volume. Papers on Iranian Subjects, written by various scholars in honour of the late Dr Frederic Spiegel, edited by JIVANJI JAMSHEDJI MODI.* — Bombay, British India Press, 1908; in-4°. [Éd.]

TAJ AD-DIN AS-SUBKI. *Kitāb Mu'īl an-Niām wa-Mubid an-Niqām*, edited by David W. MYHMAN. — London, Luzac, 1908; in-8°. [Éd.]

WEILL (R.). *Les Origines de l'Égypte pharaonique. 1<sup>re</sup> partie. La II<sup>e</sup> et la III<sup>e</sup> dynastie.* — Paris, Leroux, 1908; in-8°. (*Annales du Musée Guimet, Bibliothèque d'études, t. XXV.*) [M. I. P.]

E. WILHELM. *A Sketch on the Life of Dr Friedrich von Spiegel (Extrait).* — Bombay, British India Press, 1904; in-4°. [A.]

Id. *Perser (Extrait).* — Berlin, 1907; in-8°. [A.]

DE ZILVA WICKREMASINGHE (M.). *Epigraphia Zeylanica, I, IV.* — London, Henry Frowde, 1909; in-4°. [Université d'Oxford.]

## II. PÉRIODIQUES.

\* *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comptes rendus des séances, novembre-décembre 1908.* — Paris, 1908; in-8°.

*The American Journal of Semitic Languages, XXV, 2.* — Chicago and New York, 1909; in-8°. [Dir.]

*Atti della R. Accademia dei Lincei. — Notizie degli scavi, V, 11-12.* — Roma, 1908; in-4°. [Dir.]

\* *Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschappen. — Tijdschrift, LI, 2.* — Notulen, XLVI, 2-3. — Batavia, 1908; in-8°.

*Bollottino delle pubblicazioni italiane ricevute per diritto di stampa, num. 96.* — Firenze, 1909; in-8°. [Dir.]

\* *Bulletin de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Petersbourg, 1909, n° 2.* — Saint-Petersbourg, 1909; in-4°.

*Bulletin de littérature ecclésiastique, février 1909.* — Paris, 1909; in-8°. [Dir.]

*The Geographical Journal, March 1909.* — London, 1909; in-8°. [Dir.]

\* *La Géographie, XIX, 1-2.* — Paris, Masson, 1909; in-8°.

*The Indian Antiquary, November 1908.* — Bombay, 1908; in-4°. [Gouvernement de l'Inde.]

*Journal des Savants*, février-mars 1909. — Paris, 1909; in-4°. [Dir.]

*Keleti Szemle*, IX, 2-3. — Budapest, 1909; in-8°. [Éd.]

*Al-Machriq*, XII, 2-4. — Beyrouth, Impr. Catholique, 1909; in-8°. [Université Saint-Joseph, à Beyrouth.]

\* *Polybiblion*, février-mars 1909; — Paris, 1909; in-8°.

\* *Revue africaine*, n° 270-271. — Alger, Jourdan, 1908; in-8°.

\* *Revue archéologique*, novembre-décembre 1908. — Paris, Leroux, 1908; in-8°.

\* *Revue critique*, 43<sup>e</sup> année, n° 6-16. — Paris, Leroux, 1909; in-8°.

*Revue de l'histoire des religions*, n° 172-174. — Paris, Leroux, 1908; in-8°. [M. I. P.]

*Sphinx*, XII, 5. — Upsal, 1908; in-8°. [Dir.]

\* *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, LXII, 4. — Leipzig, 1908; in-8°.

*Zeitschrift für hebräische Bibliographie*, XIII, 1. — Frankfurt a. M., J. Kauffmann, 1909; in-8°. [Éd.]

---

*Le gérant :*

L. FINOT.



# JOURNAL ASIATIQUE

MAI-JUIN 1909.

---

## L'ASSYRIOLOGIE EN 1906.

EXPLORATIONS ET FOUILLES.

LANGUES SUMÉRIENNE ET ASSYRIENNE. — GÉOGRAPHIE

ET HISTOIRE. — MYTHOLOGIE, RELIGION,

MAGIE ET MÉDECINE. — DROIT ET VIE PRIVÉE.

SCIENCES ET MÉTROLOGIE. — VARIA.

ARCHÉOLOGIE. — INFLUENCES BABYLONIENNES.

PAR M. C. FOSSEY.

---

### EXPLORATIONS ET FOUILLES.

Fouilles allemandes à Babylone et à *Kal'at-Sirgât* : rapports de W. ANDRAE, R. KOLDEWEY, dans *Mittheilungen der Deutschen Orient-Gesellschaft zu Berlin*, n° 31-32; — à Boghaz-keui : H. WINCKLER. *Die im Sommer 1906 in Kleinasien ausgeführten Ausgrabungen* : *OLZ*, IX, p. 621-634.

Les fouilles de Babylone se sont poursuivies en 1906 sans amener de découverte épigraphique importante. M. Koldewey a dégagé jusqu'à l'extrémité ouest le système de murs qui se rattache à la porte d'*Istar*. Entre les murs du quai et les murs de terre on a trouvé un fragment de prisme à huit faces, peut-être d'*Asur-bân-apal*.

A *Kal'at-Sirgât*, les fouilles conduites par M. Andrae dans les ruines de maisons particulières ont amené la découverte de nombreuses tombes et sarcophages qui sont certainement de l'époque assyrienne, mais sensiblement postérieurs à *Sulmanassarid II*, comme le prouve l'emploi, dans le pavage de ces mai-

sons, de dalles provenant du temple d'*Anu* et *Adad* et portant l'estampille de ce roi. Outre les variétés déjà connues de sarcophages, on a découvert dans une de ces tombes trois urnes d'argile, d'environ 0 m. 40 de hauteur, contenant les restes de corps incinérés, ce qui démontre que l'incinération était pratiquée chez les Assyriens en même temps que l'enterrement. — Un pilier de calcaire porte une inscription de 36 lignes relative au palais LUGAL-KURKURA construit par *Tukulti-Ninib*. Un bloc de calcaire portant une inscription architecturale en cinq lignes, de *Šulmānu-ašarid II*, a été trouvé un peu au sud du site supposé du temple d'*Istar*. — Sept petits bas-reliefs en argile représentant la prétendue scène de la fécondation du palmier ont été trouvés dans une maison particulière; on a trouvé en outre quelques figures portant sur la jambe une ligne d'inscription. — Un relief sur pierre représente une divinité debout sur un lion à cornes de taureau. — Parmi les objets de moindre importance, citons un cylindre-cachet de *Ninib-ak-ur*, un fragment de console en terre cuite avec inscription de *Šulmānu-ašarid II*, un fragment de clou d'argile avec inscription d'*Asur-dan II*. — Une maison particulière a livré une cinquantaine de «contrats» de basse époque assyrienne. — Deux clous d'argile de *Šulmānu-ašarid II* ont été retrouvés dans un angle du mur de fortification, ainsi qu'un fragment dont l'écriture paraît être de l'époque de *Tukulti-Ninib I*. — Dans une porte de l'époque parthe, deux blocs de calcaire avec inscription de *Sin-ahh-irba*, quatre crapaudines en basalte de *Šulmānu-ašarid II*, provenant de la porte de la ville d'*Asur* appelée *Gurgurri*, un fragment de brique du même roi, trois clous d'argile d'*Asur-dan II* (?), mentionnant la même porte, dont la place est ainsi fixée, deux tablettes d'albâtre de *Tukulti-Ninib I*, un clou d'argile dont l'inscription relate les travaux exécutés à la porte de *Gurgurri* par *Asur-dan (II)*, fils de *Tukulti-apal-šarra (II, III?)*; vers 1051), un clou d'argile d'*Asur-nešir-*



*apal.* — Dans le temple d'*Asur*, une crapaudine avec inscription de *Sulmânû-âsarid (I)*. — Dans le mur d'enceinte, près de la porte *Gurgurri*, trois briques du palais d'*Asur-dan (II)*, fils de *Tukulti-apal-êšarra (II, III?)*, fils d'*Asur-riš-îši II*, fils d'*Asur-rabi (II)*. — A l'est de la porte, une inscription d'*Adad-nirâri I* en 84 lignes, sur pierre noirâtre.

Le site de *Boghaz-keni*, exploré par Texier et Chantre, Schäfer et Belck, avait livré quelques tablettes d'écriture cunéiforme publiées par Boissier, Scheil et Delitzsch. Sayce avait rapproché la langue de ces tablettes de celle des deux tablettes d'*Arzawa*. Grâce à la générosité de Fr. v. Landau, M. Winckler a pu inspecter les ruines en octobre 1905 et reconnaître que des fouilles seraient fructueuses. Trois rochers émergent dans l'enceinte, *Sary-kale*, *Jenidje-kale* et *Buyuk-kale*. D'un côté, celui-ci est bordé par un torrent; de l'autre, les pentes sont couvertes par les ruines d'un triple mur. C'est là que se trouvaient les fragments de tablettes. En deux jours, M. Winckler put en réunir une trentaine, qui étaient rédigés dans la langue d'*Arzawa*, à l'exception de trois écrits en langue babylonienne. On avait donc le droit d'espérer faire en cet endroit une découverte analogue à celle d'*El-Amarna*. La Vorderasiatische Gesellschaft et l'Orient-Comité de Berlin, avec quelques particuliers généreux, fournirent les fonds nécessaires à des fouilles. Au cours de l'été 1906, la pente de *Buyuk-kale* fut fouillée sur une largeur de 20 mètres seulement et livra environ 2,500 fragments de tablettes, dont une partie en babylonien, les autres en langue d'*Arzawa*. Il résulte d'un déchiffrement partiel et rapide que *Boghaz-keni* représente la capitale du pays hittite, dont le pays d'*Arzawa* était vassal; que la langue dite d'*Arzawa* est la langue hittite. Il est encore impossible de dire quel rapport existe entre cette langue et celle des inscriptions hiéroglyphiques du type de *Hamath*, dont un seul spécimen, de 6 mètres de long, se trouve à *Boghaz-keni*. Quelques fragments font partie de la

correspondance entre Ramsès II et *Hattusil* (le *Khetasur* des inscriptions égyptiennes). *Hattusil* se donne comme le descendant de *Mursili* et de *Šubbiluliuma*. Le nom de *Mursili* présente avec celui de *Μύρσιλος*, tyran de Lesbos, une analogie frappante. Quelques-unes des lettres de Ramsès sont adressées à la femme de *Hattusil*, *Puduhipa*, déjà connue par le texte de Karnak. Une tablette contient la version hittite du traité conclu entre Ramsès et *Hattusil*, et dont l'inscription de Karnak nous a gardé la version égyptienne. Une autre contient le traité de partage du pays de *Harri* entre *Šunaššura*, roi de *Kizzuwadni*, qui l'a conquis, et son suzerain *Hattusil*.

Les tablettes écrites en langue hittite présentent un grand nombre de mots assyriens employés comme idéogrammes. Cet usage, connu déjà par les inscriptions vanniennes, n'est donc pas une invention des peuples de l'*Urartu*. — En dehors de *Buyuk-kale*, M. Winckler a encore étudié la porte du sud-ouest, où, au lieu des têtes de lions dessinées d'une manière toute fantaisiste par Texier, il a trouvé deux lions de face. La construction du nord-ouest, désignée par Perrot comme un palais, est peut-être tout autre chose, car le prétendu trône est l'extrémité d'un bassin.

#### LANGUES SUMÉRIENNE ET ASSYRIENNE.

- R. BRÜNNOW et J. HALÉVY. *Opinions et observations sur le sumérien* : *Rev. Sém.*, p. 155-180, 265-278, 339-366. — F. DELITZSCH. *Assyrische Grammatik mit Übungstücken und kurzer Literatur-Ubersicht*, :weite durchgesehene Auflage. Berlin. Reuther, x-374-50<sup>o</sup> pages in-8<sup>o</sup>. — T. FRIEDRICH. *Giš BU-UK-BU = Wagen?* : *OLZ*, IX, p. 465-466. — GI-TAB = *abitā* : *ibid.*, p. 521-524. — A. VON GUTSCHMID, R. BRÜNNOW, J. HALÉVY. *Opinions et observations sur le sumérien* : *Rev. Sém.*, p. 83-92. — J. HALÉVY. *Notes sumériennes* : *ibid.*, p. 374-375. — *Deux problèmes assyro-sémitiques. I. Emprunts assyro-babyloniens en hébreu. II. Les noms des signes cunéiformes* : *Orientalische Studien Theodor Nöldeke... gewidmet*, II, p. 1015-1049. — F. HORNEL. *Das Zeichen*

𒀭 — *im Altbabylonischen* : *OLZ*, IX, p. 279-281. — E 𒀭-ru (var. ri) = E-tur-ru, E-tir-ri : *ibid.*, p. 346-350. — F. HROZNY. Ein neues Fragment des Syllabars S : *ZA*, XIX, 367-371. — Das Problem der sumerischen Dialekte und das geographische System der Sumerier : *WZKM*, XX, p. 281-290. — M. JASTROW. A new aspect of the Sumerian question : *AJSL*, XXII, p. 89-109. — R. J. LAU. Supplement to the Old-Babylonian Vocabularies : *JAOS*, XXVII, p. 297-300. — S. LANGDON. Le signe 𒀭-𒀭 : *RA*, VI, p. 90-94. — B. MEISSNER. 𒀭-𒀭 = 𒀭-𒀭 = 𒀭-𒀭 : *OLZ*, IX, p. 109-110. — *Seltene assyrische Ideogramme*, I-II. Leipzig. Hinrichs, 160 pages in-4°. — *Zum Lehrbuch des Prinzen Asurbanipal* : *OLZ*, IX, p. 162-163. — J. D. PRINCE. *Materials for a Sumerian Lexicon*. Parts II-III, p. 110-368. Leipzig, Hinrichs, in-4°. — C. SARAUW. *Zum Kasussystem des Hammurabi-Kodex* : *ZA*, XIX, p. 388-391. — *Nochmals E-nu-ru* : *ibid.*, p. 518-521. — K. TALLQUIST. *Babylonische Kurznamen passivischer Bedeutung* : *OLZ*, IX, p. 466-468. — A. UNGNAD. *Die Partikel ma im Babylonisch-Assyrischen* : *BA*, V, p. 713-716. — *Ablu* : *OLZ*, IX, p. 462-465. — *Der Dual im Babylonisch-Assyrischen* : *ibid.*, p. 584-587. — C. VIROLLAUD. *Table des formes verbales contenues dans le premier supplément à la liste des signes cunéiformes de Brünnow* : *Babyloniaca*, I, p. 133-184.

La conversation sur la question sumérienne a continué entre MM. Brünnow et Halévy. M. Halévy a publié une lettre écrite en 1875 par A. v. Gutschmid, qui ne croyait pas au sumérien et pas beaucoup plus à l'assyrien. M. Brünnow a repris un argument souvent employé contre la thèse haléviste : « Si les Babyloniens, dont nous possédons la langue, ont bien inventé tout le système d'écriture cunéiforme, pourquoi ont-ils choisi des épellations dérivées de mots en tout cas rares, au lieu de les dériver des mots ordinairement employés? . . . Pourquoi le signe AD n'a-t-il pas la valeur AB? Père, assurément, n'a jamais été exprimé par un autre mot que *abu*. » M. Halévy répond : « Un grand nombre de syllabes fondamentales de ce syllabaire correspondent à des mots assyriens usuels, aussi bien pour le son que pour la signification. Une dizaine de ces correspondances est plus que suffisante pour mettre